

Les gens de l'hiver

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

fleuve noir

G.-J.
ARNAUD

The background of the cover is a painting. In the foreground, a man's face is shown in profile, looking towards the right. He is holding a black telephone receiver to his ear. The background of the painting shows a cityscape at sunset or sunrise, with a large, modern, angular building on the left and other buildings in the distance. The sky is a warm orange color.

les
gens de l'hiver

POLICE
SPECIAL

H. Goudon

LES GENS DE L'HIVER

DU MÊME AUTEUR

dans la collection « Espionnage » :

~~E~~noncé si ~~qu~~ant ~~m~~ée de la mer.
~~M~~issio au ~~D~~oid, Commander.
~~G~~roupe de ~~j~~uents pour le
~~C~~onsin ~~i~~ider.
~~M~~a ~~G~~omise ~~a~~nder et la Mamma.
~~L~~a ~~C~~ellule ~~a~~nder ~~a~~ite un fauteuil.
~~É~~quipage ~~r~~en ~~C~~aler ~~a~~nder.
~~C~~o ~~G~~omand ~~o~~ ~~p~~ech ~~u~~e révérend.
~~B~~onds ~~i~~ll ~~l~~eg ~~e~~ ~~d~~e ~~w~~ie.
~~C~~o ~~G~~omis ~~s~~us ~~p~~ect ~~e~~ la combine.
~~C~~es ~~é~~g ~~é~~bi ~~e~~n de marins...
~~C~~a ~~G~~ois ~~m~~im ~~b~~ol ~~i~~et les spectres.
~~C~~o ~~G~~o ~~p~~agn ~~m~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~s~~ ~~t~~ ~~u~~ ~~n~~ ~~e~~.
~~D~~e ~~G~~ol ~~é~~ ~~p~~an ~~l~~e ~~C~~o ~~m~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~g~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~t~~ ~~e~~.
~~B~~o ~~G~~om ~~e~~ ~~a~~ ~~i~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~C~~ou ~~f~~ ~~f~~ ~~i~~ ~~n~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~r~~.
~~I~~or ~~C~~o ~~m~~ ~~m~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~l~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~e~~.
~~L~~es ~~C~~os ~~s~~ ~~o~~ ~~y~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~l~~ ~~i~~ ~~b~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~p~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~t~~ ~~e~~.
~~A~~t ~~C~~o ~~m~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~i~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~l~~ ~~é~~ ~~v~~ ~~a~~ ~~d~~ ~~e~~.
Piège pour une nation.

dans la collection « Spécial-Police » :

~~V~~étu ~~n~~ fantôme.
~~L~~'~~a~~ ~~t~~ ~~a~~ ~~m~~ ~~a~~ ~~g~~ ~~i~~ ~~e~~ pour nous.
~~P~~o ~~i~~ ~~n~~ ~~t~~ ~~r~~ ~~é~~ ~~a~~ ~~c~~ ~~r~~ ~~a~~ ~~n~~ sous le
~~h~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~y~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~i~~ ~~f~~ ~~e~~ ~~s~~.
~~N~~o ~~u~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~f~~ ~~r~~ ~~o~~ ~~n~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~C~~incinnati.
~~R~~o ~~u~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~u~~ ~~n~~ ~~è~~ ~~b~~ ~~r~~ ~~e~~.
~~D~~e ~~n~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~c~~ ~~a~~ ~~p~~ ~~e~~ ~~n~~ ~~v~~ ~~o~~ ~~i~~.
~~B~~il ~~l~~ ~~e~~ ~~q~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~c~~ ~~h~~ ~~a~~ ~~r~~ ~~i~~ ~~t~~ ~~e~~s.
~~R~~o ~~c~~ ~~o~~ ~~m~~ ~~p~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~c~~ ~~h~~ ~~i~~ ~~e~~n.
~~B~~ ~~a~~ ~~s~~ ~~e~~ ~~m~~ ~~b~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~i~~ ~~o~~ ~~n~~ ~~e~~.
~~C~~h ~~a~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~m~~ ~~e~~.
~~L~~es ~~c~~ ~~h~~ ~~a~~ ~~r~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~n~~ ~~f~~ ~~e~~r.
~~S~~ ~~r~~ ~~o~~ ~~q~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~i~~ ~~e~~.
~~L~~es ~~l~~ ~~o~~ ~~n~~ ~~g~~ ~~s~~ ~~m~~ ~~a~~ ~~n~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~a~~ ~~u~~ ~~x~~.
~~L~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~d~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~a~~ ~~i~~ ~~t~~ ~~e~~s.
~~L~~ ~~e~~ ~~m~~ ~~o~~ ~~i~~ ~~n~~ ~~u~~ ~~r~~ ~~i~~ ~~q~~ ~~u~~ ~~e~~.
~~B~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~r~~ ~~o~~ ~~t~~ ~~a~~ ~~t~~ ~~o~~ ~~n~~ ~~p~~ ~~è~~ ~~r~~ ~~e~~.
~~S~~ ~~a~~ ~~l~~ ~~u~~ ~~t~~ ~~f~~ ~~r~~ ~~o~~ ~~t~~ ~~j~~ ~~o~~ ~~n~~.
~~L~~ ~~i~~ ~~o~~ ~~c~~ ~~i~~ ~~t~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~p~~ ~~e~~ ~~n~~ ~~t~~.

dans la collection « Grands Romans » :

~~L~~ ~~e~~ ~~n~~ ~~f~~ ~~o~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~i~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~e~~ ~~m~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~i~~ ~~o~~ ~~n~~.
~~N~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~i~~ ~~n~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~t~~ ~~l~~ ~~a~~ ~~o~~ ~~r~~ ~~i~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~n~~.
~~À~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~o~~ ~~n~~ ~~i~~ ~~g~~ ~~n~~ ~~e~~ ~~u~~ ~~s~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~p~~ ~~r~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~e~~s,
~~L~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~s~~ ~~é~~ ~~p~~ ~~a~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~l~~ ~~o~~ ~~u~~ ~~b~~ ~~i~~.
~~N~~ ~~o~~ ~~u~~ ~~s~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~d~~ ~~e~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~r~~ ~~o~~ ~~m~~ ~~i~~ ~~e~~r.
Les lendemains sauvages.

dans la collection « Angoisse » :

~~I~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~i~~ ~~r~~ ~~v~~ ~~é~~ ~~t~~ ~~r~~ ~~e~~s.
~~L~~ ~~a~~ ~~c~~ ~~h~~ ~~u~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~n~~ ~~o~~ ~~i~~ ~~r~~ ~~e~~ ~~a~~ ~~u~~ ~~d~~ ~~i~~ ~~t~~ ~~s~~.

dans la collection « Anticipation » :

~~L~~ ~~e~~ ~~s~~ ~~a~~ ~~m~~ ~~é~~ ~~r~~ ~~i~~ ~~s~~ ~~e~~s de Mars.
Les monarques de Bi.

G.-J. ARNAUD

LES GENS DE L'HIVER

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1977 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-00498-7

CHAPITRE PREMIER

Tout de suite après cet étrange coup de fil Marjorie Brun se souvint de cette conversation qui avait fini par l'agacer et qui avait pour cadre la salle sophistiquée mais accueillante du bar de *L'Escale*. C'est pourquoi elle considéra cet appel comme l'amorce d'une blague préméditée et d'assez mauvais goût.

Ce soir-là, trois ou quatre jours auparavant, quelqu'un avait de nouveau parlé de ce gosse qui durant près d'une semaine s'était caché dans l'un des appartements déserts de la station balnéaire. Tandis que ses parents, la population hivernante et la police alertée fouillaient le port et les résurgences environnantes des anciens marais, l'enfant, confortablement installé avec des provisions, passait sa journée à regarder la télévision, à lire des magazines défendus trouvés sur place et à se rendre malade avec des jus de fruits en boîte dont une importante réserve avait été abandonnée par les estivants propriétaires du trois pièces-terrasse. Cet abus de jus d'ananas trop sucré l'avait d'ailleurs forcé à quitter son repaire, blanc comme un linge et pris de vomissements.

— Je l'avais toujours pensé, avait déclaré Vicky Lombard de sa voix trop haut perchée. N'importe qui peut trouver refuge dans ces appartements abandonnés durant la mauvaise saison.

— Pas si mauvaise que ça, ma chère, lui avait fait remarquer Pauline Bosson, puisque nous sommes près de quatre mille à vivre ici à longueur d'année.

— N'empêche que l'été nous sommes soixante mille et que cela représente plusieurs milliers d'appartements vides lorsqu'ils s'en vont.

Vicky Lombard avait la manie de la contradiction. De plus, le fait de vivre douze mois là où les autres ne restaient que quatre semaines, lui semblait un privilège royal. Elle en tirait une grande fierté et se considérait comme faisant partie d'une élite exceptionnelle. La mer, la plage, le soleil à longueur d'année. Elle cachait difficilement son mépris pour la grosse Pauline Bosson qui, elle, se voyait contrainte de rester sur place à cause de ses démêlés conjugaux. Son mari l'avait plaquée pour une de ces nymphes estivales qui faisaient de grands ravages dans la station. Flanquée de ses quatre gosses abominables,

Pauline s'efforçait de donner le change et de vivre à la hauteur de ces nantis qui pouvaient se permettre douze mois de semi-vacances.

— Donc, je l'avais toujours pensé, recommença Vicky un peu excédée. N'importe qui peut vivre caché dans l'un de ces appartements sans que nous nous en doutions. Un hippie, voire plusieurs, un type en cavale, assassin ou évadé de centrale, voire un dingue. J'estime que les autorités ne veillent pas assez à notre sécurité et que les gardiens des pyramides ne font pas leur travail consciencieusement. Ce gosse aurait dû être trouvé quelques heures plus tard.

— Il a eu beaucoup de chance, dit le docteur Brun, le mari de Marjorie. Il avait emporté quelques provisions, mais en a trouvé sur place. Ce n'est quand même pas la majorité qui laisse des boîtes de conserve et des jus de fruits d'une année sur l'autre, étant donné que neuf appartements sur dix sont loués.

— Eh bien, il suffit de sortir la nuit pour se procurer de quoi survivre, affirma Vicky.

— Ça me paraît difficile, dit Arturo Marino, le peintre. À moins de fracturer la vitrine du supermarché ou d'une épicerie de luxe... Ce qui révélerait la présence d'un indésirable.

Michel, le mari de Vicky, se mit à rire. C'était un homme discret, presque timide, d'une grande courtoisie. Professeur de faculté à Montpellier, Marjorie se demandait comment il avait pu épouser cette fille insupportable.

Ce rire paisible concentra l'attention sur lui et il en parut gêné.

— Qu'est-ce que j'ai encore dit ? s'inquiéta Vicky, agressive.

— Rien, ma chérie, rien, mais je pense que s'il y avait quelque jour un individu caché dans l'un de ces appartements, il y aurait quelqu'un pour le prendre sous sa protection.

Marjorie s'était sentie visée et avait rougi. Pourtant, le professeur ne la regardait même pas. Il y eut un silence, des petits sourires entendus.

Le docteur Brun ne participait pas à cette complicité générale. Il paraissait même ennuyé par ce que venait de dire son ami Lombard.

— Vous avez raison, dit Pauline Bosson mettant carrément ses pieds dodus dans le plat. S'il y a une personne généreuse et pleine de cœur, dans ce pays, c'est bien celle à laquelle vous pensez, mon cher Michel.

Ne sachant plus quelle attitude prendre, Marjorie avait vidé d'un trait son porto. En reposant le verre, elle avait croisé le regard de son mari, avait su qu'il n'était pas particulièrement heureux de ces allusions.

Il essaya de faire dévier la conversation sur le temps qui paraissait établi au beau fixe, ce qui permettrait peut-être une sortie à la voile pour le week-end.

— Docteur, n'essayez pas de ménager la modestie de Marjorie, fit alors Vicky, toujours agressive. Nous savons tous ici que c'est elle que

mon mari et Pauline sont en train d'encenser... On sait très bien qu'elle ne peut pas supporter l'idée d'un chien perdu quelque part, sans avoir des insomnies. Le pire des criminels trouverait grâce à ses yeux... Je crois qu'il faudra s'étonner fortement lorsqu'elle fera des achats trop importants d'alimentation.

— Mon Dieu ! s'effraya Marjorie. Si jamais je décide de prendre du poids, je vais donc devenir suspecte à vos yeux ?

— Vous ne le serez jamais, déclara Pauline emphatique, du moins en ce qui me concerne.

Michel Lombard lui souriait avec beaucoup d'affection. Un peu trop, même. Elle se souvenait d'un petit incident lors d'une réception d'automne au *Club House* nautique. Dansant avec elle, il l'avait un peu trop serrée contre lui, murmurant à son oreille de vagues invites à l'adultère. Elle en avait conservé un certain trouble dont la meilleure preuve était ce jugement sévère qu'elle portait sur Vicky.

— Si nous parlions d'autre chose, dit-elle, nerveuse.

— Mais, ma chère amie, dit Arturo Marino, nous pensons tous que vous êtes la meilleure de notre groupe et certainement de tous les résidents permanents de la station.

— Oh ! oui, s'écria Pauline Bosson, je sais ce que je vous dois de gentillesse et de dévouement.

Marjorie évita de la regarder, ne voulant pas trahir le fond de sa pensée. Cette grosse femme finissait par l'exaspérer par son comportement illogique. Elle s'accrochait à leur groupe avec désespoir, supportait les insinuations malveillantes de Vicky, devenait parasitaire et pique-assiette, imposait ses quatre gosses affreux. D'ailleurs, avant qu'ils ne se lèvent, ils étaient arrivés pour la razzia des amuse-gueules et réclamant des grenadines.

À la suite de cette soirée où l'on avait vanté sa générosité et son non-conformisme, quelqu'un avait décidé de la mettre à l'épreuve sous couvert d'une blague sans gravité. On aimait bien faire des canulars dans le coin. Chacun se prenait pour un collégien en vacances perpétuelles, même si la plupart allaient chaque jour gagner leur vie à Montpellier, Nîmes, ou Fos-sur-Mer. Il fallait vivre avec insouciance puisqu'on en avait la possibilité.

Lorsque le téléphone avait sonné, elle avait cru que son mari, Alexis, la prévenait qu'il rentrerait tard. Il avait beaucoup de travail à l'hôpital psychiatrique et plusieurs fois par semaine ne revenait que vers 23 heures.

— Écoutez-moi... Vous ne me connaissez pas, mais j'ai besoin de vous... Je suis blessé et je meurs de faim... Il faut que vous m'aidiez... Mais je vous en prie, n'en parlez à personne...

Sur le coup, elle avait marché, sans songer à cette conversation stupide ni à une farce.

— Qui êtes-vous ?

— Je ne peux vous le dire... Il me faudrait de quoi faire un pansement... Des provisions...

Effrayée, elle avait raccroché et peu après avait compris qu'on se moquait d'elle. Vicky ? Certainement. Bien sûr, ce n'était pas sa voix haut perchée, mais elle pouvait la dissimuler. D'ailleurs, elle n'aurait su dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Et puis elle avait entendu Vicky s'exprimer autrement que sur de hauts talons. Dans ce cas, elle pouvait user d'un ton rauque et presque masculin.

Le téléphone sonna. Elle retint sa main. Non, elle ne marcherait pas. Puis elle se dit que c'était peut-être Alexis qui l'appelait depuis l'hôpital et décrocha.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Ne m'abandonnez pas... Je suis dans une sale situation.

— Écoutez, dit-elle, si vous croyez me faire marcher... Je ne sais pas qui vous êtes mais c'est complètement grotesque. Vous ne pensiez quand même pas qu'après la conversation de l'autre jour j'allais vous croire, non ? Il aurait fallu avoir la patience d'attendre plusieurs semaines, que j'aie oublié ce que l'on avait dit alors.

— Quelle conversation ? demanda la voix inconnue.

Marjorie soupira de lassitude :

— Oh ! ça suffit... Si vous êtes blessé et affamé, téléphonez à la police et cessez de m'importuner.

— Ne coupez pas... Sinon, je rappellerai sans arrêt.

— Si vous le faites, je quitte l'appartement pour aller chercher du monde, et l'on vous trouvera.

— Si vous faites ça, je me suiciderai... Vous aurez ma mort sur la conscience.

— Ne trouvez-vous pas que vous allez trop loin ?

Elle faillit ajouter : « Ma chère Vicky ».

— Essayez de me comprendre. Je n'ai besoin que de quelques jours et ensuite je quitterai cette pyramide... En Égypte, il n'y avait que les morts qui séjournaient dans ces constructions.

Marjorie frissonna comme elle l'avait fait le jour où quelqu'un avait à peu près prononcé le même genre de réflexion devant elle. Elle ne se souvenait pas exactement qui. Le professeur Lombard, peut-être ?

— Je ne vous demande pas grand-chose...

— Vous voulez prouver que je suis capable, à cause de ma supposée humanité, de commettre une grande imprudence !

Oui, c'était bien ce qu'il fallait craindre. On la guettait. Tous ces compliments dont on l'avait couverte devaient agacer quelqu'un. Pourquoi pas Vicky Lombard, précisément ?

— D'abord, continua-t-elle, pourquoi m'avoir choisie, moi ?

— J'ai appelé tous les appartements. Vous êtes bien le 153 ?

Personne ne répondait et je me voyais vraiment dans une nécropole. Il a fallu que je mette un garrot pour arrêter le sang, mais si vous avez quelques notions de secourisme, vous savez bien que je ne peux le maintenir en place trop longtemps sans gros risques.

— Vous mettez un mouchoir devant votre bouche pour parler ainsi ? On dirait que vous êtes à l'autre bout du monde.

Pourquoi pas ? Vicky avait pu demander l'aide d'une personne habitant à l'autre bout de la France pour lui téléphoner. D'un appartement à l'autre, dans la même pyramide, il suffisait de former les trois chiffres pour entrer en communication avec son voisin. De l'extérieur, on appelait normalement et il était impossible de situer l'origine de l'appel.

— Vous ne pouvez pas me laisser tomber...

— Oh, si ! dit-elle en raccrochant.

Le temps d'enfiler son espèce de burnous qui n'en était pas un à cause des manches, le téléphone ne cessa de sonner. Elle quitta l'appartement, crut entendre la sonnerie jusqu'au rez-de-chaussée. Passant devant la loge du gardien, elle hésita, haussa les épaules et sortit. Il soufflait un vent très froid qui soulevait le sable de l'intérieur des terres et chaque grain frappait comme une aiguille. Les gens du pays hostiles à la station et aux Pyramides, prédisaient que peu à peu celles-ci s'engloutiraient comme celles du désert égyptien parce que les habitants ne pourraient plus payer les frais de désensablement, dès que la commission officielle d'aménagement cesserait de le faire.

Comme elle pénétrait dans *L'Escale*, elle fut violemment heurtée sur le côté par un affreux jojo Bosson. Les autres accouraient et derrière Pauline les appelait d'une voix fatiguée.

— Ils me feront mourir, dit-elle. Justement, je venais passer un moment.

Elle venait toujours passer un moment mais ne payait jamais. Et Ringo, le barman, ne lui aurait pas fait crédit.

— Bonsoir, chère amie, dit Arturo Marino.

Il n'octroya qu'un léger coup de tête à Pauline.

— Des portos, je suppose...

— Des grenadines, firent les quatre gosses, et des cacahuètes salées.

Sans attendre, ils se précipitaient dans la pièce voisine où se trouvaient les flippers de toutes sortes.

— Je croyais trouver Vicky, dit Marjorie en ôtant son burnous.

— Il y a de la lumière, chez elle, annonça Pauline. Elle n'aime pas quand ce vent souffle avec tout ce sable. Ça l'impressionne.

Marjorie eut un petit sourire crispé. Son hypothèse se confirmait. Cette petite dinde essayait de s'amuser à ses dépens. S'amuser ? Certainement pas. Faire du mal, plutôt. La pousser dans un piège malveillant pour détruire cette stupide image de femme parfaite.

— Vous savez, lui dit Marino, je voudrais faire votre portrait... Ne vous a-t-on jamais dit que votre visage rayonne ? Je me demande si je pourrais traduire dans ma peinture tout ce que l'on soupçonne en vous de vie merveilleusement assumée.

— Oh ! gloussa Pauline Bosson, ce serait certainement un chef-d'œuvre.

Furieuse, Marjorie regardait les lumières du port qui venaient de s'allumer. Des dizaines de lumières pour un port trop grand, artificiellement créé dans les sables, lui aussi. On avait parlé d'éteindre une borne lumineuse sur deux, mais tout le monde s'était récrié, cela ferait sinistre, n'aurait plus aucune classe. Qui payerait lorsqu'il faudrait en passer par là ?

— Ne refusez pas, supplia Arturo. Ce sera mon chef-d'œuvre.

— Oui, acceptez, dit Pauline en écho.

Un gosse revint rafler dans sa paume sale toutes les cacahuètes des deux soucoupes, repartit vers les flippers qui cliquetaient féroce­ment à côté.

— Je ne serais pas à l'aise, dit Marjorie. Déjà, je déteste me laisser photographier.

— Les séances de poses ne seront pas très longues, affirma Marino. Mais nombreuses, car je désespère de saisir vos expressions fugitives...

Elle avait envie de leur crier de cesser ce jeu. Ils allaient trop loin, comme la voix au téléphone. Et s'il s'agissait d'un complot collectif ? Marino n'avait peut-être rien à refuser à Vicky Lombard. Au *Club House* de tennis, Marjorie avait surpris de furtives caresses entre eux. Ne faisaient-ils pas de longues promenades à cheval dans les anciens marais ? Michel Lombard passait sa journée à Montpellier, faisant des recherches dans les bibliothèques, en dehors de ses cours. Il entassait une documentation pour un ouvrage très savant.

Pauline Bosson savait-elle quelque chose ? Marjorie lui avait prêté de l'argent pour démêler ses paperasses, trouver un avocat, la conduisant même à Montpellier dans sa voiture. Parfois, elle l'invitait à midi, lorsque Alexis n'était pas là, avec ses quatre gosses qui mettaient l'appartement en révolution. Mais elle savait que la reconnaissance était un sentiment qu'on ne pouvait longtemps manifester sans agacement. Cette femme lui paraissait parfois trop attentionnée, trop obséquieuse.

— Voilà Vicky, dit Pauline.

Jamais elle n'osait l'appeler ainsi en sa présence, mais ne s'en privait pas en son absence. La jeune femme portait un manteau en peau retournée, paraissait frileuse.

— Un temps horrible, ce sable qui vous cingle le visage. Si l'on restait immobile plusieurs heures, il finirait par nous décharner.

— Demain, il fera beau, promis le peintre.

Marjorie cherchait le regard de la jeune femme. Naïvement, elle s'imaginait y trouver sinon un aveu du moins une certaine gêne. Mais Vicky dissimulait ses yeux sous ses paupières mi-closes trop fardées. Du bout de ses ongles, elle cueillit un grain de sable dans ses cils recourbés, le rejeta avec horreur.

— Ringo, un scotch... J'en ai bien besoin.

— Des émotions ? lui demanda Marjorie.

Vicky haussa les épaules.

— J'ai dû chercher mon chien une partie de l'après-midi dans les couloirs. Quel crétin ! Sans son maître, il refuse de rester à la maison.

Marjorie faillit dire combien elle comprenait l'animal. Il lui était arrivé de passer des heures creuses et ennuyeuses auprès de cette petite sotte qui ne s'intéressait pas à grand-chose.

Sinon à elle-même, à sa garde-robe et aux potins de la station.

Plusieurs personnes entrèrent dans le bar. On se salua gaiement, on se fit des bises, on se secoua longuement les mains mais on se sépara rapidement. Les nouveaux venus n'étaient pas des permanents mais venaient passer un week-end prolongé. On ne frayait pas tellement avec ces gens qui, en deux trois jours, chambardaient les habitudes des résidents et essayaient d'introduire un air de plein été.

— Vous avez vu Cecilia Khopper... Elle est blonde, maintenant. Ça ne lui va pas du tout.

Marjorie ne se retourna même pas.

— Des Lyonnais, tous... Ils ne sont pas gâtés par le temps, dit Vicky à la fois satisfaite et inquiète car ces intrus se demanderaient bien pourquoi ils s'obstinaient à vivre toute l'année dans un pareil endroit.

— Vous avez remarqué que le beau temps n'est là que lorsque nous sommes entre nous ? constata Pauline.

Pour une fois qu'elle disait quelque chose d'assez vrai, elle fit un four. Seule Marjorie lui sourit pour l'approuver.

— Alexis rentre tard ? demanda Vicky.

— Certainement... Et Michel ?

— Oh ! il doit être arrivé mais lui ne ressortira pas. Il doit être en train de comptabiliser sa récolte d'aujourd'hui. Ce n'est pas un mari mais une abeille qui, chaque soir, apporte un beau paquet de miel, le dépose sur une étagère et le considère d'un air extasié. La nuit, il se relève pour opérer quelques classements. Autrefois, je croyais qu'il allait me faire l'amour, mais pensez-vous !

Pauline gloussa et Arturo Marino changea de couleur. Son visage olivâtre devint plus sombre encore et il bourra sa pipe d'un doigt fébrile. Était-il jaloux de ce rêveur de Michel ? Hum, pas si rêveur puisqu'il était capable de faire une cour assidue à une autre femme, Marjorie le savait fort bien.

— Vous avez choisi votre déguisement ? demanda Pauline à

Marjorie.

— Déguisement, ricana Vicky. Nous ne sommes plus des enfants. Il s'agit plutôt de costumes.

Sans paraître piquée par cette mise au point, Pauline Bosson raconta que ses chers petits voulaient se déguiser en nains mais cherchaient une Blanche-Neige.

— Habillez-les en petits démons avec des fourches, dit Vicky qui n'avait jamais été aussi féroce. Ils piqueront le derrière de tous les danseurs et ce sera rigolo.

— Oh, non ! s'offusqua la brave femme, je ne ferai jamais une chose pareille. Ma chère Marjo, avez-vous trouvé une idée ?

— Je n'y ai pas encore songé.

— Moi, je veux des voiles, dit Vicky, transparents. J'ai envie de quelque chose de vapoureux. Du moins pour le haut du corps. Après tout, j'ai de jolis seins, n'est-ce pas ?

— Parfaits, dit Marino.

— Pourquoi les montrerais-je seulement l'été ? Je crois qu'il y aura pas mal de monde dans la salle du *Club House*... Ce sera parfait. On aurait pu faire un feu d'artifice sur le port.

Est-ce que son mari se déguiserait ? Marjorie l'imagine en Diafoirus et réprima un sourire. Cet habit aurait mieux convenu à son mari, mais ce dernier, comme toujours, se déguiserait en Napoléon d'asile psychiatrique, avec un entonnoir sur la tête en guise de bicornes. Chaque année, il faisait un succès avec. On trouvait d'un humour parfait de ne pas prendre au sérieux son métier de psychiatre.

— Ringo, apportez-nous quelque chose à grignoter...

— Je n'ai pas grand-chose... Des olives farcies, des moules à l'escabèche.

— Parfait... Et renouvelez ces consommations.

Les quatre affreux, malgré le vacarme des flippers, avaient tout entendu et rappliquèrent. Marjorie se demandait si Pauline ne comptait pas sur cette nourriture gratuite pour économiser sur ses dîners.

— Mon Dieu, j'aurais dû prendre la voiture, murmura Vicky au moment de mettre le nez dehors. Je ne supporte pas ce sable dans le visage et les cheveux.

— Vous n'habitez pas si loin, répondit Pauline Bosson. Je vais vous raccompagner.

— Ce n'est pas la peine, Arturo prend le même chemin que moi.

Pauline comprit parfaitement et partit avec Marjorie. Peut-être espérait-elle vaguement une invitation de dernier moment.

— Vous êtes seule, ce soir ?

— Je ne sais pas, répondit prudemment Marjorie qui ne comptait nullement la faire monter chez elle avec sa horde.

— Vous savez que votre pyramide est la moins habitée, l'hiver ? Combien y a-t-il d'appartements ouverts ? Et pour la plupart, ce sont de vieilles personnes qui ne sortent pas souvent.

— Auriez-vous peur à ma place ? demanda Marjorie soudain frappée par cette réflexion.

— Oh ! je ne dis pas ça, mais tout de même...

Marjorie la quitta assez brusquement, se demandant si la grosse Bosson n'était pas chargée de l'inquiéter... Cette blague finirait par devenir odieuse.

En enfonçant sa clé dans la serrure de sa porte, elle baissa machinalement les yeux et vit les gouttes de liquide sombre. Sans même avoir besoin de le vérifier, elle sut que c'étaient des gouttes de sang.

CHAPITRE II

Sa première pensée fut de rentrer chez elle pour prendre une éponge et essuyer ces gouttes suspectes avant le retour de son mari. Qu'il ignore tout de cette farce grotesque qui devenait vraiment insupportable. Laissant la porte ouverte, elle se précipita dans la cuisine. Au même instant, le téléphone retentit. Elle prit quand même l'éponge, alla faire disparaître toute trace devant sa porte et la repoussa. La sonnerie se répétait régulièrement sans paraître vouloir cesser.

Ce fut avec une sorte de violence qu'elle arracha le combiné à son support.

— J'écoute, dit-elle.

— Vous avez regardé devant votre porte ? demanda la voix lointaine.

— Ainsi, c'est encore vous ? Il ne vous suffit pas de m'importuner avec cette imbécillité, il faut aussi que vous répandiez un liquide rouge ressemblant à du sang, à moins que ce ne soit celui d'un lapin...

— Non, madame Brun... Je suis allé devant le 153, j'ai défait mon garrot et vous avez vu le résultat.

Elle revoyait Vicky et Arturo Marino s'éloignant dans la tempête de sable, disparaissant vite aux regards. En compagnie de Pauline et de ses gosses, elle avait marché lentement, leur laissant peut-être le temps de pénétrer dans sa pyramide, de laisser tomber quelques gouttes d'un liquide rouge...

— Pourquoi persistez-vous alors que je vous ai percé à jour ? Qu'attendez-vous de moi, que je tombe dans le panneau et vous apporte un panier de victuailles et une trousse de secours ? Vous feriez mieux de laisser tomber. Cette histoire est désagréable au possible et les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

À peine avait-elle raccroché qu'on rappelait.

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— En voilà assez ! Mon mari va arriver et je ne tiens pas à ce qu'il soit mis au courant de cette stupidité... Il réagirait beaucoup plus brutalement que moi.

— Vous êtes mariée, madame Brun ?

— Je vous en prie, fit-elle à deux doigts de se mettre à hurler.

— Des enfants ?

— Non... Vous êtes satisfaits ?

— Je suis jeune, madame Brun... J'ai besoin qu'on m'aide... Je vous en prie. Il vous suffit de déposer ce que je vous demandais avant votre long silence, dans le couloir du niveau supérieur... Cela ne vous prendra que quelques instants.

— Mon mari arrive, inutile d'insister.

Elle raccrocha, resta immobile, en attente.

Au bout d'une minute, elle se rendit compte que, retenant sa respiration, elle étouffait et haleta durant un bon moment.

— C'est complètement fou, dit-elle à voix basse.

Sans même s'en rendre compte, elle brancha la télévision, pénétra dans la cuisine pour boire un verre d'eau glacée. Mais ce n'était pas suffisant et elle se servit un scotch avec de la glace, le but avec beaucoup de plaisir.

Puis elle prépara un plateau pour son mari. Il aimait dîner devant la télé lorsqu'il rentrait assez tôt pour le faire. Pendant une heure, il restait silencieux, spectateur en apparence du programme, mais elle savait qu'il se décontractait, faisait le vide pour redevenir un homme normal capable de parler avec elle, de rire sans penser à sa journée de médecin psychiatre.

Lorsqu'il arriva vers 21 heures, il lui parut plus fatigué que d'habitude. Il passa sa main dans ses cheveux puis la secoua des grains de sable qu'il avait recueillis sur son crâne. Elle lui apporta son scotch qu'il but debout, d'un trait, l'aida à se défaire de son pardessus léger, de ses chaussures. Puis elle lui apporta son plateau, alla chercher le sien, regarda la fin de « La tête et les jambes » sans même y faire attention.

Ce soir-là, Alexis récupéra plus vite que d'habitude et lui sourit à la fin de l'émission.

— C'est idiot, dit-il. Dramatiser ainsi un jeu c'est rejoindre la vie moderne. En aucun cas, cela ne peut détendre les gens fatigués par une longue journée de travail. Sur l'autoroute, le sable crépitait contre la carrosserie et le pare-brise de façon effrayante. C'est la deuxième tempête de cet hiver, non ?

— Oui. Veux-tu boire un peu de rosé ?

— S'il est frais, bien sûr.

Elle aimait ce visage marqué de rides, ces cheveux qui commençaient à grisonner sur les tempes. Il n'avait que trente-cinq ans mais toujours sa face, son corps avaient marqué une grande maturité. Dans vingt ans, elle pensait qu'il serait le même homme. Elle ne savait pas si ses malades l'aimaient mais en avait la certitude.

— Pour dimanche, la sortie de voile est bien compromise, dit-il, à

moins que le vent ne faiblisse un peu. Bonne journée ?

— Oh, la routine, dit-elle naturellement, le regrettant aussitôt.

Maintenant, il lui était difficile de parler de ces coups de fil stupides. Lorsque Alexis était là, l'appartement se transformait vraiment en chez soi. Le reste demeurait à la porte.

— Tu es sortie ?

— Juste boire deux portos à *L'Escale*...

— Il y avait Michel ?

— Non, mais tous les autres. Arturo veut faire mon portrait.

Les lèvres un peu violettes d'Alexis se détendirent.

— Portrait ou un nu ?

— Ça ne me plairait pas. Juste le portrait, mais je vais essayer de me défiler... Je n'aimerais pas être seule en tête à tête avec lui.

— Peur qu'il te viole ?

— Non, mais je suis gênée lorsque je reste seule avec lui... Je sais que l'amitié est faite surtout des silences qui s'installent mais avec lui ce n'est pas ainsi. Je trouve son mutisme lourd, comme s'il ne parvenait pas à traduire quelque chose d'important.

— La solitude de l'artiste... Du peintre, surtout, qui ne peut communiquer que par des images...

Puis il secoua la tête.

— Allons bon, je deviens professionnel... ou professoral... Donc, pas de Michel, ce soir ?

Pourquoi insistait-il sur le professeur ? Avait-il remarqué, lors du dernier bal, que Michel Lombard la serrait de près ? Il y avait eu aussi d'autres tentatives maladroites du mari de Vicky. Dans des circonstances que Marjorie s'était dépêchée d'oublier.

— Mais elle était là, dit-elle. Surtout préoccupée du bal costumé du club nautique. Tu as de la veine, car elle compte se parer de voiles transparents qui laisseront deviner sa poitrine.

— Elle a de jolis seins.

— Et le sait... Veux-tu un fruit ?

— Un yaourt.

Il y mettait beaucoup de sucre. De même, il sucrerait abondamment son café.

— Et toi, qu'as-tu choisi ?

— Je ne sais pas, ça m'agace un peu... Je trouve ça futile, enfantin.

— Il faut se distraire, et nous avons des amis charmants, non ?

Marjorie, qui allumait une cigarette, ne répondit pas et il se tourna vers elle.

— Tu n'approuves pas ?

— Je me demande si ce sont vraiment des amis.

— As-tu quelque chose à leur reprocher ?

Elle finit par secouer la tête, prit le plateau sur les genoux de son

mari et l'emporta jusqu'à la cuisine. Elle lui prépara une tasse de café, lui apporta le sucrier dans lequel il plongeait la main.

— Tu devrais te déguiser en mousquetaire... Pour tromper tout le monde.

En riant, elle alla chercher la bouteille de fine champagne et la déposa près du fauteuil de son mari.

— Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas très original. Vas-tu reprendre ton costume de Napoléon d'asile ?

— Je ne sais pas... Ce ferait bien la troisième fois et il faut savoir mettre un terme aux meilleures plaisanteries.

Elle crut se souvenir de quelque chose, mais oublia.

— Pourquoi pas en cheval ? dit-il. À nous deux, ça serait drôle.

— Pas pour danser.

— C'est vrai... Alors, je serai corsaire, torse nu... Sais-tu pourquoi ? Pour sentir sur mes pectoraux puissants les pointes érotiques des seins de Vicky. Ce sera très excitant, je suppose. Si elle raconte partout son intention, tous les mâles de la station risquent de faire la même chose. Et Michel Lombard, que choisit-il, lui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Il n'était pas présent, ce soir...

Le téléphone lui coupa la parole. À la troisième sonnerie, voyant qu'elle ne bougeait pas, Alexis fit mine de quitter son fauteuil.

— Non, j'y vais, fit-elle, affolée.

Si c'était encore cette blague stupide qui continuait, elle ignorait ce qu'elle ferait. Mais la voix aiguë de Vicky lui vrilla l'oreille.

— Marjo ? Je ne dérange pas ?

— Non, pas du tout.

— Pas d'ébats sur la moquette lorsque le maître retourne à son foyer ?

Un jour qu'il avait bu un peu trop, Alexis avait déclaré qu'il aimait faire l'amour sur la moquette et cette sottise ne l'avait pas oublié.

— Rien de cassé ?

— Non... Michel n'est pas chez vous ?

— Il est sorti ?

— On s'est un peu chamaillé et il est sorti...

— Peut-être est-il à *L'Escalier*... La fermeture n'est qu'à 22 heures.

— Tu crois que je vais me risquer au-dehors par ce temps ? Tant pis, je me couche.

— Il a pris son chien ?

— Bien sûr, ricana Vicky. Mais ça fait quand même plus de deux heures. Quand je suis rentrée, j'ai eu une réflexion malheureuse et il a filé.

Dès qu'elle était entrée ? Et si c'était Michel qui avait essayé de

l'attirer dans un piège ? Cette blessure, n'était-ce pas maladroitement exprimer une blessure d'amour-propre parce qu'elle le repoussait ?

— Excusez-moi, tous les deux, de vous avoir appelés.

— Mais tu as bien fait... Je suis sûre qu'il va rentrer...

Vicky raccrocha la première et Marjorie n'attendit pas les questions de son mari pour expliquer la situation.

— Je comprends parfaitement Michel, dit-il. Vivre avec une douce idiote comme Vicky... Tiens, rien que ce surnom alors qu'elle s'appelle... comment est-ce, déjà ?

— Corinne.

— C'est ça... Ça n'a rien à voir, mais ça fait bien, parisien, mannequin... Je suis sûr que le Michel a une petite amie dans le coin... Et qu'il choisit le premier prétexte venu pour filer vers elle...

Bien qu'elle s'en défendît, Marjorie éprouva une sorte de vexation. Michel n'était donc qu'un coureur d'aventures, et il avait tenté sa chance auprès d'elle comme auprès de n'importe quelle femme ?

— Beaucoup d'épouses solitaires dans le coin... Celles dont les maris travaillent à Fos, par exemple, dit Alexis en savourant son cognac.

— Je crois que je vais aller au lit, dit-elle.

— Bon, je te rejoins dans une demi-heure.

Allongée, elle pensa que son mari se trompait. Michel pouvait très bien être l'homme qui téléphonait. Elle n'était pas certaine que c'était un homme, mais il ne lui déplaisait pas d'imaginer le professeur d'université en train d'essayer maladroitement de la séduire. C'était un garçon très secret, certainement compliqué. Pourquoi n'aurait-il pas attendu dans l'un des appartements vides ? Il n'était pas rare que les gens de l'été laissent les clés aux habitants permanents pour aller ouvrir leurs baies, vérifier si le service spécialisé faisait bien son travail. Eux-mêmes possédaient une demi-douzaine de clés et les Lombard certainement plus.

Lorsque Alexis fut à côté d'elle, elle commença de lui caresser la hanche, puis le ventre, se rendit compte qu'elle s'imaginait que c'était Michel Lombard qu'elle touchait ainsi. Rouge de honte, elle atteignit très vite son plaisir, ce soir-là.

Après le départ de son mari, le lendemain matin, vers 8 heures, elle s'attarda devant son petit déjeuner et la femme de ménage, une fille brune et solide qui venait du village voisin, la trouva dans la cuisine.

— Bonjour, Maryse. Vous êtes venue en mobylette avec ce vent ?

— J'ai pris le car...

Depuis le living, elle regarda longtemps les vagues dans le port, le brouillard de sable qui arrachait au soleil montant de la mer des

rouges et des jaunes superbes mais glacés. Elle frissonna.

Ce fut pendant que Maryse faisait les courses que l'inconnu appela.

— Vous m'avez laissé tomber, fit-il d'une voix toujours lointaine.

Pourtant, Marjorie y décela une grande déception. En même temps, elle se demandait si le professeur Michel Lombard était déjà parti pour Montpellier.

— J'ai de la chance, reprit l'autre, le sang ne coule plus, mais j'ai besoin de sulfamides car la plaie n'est pas très belle...

— Est-ce vraiment une blessure physique ? dit-elle d'une voix moqueuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Je pensais plutôt à une plaie secrète, celle d'un grand amour malheureux ou de l'amour-propre tout court.

— Dites, vous racontez n'importe quoi ? Vous feriez mieux de venir à mon secours.

Cette fois, avec déception, elle remarqua la vulgarité sous-jacente de l'homme.

— Vous parlez toujours comme ça ? demanda-t-il.

— Vous voulez me faire croire que vous vous cachez dans un appartement de cette pyramide, fit Marjorie, les sourcils froncés, mais vous n'y parviendrez pas.

— Non ? Vous n'avez pas lu les journaux ? Ils doivent en parler, tout de même.

— Parler de quoi ?

— De notre évasion.

Elle sursauta.

— Votre évasion ? Vous êtes plusieurs ?

— Au départ, nous l'étions, puis chacun pour soi, hein ? Moi, je me suis souvenu de cet endroit et j'ai pensé pouvoir m'y planquer... Mais je suis mal tombé, il n'y a même pas un morceau de sucre à se mettre sous la dent.

Marjorie, bouleversée, ne pouvait plus répondre. Cette référence aux journaux était-elle un prétexte, une ruse ?

— Vous êtes toujours là ? Je la saute, vous savez... Je prendrais bien un café bien noir avec des sandwiches... Vous pouvez bien faire ça pour moi, non ? Je vous l'ai dit, dans deux jours, je me tire...

— Dans quel appartement vous trouvez-vous ?

Il eut un rire sec et presque méchant.

— Vous me prenez pour un imbécile ? Pas question que je vous le dise.

— De toute façon, si vous vous trouvez dans cette pyramide, on pourrait vous retrouver aisément. Pas moyen de fuir par les toits... Si vraiment je croyais en vous, je pourrais appeler la police et vous seriez pris.

— Vous ne l'avez pas fait, lança-t-il joyeusement.

Par moments, il lui semblait que l'intonation de cette voix était bien celle de Michel Lombard. Ce garçon si secret avait parfois des réactions puériles et sympathiques lorsqu'il éclatait de rire, par exemple.

— Je sais que c'est une farce et je n'aurais pas le ridicule...

— Une farce ? Vous avez l'habitude qu'on vous en fasse de pareilles ?

Non, bien sûr, mais elle soupçonnait chez tous les gens qu'elle fréquentait un secret désir de pousser les autres dans des situations déplaisantes, du genre dont on ne se relevait jamais. Appeler la police serait une faute grave qui ferait rire pendant des mois. Alexis et elle en souffriraient énormément.

— Donc, vous vous êtes évadé ?

— Comme je vous le dis.

— Et de quel endroit ?

— Centrale de Nîmes... Vous avez dû en entendre parler... C'est pas ce qu'on peut appeler un paradis. Écoutez, discutez pas tant et envoyez-moi à bouffer.

— Comment dois-je procéder ? fit-elle calmement.

— Préparez un sac et portez-le dans l'ascenseur du fond du couloir... Ne vous en occupez plus.

— Si quelqu'un l'appelle entre-temps ?

— Je veillerai au grain. On va se mettre d'accord sur le temps, à une seconde près. Je programmerai l'appareil et après votre appel ce sera le mien qui sera satisfait.

— Non, dit-elle, je ne marche pas.

— Vous allez me pousser à bout. Si je ne bouffe pas, je descends et sous la menace de mon flingue, je me procure à bouffer n'importe où. Paraît qu'il y a des vieux, dans le coin. Je m'en fous de devoir en buter un ou deux, au point où j'en suis.

— Vous avez de mauvaises lectures, dit-elle.

— Hein, ça veut dire quoi ?

— Vous parlez comme dans un mauvais bouquin policier. Et ça se sent vraiment.

Il y eut un silence.

— Bon, ça va... Je ne suis pas un truand, c'est vrai, mais je suis quand même en fuite. Et j'ai réellement un revolver... Ne m'obligez pas à m'en servir. Vous auriez bonne mine si je tuais un petit vieux dans son appartement. Et si les flics me reprenaient, je dirais que pendant vingt-quatre heures ou plus vous n'avez pas daigné les prévenir.

Ce n'était qu'une farce de plus en plus sinistre, mais elle voulait continuer à le croire. Si elle avait la faiblesse de lui obéir, est-ce qu'un

sac de provisions la ruinerait à jamais dans l'esprit des habitants de la station ?

— Alors ? s'impatienta l'homme.

— Il est 9 h 24 à ma montre... À 44, j'appellerai cet ascenseur.

— Bien, d'accord.

— Vous l'avez bien choisi car il ne sert que très rarement dans ce coin... Je suis surprise que vous ne me demandiez rien au sujet des rondes du service de surveillance...

— Ils n'ouvrent quand même pas tous les appartements ?

— Non, mais il suffit d'un hasard malheureux.

— Alors, donnez-moi ces heures de ronde.

— Plus tard, dit-elle en raccrochant.

Rapidement, elle prépara du café avec de l'instantané, en remplit une thermos, confectionna des sandwiches. Elle faillit arriver en retard pour appeler l'ascenseur. Lorsqu'elle plaça le sac en plastique dans la cage, elle doutait encore, s'attendait presque à ce que ses amis surgissent d'un appartement voisin pour l'accabler de leurs rires.

La flèche verte pointée vers le haut s'alluma, preuve que l'appareil montait vers les niveaux supérieurs. Elle n'aurait jamais le temps, par les escaliers, et les autres ascenseurs, de tenter d'apprendre à quel étage il s'arrêterait.

Au bout d'un instant, elle se demanda ce qu'elle attendait, revint dans son appartement. Maryse était de retour avec les provisions et secouait ses cheveux pleins de sable.

— On a beau mettre un foulard...

— Où sont les journaux d'hier et d'avant-hier ?

— Toujours au même endroit.

Elle trouva l'article en première page dans le quotidien de l'avant-veille. Jamais elle ne lisait les faits divers. Pour cette raison, elle n'était pas au courant de l'évasion de trois dangereux repris de justice. Tous accusés de meurtre. Dans les pages intérieures, elle apprit qu'un certain Merkes était soupçonné d'avoir tué trois personnes au cours d'un hold-up. Jouillet, lui, avait abattu un agent de police et blessé un passant lors de l'attaque d'une banque. Le dernier, Hondry, était le meurtrier d'une jeune fille de dix-sept ans qu'il avait prise en stop, violée et étranglée.

« Ce n'est pas l'un d'eux, se dit-elle, c'est absolument impossible. »

Pourtant, quelqu'un avait appelé l'ascenseur des étages supérieurs. Quelqu'un se cachait dans l'un des appartements. Et l'on pouvait pénétrer dans la pyramide de plusieurs façons.

Lorsque le téléphone sonna, elle n'eut que le temps de bondir pour empêcher Maryse de décrocher. L'homme parlait déjà alors que la jeune fille quittait à peine la pièce.

— Merci, c'est parfait. Vous avez oublié les sulfamides.

— Qui êtes-vous ? Merkes, Jouillet ou Hondry ?

Il y eut un rire lointain, comme s'il se tenait à distance du micro.

— Ce n'est pas drôle, dit-elle.

— Qui préférez-vous ? Merkes ? Assez joli garçon, mais déjà marié et fidèle. Jouillet, peut-être ? L'ennui, c'est qu'il a un œil de verre et qu'il est assez sauvage. Hondry, alors ? Eh ! vous êtes émoustillée parce qu'il a fait à cette gosse de dix-sept ans ? Les journaux ne donnent pas tous les détails, mais moi je les connais.

Elle réfléchit très vite.

— Vous êtes Jouillet, dit-elle.

— Comment pouvez-vous savoir...

Cette fois, elle comprenait mal.

— Excusez-moi de parler la bouche pleine, mais vos sandwiches sont excellents. Bon jambon, bon pâté, bon fromage. Pour midi, prévoyez du plus consistant... De la viande, par exemple... Pour le soir, ce que vous voulez... Mais j'aime bien les crudités, radis, oignons, chou rouge... On doit trouver ça dans vos boutiques de luxe. Je crois qu'il y a un bon traiteur...

C'était Vicky qui avait déclaré que lorsqu'elle verrait Marjorie acheter plus de nourriture que besoin était, il faudrait alors la soupçonner d'alimenter quelque clandestin des pyramides.

— Vous pensez que je suis Jouillet le borgne ? Pourquoi ?

Ça n'avait pas d'importance.

— Il faut que je raccroche, dit-elle.

— N'oubliez pas un steak à midi... Bien saignant avec du poivre, de la moutarde. Bien salé, aussi.

Elle raccrocha. Tout de suite après, il rappela.

— Arrêtez, dit-elle, ma femme de ménage est là... N'appellez plus. Je dois sortir.

— J'ignorais, dit-il. Mais alors, pour midi, comment ferez-vous ?

Bien décidée à lui cacher que Maryse s'en allait et ne faisait qu'une demi-journée, elle répondit sèchement :

— Vous vous passerez de steak pour aujourd'hui, devrez vous contenter de viande froide.

— Je boirais bien du vin. Du bon, rouge, de préférence.

— Ne rappelez pas avant midi un quart.

Elle prit une longue douche, puis essaya l'eau glacée, dut couper le robinet car elle suffoquait. Mais ses idées n'étaient pas plus cohérentes. Elle ne parvenait pas à croire à la présence d'un assassin dans cette immense unité d'habitation.

Lorsqu'elle fut prête, elle appela Vicky, lui demanda si elle s'était réconciliée avec Michel.

— J'ai fini par m'endormir et il a couché dans l'autre chambre. Ce matin, il est parti de bonne heure. Tu sais que je ne me lève jamais

tôt... Quelle mouche l'a piqué ?

Michel jouait avec les nerfs de sa femme. On ne découvrait qu'à la longue la véritable personnalité des êtres proches. Pourquoi ne jouerait-il pas aussi avec les siens ? Mais dans quel but ?

— Tu devrais aller le rejoindre à Montpellier.

— Pas question ! Qu'il aille au diable ! Je vais aller faire un tour en voiture. On se verra ce soir à l'apéritif ? Alexis sera peut-être là puisqu'on est vendredi.

— C'est possible. Le vent a l'air de tomber, non ?

— Espérons-le.

Jamais Vicky ne sortirait tant qu'il y aurait un grain de sable en suspension dans l'air, Marjorie pensait plutôt qu'elle irait rejoindre Arturo dans son atelier.

CHAPITRE III

En quelques instants, Marjorie imagina un plan qui lui permettrait de situer l'inconnu dans les niveaux supérieurs. En hâte, elle prépara un sandwich énorme à la viande froide, plaça du fromage, des fruits dans un sac de plastique ainsi qu'une bouteille de bon vin. Le clandestin trouverait aisément un tire-bouchon dans l'appartement où il se cachait. Elle venait juste d'achever lorsque le téléphone vibra.

— Il est midi un quart, lui dit la voix toujours lointaine.

— Donnez-moi jusqu'à la demie pour déposer votre repas dans l'ascenseur.

— Qui vous parle d'ascenseur ? répondit l'inconnu.

Elle en eut le souffle coupé et la gorge sèche. L'angoisse d'être percée à jour ?

— Vous allez monter de deux niveaux, déposer le sac dans le placard des compteurs du 442. Puis vous redescendrez rapidement et irez faire un tour vers le port, jusqu'à la capitainerie.

— Vous vous méfiez, fit-elle, cachant mal sa déception.

— On n'est jamais trop prudent.

Plus tard, elle s'immobilisa devant leur voilier, le *Rêverie* qui se balançait régulièrement dans le clapot. Le vent mollissait de plus en plus. Elle se retourna, regarda l'énorme pyramide d'habitation, les terrasses. Face à ces centaines d'appartements, que pouvait-elle faire pour situer l'inconnu ?

— Hé ! madame Brun !

Assis à l'abri de la capitainerie, Marco la saluait joyeusement. Le garçon travaillait sur les bateaux de plaisance, les entretenait, les surveillait. Il vivait à bord d'un gros cabin-cruiser très confortable et disposant d'un chauffage électrique.

— Ça va faire une belle journée, vous savez... Demain, vous pourrez aller tirer quelques bords.

— Vous croyez ?

En s'approchant, elle vit qu'il mangeait des moules crues avec des tartines de pain beurrées.

— Vous en voulez ?

Il lui en ouvrit quelques-unes, lui tendit une tranche de pain avec

une épaisse couche de beurre.

— Vous direz au docteur que j'ai vérifié le diesel pas plus tard que ce matin. Il tourne rond et les batteries ont la pleine charge.

— Le plein est fait ?

— Ouais, au fuel domestique. Faut en profiter tant qu'il n'y a pas de contrôle, mais c'est râpé pour cet été.

Soudain, elle réalisa que des gens comme Marco, Maryse et quelques autres, travaillaient pour les propriétaires de la station balnéaire mais n'y habitaient pas. Il n'y avait que des gens aisés dans les appartements, avec le même niveau de vie, ce qui ne facilitait pas une quelconque prise de conscience. On pouvait se sentir protégé des problèmes qui agitaient le pays, mais l'était-on vraiment ? Il suffisait qu'un évadé de prison, un criminel, de surcroît, se cache dans l'un de ces monuments de luxe pour que tout soit remis en question.

— Vous savez que Lombard, le prof, il a couché dans son bateau, cette nuit ? Je l'ai aperçu de bonne heure qui passait la tête hors de la cabine pour regarder autour de lui comme s'il craignait d'être vu. Puis il a filé en vitesse, avec son chien !

— Pour rentrer chez lui ?

— J'en sais rien. Il s'est dirigé vers votre immeuble et puis je l'ai perdu des yeux.

Il haussa les épaules.

— Ce que je vous en dis, hein ? Dans le fond, ça ne nous regarde pas.

— Vous avez raison, Marco.

Elle rentra chez elle, prépara une sorte de salade niçoise qu'elle emporta sur la terrasse.

Ensuite, elle se fit bronzer au soleil, sombra dans une somnolence que le téléphone déchira brutalement.

— J'en ai assez !

À la septième sonnerie, elle comprit que l'homme n'abandonnerait pas et pensa que ses voisins allaient finir par trouver bizarre ce téléphone qui ne cessait de sonner. Énervée, elle alla décrocher, faillit crier avec colère lorsqu'elle reconnut la voix de la vieille M^{me} Breknov qui habitait trois niveaux au-dessus.

— Chère petite madame Brun, dit l'ancienne actrice avec l'accent d'Elvire Popesco, je me trouve si navrée de vous déranger de la sorte...

— Aucune importance, madame Breknov... Vous avez besoin de quelque chose ?

L'année dernière, la vieille dame avait fait une mauvaise chute, s'était cassé le col du fémur. Marjorie s'était occupée d'elle, l'avait fait admettre dans une clinique, lui avait rendu visite tous les deux jours, lui apportant des pâtes de coing dont elle se gavait à longueur de

journée, avait soigné ses poissons rouges et ses serins durant des semaines. Ensuite, il avait fallu la placer en maison de rééducation, mais depuis, elle n'était plus aussi alerte.

— Je voudrais vous voir, chuchota la vieille dame qui faisait mystère de tout. Pouvez-vous monter un instant ?

— Mais bien sûr, j'arrive.

Tout en gravissant les escaliers, elle pensa qu'il s'agissait certainement de lui proposer un costume pour le bal masqué. La vieille dame possédait des malles pleines de robes extraordinaires. L'an dernier, Marjorie avait obtenu un succès flatteur en impératrice rouge style Marlène Dietrich, avec bottes, tunique à double rangs de brandebourgs et toque de fausse hermine superbe. Elle passerait un bon moment à fouiller dans les trésors vestimentaires de l'actrice à la retraite. Sonia Breknov n'avait jamais atteint une grande notoriété, jouant souvent dans des tournées minables. Deux ou trois fois, elle avait figuré dans des spectacles parisiens. Personne ne savait quels étaient ses revenus.

Marjorie se sentit observée dans le judas optique puis la porte s'entrouvrit pour une ultime vérification.

— Un petit moment, très chère amie.

Le temps de refermer et de dégager l'arrêt de porte et Marjorie put entrer dans l'appartement. Ce dernier se trouvant en angle de la pyramide, il avait fallu un gros effort d'imagination pour le meubler. Sonia Breknov avait opté pour la multiplicité des divans et des coussins, des tables basses. Mais depuis la fracture de son col du fémur, elle ne s'asseyait plus que dans un fauteuil d'osier. Les serins accueillirent la jeune femme de quelques trilles.

— Ils vous reconnaissent, les bijoux chéris.

Quatre-vingt-six ans et un visage encore lisse, plâtré de fond de teint bien sûr, les yeux lourds de mascara mais vivants et alertes.

— Je suis si contente de vous voir... Vous êtes la personne que j'aime le plus dans ce terrible endroit.

Elle roulait exagérément les « r ». Elle avait failli être la doublure d'Elvire Popesco, s'était entraînée durant des semaines à imiter son accent et n'avait plus jamais essayé de s'en défaire. Sur une table basse, le samovar laissait parfois échapper un petit nuage de vapeur.

— Ma chère amie, ce qui m'arrive est terrible, vous savez... Terrible... Mais comme j'ai peur que l'on ne me prenne pour une vieille folle, j'ai voulu vous demander conseil...

Sonia Breknov n'utilisait que du thé soluble, ce qui était plus facile avec le samovar. Marjorie éprouvait une joie enfantine à tourner le petit robinet d'eau bouillante.

— Mon petit, il y a un homme qui se cache dans cette trop grande construction.

Comme elle avait tourné vers la vieille dame une tête surprise, elle oublia le robinet, reçut l'eau brûlante sur les doigts, poussa un cri, lâcha la tasse de fine porcelaine qui se brisa sur la table en laque. Elle eut quand même le réflexe de refermer le petit robinet de cuivre.

— Je suis désolée...

— C'est à moi de l'être... Je n'aurais pas dû vous dire cette chose aussi brutalement... Je suis impardonnable.

Marjorie, qui connaissait les lieux, alla passer ses doigts sous l'eau froide du robinet de la cuisine, rapporta une éponge, une pelle et une balayette, remit rapidement de l'ordre en faisant disparaître les traces de sa maladresse.

— Comme vous êtes sensible, murmura Sonia Breknov. Mais je ne voulais pas vous effrayer.

— Je suis un peu nerveuse, en ce moment, dit Marjorie.

Elle apporta une tasse de thé à la vieille actrice, en prit une également.

— Donnez-nous la vodka, nous en avons besoin, et dans le thé c'est excellent.

D'une main encore ferme, Sonia s'en versa une bonne rasade, en servit également une ration généreuse à Marjorie.

— Je vais être pompette, déclara celle-ci.

— La vodka n'a jamais fait de mal à personne.

— Vous disiez qu'un homme se cache dans l'immeuble ?

— Je l'ai vu deux fois... Grâce à mon judas...

— Vous ne confondez pas avec un voisin ?

La Breknov prit l'air de celles qu'une longue expérience due à un grand âge et à une profession hors du commun ont habituées depuis toujours à toutes les formes de scepticisme.

— Un homme qui se déplace comme un voleur sur la pointe des pieds, un homme jeune alors qu'il n'y a que des vieux dans ces hauteurs ? Vous savez que j'ai encore une excellente vue ?

— Mais son visage, avez-vous pu le découvrir ?

— Non, parce qu'il portait un foulard noué pour le cacher.

Retenant son sourire, Marjorie but une gorgée du mélange corsé contenu dans sa tasse. Mais, peu après, elle se sentit beaucoup mieux et presque euphorique.

— Par deux fois, il a rôdé dans le couloir à l'affût d'un mauvais coup.

— Vous aviez entendu ses pas ?

Étonnant si l'inconnu se déplaçait sur la pointe des pieds ! La vieille dame se pencha vers elle.

— J'ai des pressentiments et je sais quand quelqu'un se promène dans les couloirs voisins. Et puis, il y a mes bijoux chéris. Ils ont une façon particulière de siffler. Comme s'ils se lançaient des signaux.

La jeune femme regarda les deux cages posées sur le sol, non loin de la terrasse. Deux cages superbes en fil doré dont l'une avait près de deux mètres de haut. En tout, il devait y avoir une vingtaine de serins.

— Ils s'agitent beaucoup, également, et je vais alors jeter un coup d'œil à mon judas.

Elle vida sa tasse, se versa un peu de vodka.

— Vous comprenez que j'ai désiré vous en parler avant de faire quelque chose.

— Mais pourquoi dites-vous que cet homme se cache dans la pyramide ?

— D'abord, je l'ai vu deux fois. Hier et ce matin... Et il se promène en robe de chambre faite de tissu-éponge.

— En robe de chambre ?

— Ou peignoir de bain, si vous préférez, s'impatiente la vieille actrice.

— Je ne vous reprends pas, mais je trouve surprenant...

— Il s'est installé dans un appartement, confortablement, et il n'avait pas de pantalon. Je voyais ses jambes nues dépasser, avec beaucoup de poils...

— Le couloir était éclairé ?

— Non, mais vous savez qu'une ampoule brille à longueur de journée dans les angles.

— Il s'agit peut-être d'un locataire qui est revenu à votre insu ?

— Certainement pas... J'ai téléphoné au concierge et je lui ai fait dire que personne n'était arrivé ces derniers jours. Oh ! très habilement, bien sûr, sans qu'il se doute de quoi que ce soit... Mais vous savez qu'il me prend pour une vieille folle ? Avant la Noël, j'avais vu deux chiens dans le couloir et jamais il ne les a trouvés. Il y a eu aussi ce bruit dans l'appartement voisin, à l'automne. Il est venu et a regardé partout. Qu'il raconte, mais vous savez, je n'ai pas confiance en lui... Il se trouve que je ne peux pas lui donner de grosses étrennes à la fin de l'année et il m'en veut.

Elle haussa les épaules.

— C'est un imbécile suffisant. Il essaye de me vexer en parlant d'actrices plus célèbres que moi, mais je m'en moque. Vous comprenez que je ne peux pas lui demander son aide.

— Mais que comptez-vous faire ?

— Chère petite amie, je vais avoir besoin de vous.

Marjorie frissonna. Elle imaginait déjà que la vieille dame allait lui demander de passer ses journées avec elle.

— Dès que je le verrai, je vous appelle au téléphone... Vous monterez et pourrez le surprendre.

— Mais c'est dangereux, ça ! s'exclama Marjorie.

La Breknov la regarda avec surprise. Soupira. Sans sa mauvaise

jambe, elle aurait osé affronter seule cet inconnu.

— Bien sûr, fit-elle un peu pincée. Mais si vous en parliez vous-même au concierge ?

— Mais d'abord, il nous faudrait une certitude, murmura Marjorie que l'histoire du foulard noué autour du visage laissait réticente.

— Il peut quand même se livrer à une fouille des appartements vides ?

— Vous réalisez le temps qu'il lui faudrait ?

— Il n'a qu'à demander de l'aide.

— C'est au moins vingt personnes qu'il faudrait.

— En demandant la collaboration des habitants..., répliqua la vieille dame presque hargneuse.

— Voyons, madame Breknov, ce serait provoquer un début de panique si le concierge faisait cela, et vous le savez bien. Peut-être que l'on a voulu vous faire une mauvaise farce ?

— Une farce ? fit-elle grinçante.

— Tout le monde en fait plus ou moins, dit Marjorie qui se demandait si vraiment elle croyait encore qu'elle-même puisse être la victime d'une plaisanterie douteuse.

— Donnez-moi le journal, là-bas...

Marjorie jeta un coup d'œil à la date, vit qu'il s'agissait de celui de l'avant-veille. Avant même que la vieille dame ne parle, elle sut quel article la préoccupait.

— Regardez, ces trois bandits évadés de la prison de Nîmes... Et si l'un d'eux avait trouvé refuge ici...

— Ce serait imprudent, madame Breknov.

— Maintenant, donnez-moi celui d'aujourd'hui que vous devez trouver dans la cuisine. Je déjeune en le lisant.

C'est à l'intérieur des pages qu'elle trouva ce qu'elle cherchait.

— Tenez, lisez ce qui concerne Hondry... Celui qui a violé et assassiné l'auto-stoppeuse... Vous pouvez lire à haute voix.

En un éclair, Marjorie se vit lectrice attitrée d'une vieille aristocrate russe et s'en amusa.

— Vous avez compris ? Hondry a travaillé dans la marine marchande... Donc, il connaît les bateaux... Et qu'y a-t-il en face de nous dans ce port trop grand ? Toutes sortes de bateaux. Des voiliers, des bateaux à moteur... Il veut en voler un et s'enfuir à l'étranger.

— Mais pourquoi ne le fait-il pas ?

— Parce qu'il lui manque le meilleur.

En même temps, Sonia Breknov frottait son pouce sur son index replié en clignant de l'œil.

— L'argent... Et il va faire un mauvais coup pour s'en procurer. Il doit me surveiller, mais se rend compte que je ne sors presque jamais.

Une femme de ménage venait chaque jour durant deux heures,

apportait les commissions de la vieille dame et rangeait son appartement. M^{me} Breknov ne sortait que lorsque le temps était très beau et faisait quelques pas le long des boutiques qui restaient ouvertes.

— Alors, vous ne voulez pas en parler au concierge ? demanda-t-elle déçue.

— Je voudrais avoir une certitude. Appelez-moi dès que vous surprendrez quelque chose.

— Allez-vous en parler à votre mari ?

Franchement, elle n'en savait rien. Bien entendu, elle pouvait le faire en plaisantant. Mais Alexis risquait de prendre l'affaire très au sérieux et de provoquer un remue-ménage inutile. Marco lui avait dit que Michel Lombard avait passé la nuit à bord de sa vedette, en était sorti au petit matin pour se diriger vers cet immeuble. Il lui fallait parler à Vicky, savoir si son mari était rentré.

— Ne vous inquiétez pas, madame Breknov, et restez enfermée à double tour chez vous... Si l'on sonne, n'ouvrez qu'aux gens que vous connaissez.

— Oui, bien sûr, maugré la vieille dame peu satisfaite.

Dans l'escalier, Marjorie réalisa qu'elles n'avaient pas du tout parlé chiffons et déguisements. Elle avait trop déçu la vieille artiste pour que celle-ci lui proposât un costume. C'était un peu ennuyeux car elle ne savait comment se procurer le nécessaire.

L'inconnu appela vers 17 heures.

— Votre vin était fameux... Qu'y a-t-il au menu, ce soir ?

— Ne trouvez-vous pas que vous exagérez ? Qu'attendez-vous pour rentrer chez vous ?

Il y eut un long silence et Marjorie crut entendre une respiration rapide.

— Que voulez-vous dire par rentrer chez vous ?

— Vous me comprenez parfaitement.

— Je n'ai plus de chez moi... Vous croyez que quelqu'un accepterait de me recueillir ?

Elle sourit. S'il s'agissait vraiment d'un évadé, ce ne pouvait en aucun cas être Merkes qui adorait sa femme.

— Et je ne voudrais pas compromettre les miens, ajouta-t-il un peu trop tard. N'oubliez pas que je veux des crudités pour ce soir.

C'était trop, elle claqua le téléphone, sortit de chez elle comme les sonneries impératives reprenaient. Elle se rendit directement chez le traiteur qui emballa quelques barquettes en plastique de crudités.

— J'ai de l'excellente poitrine de veau, lui proposa le patron. Je sais que le docteur adore ça.

— Alors, deux tranches.

Comme elle rentrait chez elle, elle croisa Pauline Bosson qui

marchait si rapidement qu'elle semblait courir.

— Je vais chercher les enfants...

— Vous ne les laissez pas à l'étude ?

— Si, mais j'ai oublié de leur donner un goûter... Mais, dites-moi, qu'a notre amie Vicky ? Elle me paraît très nerveuse. Je l'ai croisée tout à l'heure et elle s'est montrée très désagréable.

— Où était-ce ?

— Du côté du port... Je le contournais car j'aime bien aller de l'autre côté, sur la plage, pour me faire bronzer... Elle descendait de son bateau. Je lui ai demandé si elle et son mari comptaient faire une promenade demain et vous savez ce qu'elle m'a répondu : « C'est fort possible, mais nous partirons seuls, en amoureux ». Je ne demandais rien. Une fois, ils m'ont emmenée avec mes gosses. Dédé a trouvé le moyen de tomber à l'eau, au large... Ce pauvre petit, ce n'est pas sa faute s'il n'a pas de chance, et Roro a renversé une bouteille de pastis sur les coussins des couchettes... J'avais proposé de les faire nettoyer mais ils n'ont pas voulu.

Marjorie put enfin lui échapper, rapporta les provisions chez elle mais ressortit aussitôt, peu désireuse d'entendre le téléphone sonner. Si bien qu'elle fut seule dans le bar de *L'Escale*. Ringo lui apporta son porto, bavarda avec elle du temps et du futur bal masqué. Il était chargé d'organiser le buffet de la soirée, expliqua qu'il y aurait des beignets, des crêpes et des gaufres, confectionnés par des femmes du pays.

— On boira du rosé, du punch et du champagne. Il y aura du whisky pour les irréductibles, mais pas autre chose.

Lorsqu'elle vit rentrer Michel Lombard dans l'établissement, elle fut effrayée. Le professeur avait un air un peu hagard et les yeux rouges de fatigue. Il se laissa tomber en face d'elle et ne releva la tête que pour commander un scotch à Ringo.

— Un double.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que le barman revienne. Michel but avidement une longue gorgée, reposa maladroitement le verre. De sa main, instinctivement, Marjorie rétablit son équilibre compromis et frôla au passage les doigts du professeur.

— Quelque chose ne va pas ?

Michel allait répondre lorsque ce fut l'invasion de Pauline et de ses gosses. Jamais Marjorie n'aurait pensé détester autant cette grosse face molle aux yeux bovins et ces quatre petits visages agités de tics invraisemblables. On ne savait jamais s'ils le faisaient exprès ou s'ils étaient réellement convulsés par des mouvements involontaires. Déjà, ils réclamaient des cacahuètes salées, des grenadines. Pauline s'assit et sortit un billet de cent francs de son sac.

— Aujourd'hui, c'est ma tournée, dit-elle. J'ai enfin reçu la pension

alimentaire des enfants...

Il n'était plus question de provoquer des confidences, de soulager Michel de ses préoccupations. Puis Vicky arriva et s'assit bien droite, loin de son mari.

— Il a bien été obligé de payer, disait Pauline triomphante. Je savais bien que j'étais dans mon bon droit. Trois mois de retard... Ils finiront pas le mettre en prison s'il persiste dans sa mauvaise volonté.

Marjorie se demandait ce qu'elle faisait là. Il y avait autant de violence sourde chez ces gens-là que dans les paroles de l'inconnu au téléphone. Si elle avait raconté son entrevue avec Sonia Breknov, ils ne l'auraient même pas écoutée... À moins que Michel ne fût cet homme qui jouait les clandestins dans son immeuble.

— M^{me} Brun, téléphone, votre mari.

Elle fut heureuse de quitter son siège, même si c'était pour apprendre qu'Alexis rentrerait tard. Ce qui était vraiment le cas.

— Ne m'attends pas, dîne... Je ne pense pas être là-bas avant 22 h 30 ou 23 heures.

— Tu auras mangé ? Dans ce cas, j'irai peut-être manger un steak à la *Grande Mangeoire*.

— Comme tu voudras. À propos, je crois que j'ai découvert un déguisement original pour le bal masqué.

— Ce n'est pas mon cas, soupira-t-elle en pensant à Sonia Breknov.

— Je m'habillerai en pharaon. Pour quelqu'un qui habite une pyramide, c'est tout à fait ce qui convient.

Pourquoi trouva-t-elle cette idée désagréable ?

CHAPITRE IV

Le docteur Alexis Brun arriva à Montpellier vers 9 h 10, ce samedi matin. Il eut beaucoup de peine à trouver une place de stationnement pour sa Peugeot 604. Il faisait très beau et sur l'autoroute du bord de mer, il avait croisé de nombreuses voitures de gens en route vers Palavas, Carnon, La Grande-Motte ou le Grau-du-Roi.

Il fut étonné de ne trouver personne dans le petit hall du siège du S.R.P.J., hésita, toussa, puis demanda s'il y avait quelqu'un. Le commissaire Feraud, qu'il connaissait vaguement, ouvrit une porte sur sa gauche et l'invita à entrer.

— Je suis seul. Les autres sont en week-end ou sur une affaire. Nous serons tranquilles.

— J'ai apporté le dossier de Hondry Jean, à tout hasard, dit Alexis. Le double, car l'original a été remis au juge d'instruction. Vous êtes chargé de l'arrêter de nouveau ?

— Je ne suis pas le seul. Les brigades de recherches sont sur sa piste également. Vous savez que l'instruction n'est pas close ?

— Je l'ignorais.

— Le juge a demandé un supplément d'enquête peu avant l'évasion de Hondry, ce qui est une coïncidence, mais nous avons l'habitude.

Alexis s'assit en face du commissaire principal. Feraud était un homme de forte corpulence, au crâne chauve et portant des lunettes à monture épaisse. On ne pouvait oublier sa bouche aux lèvres de jouisseur ni ses narines larges alors que son nez était court et gras.

— Le juge ne vous a pas transmis son dossier médical ?

— Si, bien sûr, mais je voulais vous entendre parler, plus simplement que vous n'en avez peut-être l'habitude, de cet homme. Dans votre intime conviction, est-il coupable ?

En souriant, Alexis lui fit remarquer qu'il n'était pas l'un des jurés des assises chargés de décider du sort de Hondry.

— Mais je le crois coupable. Avec une tendance très nette à se vanter de son crime.

— Vous avez décelé rapidement cette tendance ?

Alexis sortit son paquet de cigarettes, le tendit au commissaire qui refusa.

— Ce n'était pas très difficile. Le juge lui-même a dû s'en rendre compte.

— Ça fait la troisième fois que Hondry se vante d'avoir agressé et assassiné une jeune fille.

— Tiens, je l'ignorais, fit le docteur Brun.

— Il ne vous en avait rien dit ?

— Je l'aurais indiqué sur mon rapport.

— Pourtant, il s'est confié aux deux autres experts en psychiatrie qui, comme vous, l'ont examiné.

— C'est fort possible, dit Alexis. Les réactions de nos patients ne sont jamais exactement les mêmes. Il est possible que ce garçon ait voulu me duper.

— Comment cela ?

— En cachant ces deux autres affaires, il pensait donner plus de crédibilité à la dernière. Les deux autres fois, il n'était pas coupable ?

— Non. Il a même été condamné pour outrages à magistrat, à Lille, voici cinq ans. Il s'accusait du même type d'agression au moment où l'on venait d'arrêter le véritable coupable. La deuxième fois, dans la région parisienne, il est tombé sur des gendarmes qui, tout de suite, ont flairé la supercherie. Ils ne l'ont pas chargé et le juge l'a envoyé, avec son accord, dans un hôpital psychiatrique.

— Mais dans l'affaire de la jeune Monique Rieux, il y a des preuves flagrantes contre lui.

Feraud hocha la tête.

— C'est exact. Nous étions fermement convaincus qu'il l'avait tuée. La fille lui avait griffé le poignet gauche. On retrouvait son groupe sanguin dans les débris sous les ongles de la victime et des traces sur son bras. Il connaissait admirablement l'endroit sauvage dans les garrigues où le corps avait été abandonné. À la reconstitution, il n'avait commis que des erreurs minimales.

— Et ni le juge ni vous-même n'êtes plus aussi formels ?

— D'abord, il y avait cette histoire de voiture qui ne correspondait pas tellement. Hondry prétend qu'on a volé la Simca Chrysler avec laquelle il aurait pris la jeune fille. Mais nous en doutons de plus en plus et nous pensons qu'il la cache quelque part. Cet homme a agi comme s'il cherchait à se faire condamner à tout prix.

— Seulement, il s'est évadé.

— Oui, il s'est évadé, fit le commissaire Feraud d'une voix lente.

Alexis tirait nerveusement sur sa cigarette. Il pensait que le policier allait lui reprocher de ne pas avoir percé complètement à jour le personnage. Mais il n'était pas le seul expert psychiatre commis.

Feraud prit plusieurs feuilles dans une chemise et parut les parcourir rapidement. Alexis put se rendre compte qu'il s'agissait de procès-verbaux d'interrogatoires.

— La centrale de Nîmes a eu un curieux effet sur le personnage, si j'en crois les déclarations de ses codétenus. Le régime y est très sévère et Hondry s'est trouvé en butte à l'hostilité des prisonniers et des gardiens. Lui qui croyait se pavaner, recueillir l'admiration des autres et jouir de cette popularité douteuse, il a vite déchanté. On a dû l'enfermer avec deux garçons calmes et sans hostilité, deux marginaux tolérants et qui l'ont écouté. Il leur a affirmé qu'il n'avait pas tué cette fille, qu'il avait eu un moment de folie et qu'il regrettait. C'est d'ailleurs ce qu'il comptait dire à son avocat lorsqu'il s'est évadé.

— Vous parlez de marginaux alors qu'il a fui avec deux authentiques truands.

Feraud eut l'air de balayer l'objection de sa main.

— Nouvelle coïncidence. Il se rendait à l'instruction avec ces deux-là lorsqu'il a été mêlé, à son insu, à l'agression des gardiens. Peut-être s'est-il affolé et a décidé de profiter de cette chance. Mais je ne serais pas surpris qu'on le retrouve rapidement. Du moins, nous l'espérons.

Il ôta ses lunettes, les essuya avec un Kleenex tout en regardant Alexis Brun.

— Oui, nous l'espérons. Ce n'est certainement pas un homme très dangereux, mais sait-on jamais. Nous ne voudrions pas qu'il essaye de s'en prendre à vous.

Croyant avoir mal entendu, Alexis secoua la tête.

— Je ne comprends pas.

— En présence de ces deux hippies, Hondry vous accusait de l'avoir en quelque sorte forcé à avouer.

— Moi ? Mais c'était déjà fait.

— Après que vous l'ayez examiné, il a renouvelé ses aveux devant le juge avec plus de concision.

— Mais c'est absurde... Je me suis contenté de l'examiner, de lui faire subir les tests habituels...

— Combien de fois l'avez-vous rencontré ?

— Trois fois, je crois.

— Quatre, rectifia le commissaire Feraud. Hondry prétend que vous parliez beaucoup de cette affaire de viol et d'assassinat. Plus longuement que du reste. D'après ses deux témoins, vous l'aidiez à bâtir une histoire cohérente l'obligeant à se souvenir de détails...

— Je n'ai jamais obligé un malade. Je les laisse parler le plus possible, en général.

— Lisiez-vous les journaux ? Je veux dire les articles qui paraissaient sur cette affaire au moment de vos expertises ?

— Je les parcourais plutôt.

Feraud remit ses lunettes sur son nez, se pencha vers ses procès-verbaux.

— À votre insu, ne pensez-vous pas lui avoir fourni de quoi

consolider ses aveux ?

— Jamais de la vie !

— Vous êtes d'accord avec vos confrères pour décrire Hondry comme un homme intelligent mais roublard, dissimulé.

— J'ai quand même une certaine habitude de mon métier et je rencontre beaucoup de simulateurs dans l'exercice de ma profession sans être jamais tombé dans leur machination. Mais pourquoi pensez-vous que je sois menacé ?

— Il peut chercher à se venger de vous.

— Allons donc ! J'ai la conscience tranquille et je n'ai pas cherché à lui nuire.

— Je remarque que vous concluez à sa responsabilité pleine et entière.

— Ce n'est qu'honnêteté de ma part.

— Vos confrères sont plus nuancés.

Alexis Brun faillit hausser les épaules, se retint. Il aurait pu répondre à ce commissaire vraiment trop désagréable à son égard que les deux autres psychiatres n'osaient jamais se prononcer clairement. L'un, à cause de ses opinions politiques se montrait d'un laxisme trop fréquent et trop dangereux, l'autre, plus âgé et à la retraite, ne voyait dans ces expertises que l'occasion de renouer avec le métier et de se faire un peu d'argent. Mais il préféra se taire plutôt que de paraître trop sûr de lui et de ses méthodes.

À travers ses verres épais, Feraud l'observait comme s'il pouvait lire sur son visage.

— C'est tout à fait leur droit d'être plus nuancés, répondit finalement Alexis.

— Vous les jugez trop indulgents ?

— Dans notre métier, il n'y a que des faits. C'est du moins ce que je crois depuis que je travaille comme médecin psychiatre.

— Pourtant, les maladies mentales déroutent encore bien des spécialistes... Vous ne pouvez jamais être sûr de vous.

— Si j'avais su que Hondry avait déjà avoué sans en être l'auteur deux autres crimes, je me serais montré aussi prudent que mes confrères. Mais je pense que, connaissant ma réputation, Hondry a joué un jeu plus subtil. Il est regrettable que l'on ne m'ait pas tenu au courant de ces deux précédentes tentatives.

— Vous le croyez toujours coupable ?

— Absolument.

Il écrasa son mégot, reprit une autre cigarette qu'il alluma d'un geste nerveux.

— Vous connaissez la fable : « À force de crier au loup... » Mais dans ce cas, Hondry est certainement un loup qui a fini par tuer. Parce que ses deux histoires précédentes avaient dû agir sur son psychisme.

Il tira quelques bouffées de sa cigarette, expliqua avec une passion contenue :

— Deux fois, il avait échoué. On le prenait pour un pauvre type à la cervelle dérangée. On l'avait même inculpé pour outrage à magistrat. Il a fini par faire une sorte de fixation. Puisqu'on ne voulait pas le croire, eh bien, il commettrait exactement le crime dont, par deux fois, il s'était vanté. Et cette fois, il est allé jusqu'au bout. Mais qu'une fois dans cette centrale il ait été effrayé par les réactions des autres détenus et des gardiens, voilà ce qu'il n'avait pas prévu. Il voulait tirer gloire et renommée de son crime et que constatait-il ? Un nouvel échec. Pire, même en prison il n'était pas à l'abri de sévices, et peut-être même que son cerveau fragile a redouté un lynchage pouvant se terminer par une mort peu agréable.

— Ce qui explique son évasion en quelque sorte ?

— D'abord passif, il a réalisé sa chance... Pour moi, c'est la preuve qu'il n'espérait pas convaincre le juge d'instruction de son innocence.

Avec une intense satisfaction, il découvrit une expression d'admiration sur le visage assez peu ouvert du commissaire Feraud.

— Vous êtes terriblement convaincant, s'écria le policier. Et je vous demanderai de rédiger un rapport sur ce que vous venez de m'expliquer aussi simplement et avec une telle force de persuasion.

La joie de Brun s'altéra. Il comprit que le commissaire gardait malgré tout bien des réticences.

— Ce n'est qu'une explication, dit-il revenant à beaucoup plus d'humilité.

— Elle est séduisante.

— Mais je suppose que seuls les faits prouveront si j'ai raison ?

— Oui... Les faits, les preuves... Nos fastidieuses recherches...

— Vous pensez retrouver rapidement Hondry ?

— J'ai bon espoir.

Alexis Brun hocha la tête, parut réfléchir.

— Il commettra une imprudence. Il n'a pas d'argent, ne sait où aller.

— Ses deux compagnons l'aideront peut-être ?

— J'en doute.

C'est alors qu'il jugea le moment idéal pour faire part de ses propres hypothèses.

— Vous m'avez bien dit que ses codétenus le haïssaient ? Pourtant, ce ne sont pas, pour la plupart, des enfants de chœur... Si je me souviens bien de cet article de journal relatant la triple évasion, les deux autres avaient des crimes sur la conscience ?

— Vous avez bien lu, fit Feraud ironique. Merkes a tué trois personnes, peut-être plus. Jouillet a froidement abattu un agent de police et blessé un passant. Mais où voulez-vous en venir ?

— Croyez-vous que la vie d'un être aussi méprisable à leurs yeux

que Hondry aura pesé bien lourd ? Pourquoi ne l'auraient-ils pas liquidé en faisant disparaître son corps ?

— Tiens, je n'y avais pas encore songé, fit Feraud.

Difficile de savoir chez cet homme massif et monolithique s'il persiflait ou parlait sérieusement. Alexis Brun choisit de sourire franchement.

— Allons, monsieur le commissaire, je suis certain du contraire.

— Tout est possible, en effet, mais je me demande si dans ce cas nous n'aurions pas retrouvé le corps... Une façon comme une autre pour ces deux truands de se coiffer d'une auréole de justicier. L'opinion publique aurait trouvé le geste assez beau en dépit de la personnalité suspecte de ses auteurs.

— Ainsi, ils auraient pu prendre une sorte d'option favorable sur le sort qui leur est réservé. Car vous les retrouverez et ils passeront devant les assises. Mais les jurés n'oublieront pas que s'ils ont tué pour de l'argent, ils gardaient assez de sens de l'honneur pour trouver effroyable le crime de Hondry.

— Si vous étiez leurs avocats, docteur, vous arracheriez certainement un verdict de clémence.

Malgré son envie de se renfrogner, Alexis resta impassible. Rude adversaire que le commissaire principal. Il préféra changer le sens de cette conversation.

— Mais si Hondry est vivant, vous m'estimez en danger ?

— Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais je vous conseille la plus extrême prudence.

— Donc, triompha Alexis, vous croyez Hondry coupable et capable de récidiver !

Mais Feraud n'était pas homme à s'avouer vaincu.

— Je dois envisager toutes les possibilités. Je vous l'ai dit, dans mon métier, les faits seuls comptent. Tant que nous ne retrouverons pas Hondry mort ou vif, j'aurai quelques craintes à votre sujet.

— Je vous remercie de votre mise en garde, dit Alexis. Je suppose que cet entretien est terminé ?

— Il l'est. N'oubliez pas de me faire ce rapport sur ce qu'aurait pu être le revirement de Hondry en Centrale. Je vous ai trouvé tellement convaincant.

— Monsieur le commissaire, je crains que vous ne preniez les psychiatres très au sérieux, dit Alexis très aimable alors qu'il bouillait littéralement de rage.

Pendant un quart d'heure, il roula au volant de sa 604 sans même savoir où il était. Il conduisait comme en état second, stoppant aux feux rouges, passant ses vitesses sans y prêter attention. Il se sentait terriblement fatigué et un violent mal de tête lui cernait les tempes. Il finit par s'arrêter en face d'un bar, commanda un scotch. Jamais il

n'avait rencontré un policier aussi roublard. La profession ne faisait rien à l'affaire. Feraud aurait pu être aussi bien juge d'instruction, avocat, homme politique. Et lui, pour couvrir ses erreurs, n'avait trouvé que ce vieux stratagème de contre-attaque. Assez habilement, il avait accablé Hondry un peu plus, émis des hypothèses solides. Il espérait avoir impressionné le commissaire, percé son scepticisme.

Il lui faudrait rédiger ce rapport même si, en le recevant, le commissaire devait en sourire. Par prudence, il en enverrait un exemplaire au juge d'instruction. De toute façon, il en était certain, on ne prouverait pas l'innocence de Hondry et il ne perdrait pas la face.

CHAPITRE V

Ce n'est que le matin qu'elle sut qu'Alexis devait se rendre à Montpellier. La perspective qu'il serait là durant le week-end l'avait tranquillisée et aidée à passer une excellente nuit.

— Tu ne m'en as rien dit, hier au soir.

— J'ai oublié.

— Tu rentres à midi ?

— Je ne sais pas encore. Je suis sur un cas difficile.

— Un seul malade ?

Il avait souri.

— Un être passionnant.

— Nous aurions pu sortir en mer, déjeuner au large et rentrer vers 15 ou 16 heures.

— Demain, peut-être.

Le samedi, Maryse ne venait pas travailler. Elle s'installa sur la terrasse, assista avec regret au départ de plusieurs bateaux, ne s'intéressant qu'aux voiliers qui tiraient des bords dans le port pour rejoindre la passe. L'été, ce n'était guère possible à cause des allées et venues incessantes de toutes sortes d'engins à moteur. Et, en cette saison, le goût d'iode et de sel n'était pas le même qu'au mois de juillet ou d'août. Ils auraient pu pêcher à la traîne, faire l'amour au large.

La sonnerie du téléphone lui fit l'effet d'une agression. Non, ce ne pouvait être lui. Elle l'avait prévenu que son mari serait présent durant deux jours, lui avait préparé un paquet de boîtes de conserve et de pain sous cellophane. Avec les barquettes de crudités, cela représentait un carton assez important que l'inconnu lui avait demandé de déposer au dernier niveau de l'immeuble.

Ce n'était que M^{me} Breknov.

— Avez-vous lu le journal ?

— Non, pas encore, dit Marjorie.

Ils ne l'achetaient pas régulièrement. La plupart du temps, Alexis le prenait en ville et l'oubliait dans sa voiture ou dans son bureau. Ces derniers temps, il l'avait rapporté assez fréquemment.

— Ils en ont retrouvé un, chuchota la vieille dame.

Marjorie prit un malin plaisir à jouer l'incompréhension.

— Un quoi ?

— Un des trois bandits évadés, voyons... Le plus terrible : Merkes. Il a tué je ne sais combien de personnes.

— Eh bien, vous voilà rassurée, non ?

— Il en reste deux, gémit la vieille dame, et hier au soir, vers 23 heures, mes serins ont sifflé l'alerte... Je me suis levée en hâte et j'ai vu une ombre tout au fond du couloir.

— Croyez-vous que ce soit vraiment inquiétant ?

— Vous aussi, cria la vieille actrice, vous aussi, vous ne me croyez pas ? Vous me prenez pour une vieille folle, comme le gardien ?

— Lui avez-vous parlé ? demanda Marjorie, inquiète.

Mais Sonia Breknov avait à peine raccroché que Marjorie formait déjà le numéro de son appartement pour la rappeler.

— Puis zut !

Elle reposa le combiné, retourna sur la terrasse. Sur la mer scintillante et par un léger vent de force deux, les voiles se faisaient plus nombreuses. Elle en compta une vingtaine puis s'arrêta. De tous les ports environnants sortaient les bateaux. Elle alla chercher des jumelles pour tenter de les reconnaître.

Pourquoi ne pas aller faire quelques courses ? Le samedi, des boutiques fermées durant la semaine ouvraient pour le week-end. La population de la station se renforçait alors, surtout par beau temps, d'un bon millier de personnes.

En passant devant *L'Escalé*, elle vit des gens à la terrasse, beaucoup moins à l'intérieur. Ringo avait embauché deux extra pour la circonstance. La « Farfouille », boutique de vêtements, était joyeusement envahie par des groupes de jeunes très excités. Une pancarte annonçait que les dernières nouveautés de Paris venaient d'arriver, ce dont Marjorie doutait un peu.

Elle pénétra dans une épicerie, fit quelques achats auxquels elle joignit un paquet de pâtes de coing. Elle l'apporterait à la vieille M^{me} Breknov pour se réconcilier avec elle, acheta aussi quelques graines pour les serins.

Au retour, elle flâna le long du quai, s'arrêta un long moment devant le *Rêverie*. Elle avait envie de monter à bord, de respirer l'odeur des voiles qui sentaient toujours la marée.

— Marjo ?

Vicky, en costume blanc de yachting, l'appelait depuis leur cabin-cruiser en agitant une bouteille. Elle regretta d'avoir fait ce détour vers les bateaux, dut se résoudre à quitter ses souliers pour monter à bord de la vedette.

— Je t'ai vu l'air mélancolique et frustré devant ton voilier... Viens boire un scotch. Le frigo est en route depuis hier et donne des glaçons.

C'est Marco qui l'a branché... Mais je ne pense pas que nous sortions. Michel fait une dépression nerveuse.

— Tu crois ? C'est venu bien rapidement.

— Ça couvait depuis quelques jours... Je crois qu'il se fait des idées...

Marjorie pensa tout de suite à Marino, le peintre. Le mari de Vicky se doutait-il de quelque chose ?

— Attends, on va boire dans le cockpit, il fait si beau... Je reviens tout de suite.

Elle se pencha à l'intérieur. Il y avait dans ce carré trop luisant quelque chose de faux : il ressemblait à un décor de cinéma. Trop de cuivre, trop d'acajou sans parler des petits rideaux à motifs d'ancres et de cordages. Vicky se tenait dans le coin cuisine, démoulait ses glaçons.

— Vous ne sortez pas ? demanda Marjorie.

— Il n'en est pas question... J'aurais d'ailleurs la frousse avec un mari aussi sombre.

De toute façon, elle avait toujours peur. Michel aurait aimé barrer un voilier mais, sottement, elle affirmait être plus rassurée sur un bateau à moteur, ne cessait de vanter les deux Z-drive et leur puissance. Marjorie ne se souvenait jamais si c'étaient deux cents ou trois cents CV.

— Vous non plus, vous ne sortez pas ?

— Alexis travaille.

— Quel bourreau ! Michel est parti à Montpellier... Je crois qu'il consulte un médecin régulièrement.

Brusquement, Marjorie se souvint que son mari lui avait parlé d'un cas passionnant qui nécessitait sa présence à Montpellier. D'ordinaire, il ne parlait jamais ou presque de son métier. Encore moins d'un malade en particulier. Et si ce malade n'était autre que Michel Lombard ?

Vicky apporta les deux verres et, assises l'une en face de l'autre, elles burent en silence. Des gens ne cessaient d'embarquer joyeusement et une grosse barque marseillaise pontée et dotée d'une longue cabine, magnifique avec son acajou verni massif, emporta une douzaine de personnes exubérantes. On apercevait des glacières portatives, des faisceaux de baguettes de pain et une grosse bonbonne certainement remplie de vin. Vicky fit la moue.

— Ce sont des commerçants de Montpellier... Ils sont d'un vulgaire... Lorsqu'ils séjournent à bord, impossible de fermer l'œil jusqu'à 2 heures du matin pour les autres plaisanciers. Dis donc, nous voilà veuves, en quelque sorte. Si nous allions bouffer quelque part ?

Marjorie manquait visiblement d'enthousiasme.

— Tous les restaurants seront bondés, dit-elle.

— Tu as raison. On choisira un autre jour dans la semaine. Je t'emmènerai dans un petit coin sensationnel.

Ayant l'impression d'être observée depuis son immeuble, Marjorie essaya d'examiner chaque baie vitrée mais elles étaient trop nombreuses. D'ailleurs, on pouvait l'épier depuis les appartements déserts, derrière les volets métalliques. Certaines lames pouvaient s'écarter.

— Tu n'as pas l'air en forme, remarqua Vicky.

— Si, ça va.

— Et ce bal masqué, tu y penses ?

— Oui, bien sûr... Je n'ai pas d'idée précise... Peut-être serai-je en esclave avec des lourdes chaînes et des bracelets...

— Quelle idée !

— Oui, tu as raison, c'est stupide.

Elle avait pensé assortir son déguisement à celui d'Alexis qui désirait se transformer en pharaon. Elle détestait de plus en plus cette idée.

— Michel y viendra-t-il ?

Vicky fit une moue dubitative.

— Pour tirer quelque chose de lui en ce moment... Je me demande s'il n'est pas amoureux.

— Tu veux rire ?

— Pas du tout... Avec toutes ces minettes qui gravitent autour de lui durant les cours et surtout les conférences... Certaines viennent ici régulièrement et il faut voir comment elles le regardent.

— Tu sais chez quel médecin il a l'habitude d'aller ?

— Michel est terriblement mystérieux sur beaucoup de choses. Non, je l'ignore complètement... Je ne suis même pas sûre qu'il soit vraiment chez un docteur, en ce moment. Peut-être est-il en train de s'ébattre quelque part avec une jeune personne...

Marjorie reposa son verre sur la banquette du cockpit.

— Il faut que je rapporte ces provisions chez moi.

— Je lave ces deux verres et je file aussi, dit son amie. L'heure de la sortie de l'école approche et je n'ai pas envie d'être envahie par Pauline et ses prédateurs.

Le temps de remplir son réfrigérateur et Marjorie escaladait l'escalier pour sonner chez la vieille dame. Elle sourit devant le judas optique mais la porte refusa de s'ouvrir. Elle donna encore deux petits coups impatients.

— Madame Breknov, cria-t-elle, il faut que je vous parle.

Elle fut certaine qu'il y avait quelqu'un derrière la porte et elle insista :

— Voyons, madame Breknov, ne me laissez pas dans le couloir... Je vous apporte des graines pour les oiseaux.

Il fallait savoir ce que la vieille personne avait pu raconter au concierge et comment ce dernier avait pris la chose. Elle attendit encore un peu, haussa les épaules et fit demi-tour.

— C'est vous, ma chère enfant ?

La porte venait de s'entrebâiller sans bruit et comme le hall de l'appartement était sombre, elle ne distingua pas la vieille dame.

— Je ne vous dérange pas ?

La porte se referma puis s'ouvrit en grand une fois libérée de l'entrebâilleur.

— Vous vouliez me mettre en pénitence, gronda affectueusement Marjorie, moi qui vous apporte des graines pour vos petits chéris et une boîte de pâtes de coing.

Confuse, ayant l'air d'une vieille petite fille grondée, M^{me} Breknov la fit entrer dans le living. Elle prit les petits cadeaux de la jeune femme puis éclata en sanglots. Marjorie lui prit doucement la main, embrassa les vieux doigts boursoufflés et glacés.

— Voyons, madame Breknov, ne me prenez pas au sérieux.

— Non... C'est le concierge... Il a été... très désagréable... D'une impudence... Il m'a traitée de vieille folle, m'a dit que s'il n'avait que des gens comme moi dans l'immeuble, il finirait par démissionner, que j'avais des visions et que je cherchais à ennuyer tout le monde.

— Mais non, voyons, il ne faut pas le prendre si à cœur... Cet homme n'est pas très intelligent, vous le savez bien.

— Un ancien militaire, renifla la vieille dame. Il dit qu'il a une retraite d'adjudant, mais je sais très bien qu'il n'a jamais été plus loin que sergent... Je me suis renseignée et un jour qu'il se montrait un peu trop sûr de lui, je le lui ai servi... Depuis, bien sûr, il m'en veut. Il s'imagine que je vais le raconter à tout le monde.

Marjorie la dirigea vers son fauteuil d'osier, la fit asseoir, défit le paquet de pâtes de coing, lui en mit une dans la main. Ses doigts restèrent poisseux et elle ne sut comment les nettoyer. Elle détestait ce genre de sucreries et ne les aurait pas sucés pour rien au monde. Ensuite, elle alla donner des graines aux oiseaux des deux cages qui l'étourdirent de leurs sifflements.

— Vous aviez raison... J'aurais dû attendre, dit la vieille dame la bouche pleine de pâtes de fruit. Mais vous comprenez, après ce que j'ai vu hier au soir...

— Le concierge ne vous a même pas promis de faire quelque chose ?

— Pensez-vous... Il a dit que les vigiles faisaient leurs rondes régulièrement, mais ce n'est pas vrai. Je ne les ai pas aperçus depuis déjà une semaine. Il aurait fallu installer des compteurs de présence dans différents endroits pour vérifier leur passage... Mais, bien sûr, les charges sont tellement élevées... Merci pour vos gentilleses... Tout à

l'heure, j'ai raccroché dans un mouvement de colère... Je suis encore impulsive.

— C'est un signe de jeunesse.

M^{me} Breknov sourit sans restriction.

— Vous avez vu une ombre ? Vers quelle heure ?

— Vers 23 heures. Ce sont mes serins qui m'ont alertée. Je venais juste de me coucher quand ils ont sifflé d'une certaine façon. J'ai fait le plus vite possible mais il était déjà au fond du couloir. Je suis certaine qu'il se tenait près de ma porte.

— Vous avez rencontré le concierge ?

— Non, je l'ai appelé au téléphone... C'est préférable. Ne pensez-vous pas ?

— Peut-être aurait-il fallu le faire monter... Lui offrir un pastis... Il aurait été moins brutal.

— Je n'ai pas de pastis chez moi... Mais il ne serait pas venu. Vous savez ce que je vais faire ?

Marjorie regardait ses doigts englués. Quelques graines d'oiseaux s'y étaient collées.

— Un instant, je vais me laver les mains à la cuisine.

M^{me} Breknov lui cria qu'elle allait acheter un gros chien et qu'elle le lancerait sur l'homme lorsque ce dernier hanterait son couloir.

— Mais il vous faudra sortir cet animal, dit-elle en revenant dans le living, le nourrir.

M^{me} Breknov la regardait avec l'inquiétude d'un enfant qui doit renoncer à un rêve.

— Vous croyez ? Est-ce qu'on ne peut pas en louer un pour quelques jours ?

— Je me renseignerai.

— J'ai remarqué autre chose... L'homme doit fumer... Une odeur de tabac m'est parvenue...

Comment pouvait-elle avoir respiré une odeur de fumée alors que les portes palières, très épaisses, joignaient parfaitement. N'était-ce pas une hallucination ?

— Quelqu'un avait pu passer auparavant.

— Pas du tout. Ce n'était pas une odeur de tabac froid, ce que je déteste.

Dans ce cas, comment l'homme avait-il pu se procurer des cigarettes et comment ne lui en avait-il jamais demandées ?

— C'est curieux, en effet, dit-elle, mais elle ne faisait qu'extérioriser son propre étonnement. Il faut que je rentre.

— Votre mari est là ?

— Pas ce matin, avez-vous besoin de quelque chose ?

— Ma femme de ménage doit passer en fin de soirée... Mais si votre mari est là jusqu'à lundi, je n'oserai jamais vous appeler au bout du fil

si jamais... Enfin, si je constate quelque chose d'étrange.

— Ne vous en privez pas, madame Breknov.

— L'avez-vous mis au courant ?

Marjorie ne pouvait lui mentir. Elle secoua la tête.

— Non, pas encore, je n'ai pas eu l'occasion, à vrai dire.

— Vous doutez de moi, n'est-ce pas ? murmura Sonia Breknov désolée.

— Pas du tout... Mais je le ferai...

— Seul un homme peut obliger cet affreux concierge à faire quelque chose. Votre mari saura bien l'y contraindre.

— Certainement, madame Breknov... Mais ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Sur le palier, elle regarda la porte close de la vieille actrice puis le couloir qui s'enfonçait vers la droite. Elle le suivit un moment, puis se pencha vers un petit cylindre de cendres grises. L'inconnu fumait peut-être le cigare. Il pouvait en avoir trouvé dans l'appartement où il se cachait, mais cela ne signifiait pas qu'il soit un grand fumeur.

Elle installa une chaise longue en plein soleil, enfila juste un slip de bain et s'exposa au soleil. Elle ne mangerait rien au repas de midi. Il lui fallait perdre rapidement un kilo ou deux pour faire disparaître quelques petits renflements suspects à hauteur des hanches. Mais elle eut bientôt soif, alla se préparer un jus d'orange, le rapportait sur la terrasse lorsque le téléphone vibra. Elle pensa à M^{me} Breknov et décrocha.

— Petite cachottière, lui lança la voix inconnue sur un ton moqueur. Vous aviez prétendu que votre mari resterait à la maison et il est parti à son travail.

— Vous le connaissez donc ? répliqua Marjorie qui, par la suite, fut très satisfaite de sa présence d'esprit.

Il y eut un court silence.

— Vous ne répondez pas ?

— Eh bien, soit, disons que je le connais. J'ai appelé plusieurs fois et vous n'avez pas répondu.

— Comment le connaissez-vous ?

L'homme ricana. Marjorie était certaine qu'il camouflait sa voix mais ne savait comment il procédait.

— Un jour, je vous expliquerai.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Non, plus tard.

Marjorie respira profondément pour se donner du courage.

— Vous feriez mieux de me le dire tout de suite... Je n'ai pas l'intention de supporter votre présence plus longtemps dans cet immeuble.

— Ah, vraiment ?

Le ton goguenard l'irrita au plus haut point.

— Et je ne suis pas la seule ! cria-t-elle, furieuse.

— Vous n'êtes pas seule ?

Cette fois, il ne songeait plus à la traiter avec désinvolture et elle se mordait les lèvres de son imprudence.

— Expliquez-moi donc qui d'autre que vous se doute de ma présence ?

— Vous avez été imprudent, dit-elle. On vous a vu dans les couloirs.

— Précisez.

Elle haussa les épaules comme s'il pouvait la voir.

— Précisez ! hurla-t-il d'une voix presque hystérique qui l'effraya.

Brusquement, elle devina quelle réserve de violence habitait cet homme seul et peut-être traqué.

— Ne criez pas ainsi dans un appartement inoccupé, fit-elle avec ironie. Vous êtes d'une imprudence folle. Autre chose, aussi. Lorsque vous vous promenez dans les couloirs, évitez donc de fumer, surtout dans un secteur où personne n'allume jamais une cigarette.

De lui clouer le bec aussi facilement, elle fut prise d'un fou rire nerveux, dut boucher le micro de sa main pour laisser échapper quelques petits soupirs.

— Vous faites bien de me prévenir, dit-il.

— Je vous laisse une chance, mais si lundi vous êtes encore là, je me verrai forcée d'aller trouver la police.

— Et que leur direz-vous ? Que depuis plusieurs jours, vous conversez avec moi, vous me nourrissez ?

— Je sais également mentir, dit-elle, et je saurai bien inventer une histoire qui m'innocentera.

— Vous vous croyez en position de force, peut-être ?

— Pas du tout. Vous avez eu le temps de vous reposer et de réfléchir à ce que vous allez faire. Au fait, comment va cette fameuse blessure ? Vous ne m'en parlez guère...

— Vous croyez que je vous ai raconté des histoires ?

— Je n'en sais rien. Peut-être avez-vous voulu m'attendrir... Ou alors il s'agissait d'une autre blessure, plus profonde, qu'il est impossible de guérir par une thérapeutique ordinaire.

— C'est la femme du psychiatre qui parle ?

Marjorie dut s'asseoir sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— Vous savez aussi cela ?

— Je vous l'ai dit, je sais beaucoup de choses. Mais, si je comprends bien, vous venez de me lancer un ultimatum ?

— Quelqu'un a décidé d'acheter un chien, une bête capable d'attaquer un homme et de le lancer sur vous dès que vous rôderez de nouveau dans les couloirs. Je ne crois pas que vous ayez intérêt à accepter cette sorte de défi.

— Ce quelqu'un, ce n'est pas M^{me} Marjorie Brun, par hasard ?

— Pas du tout.

— Alors, c'est une personne qui a très peur. Une personne qui se sent terriblement seule, désarmée... Voyons, voyons... Une vieille personne, peut-être. Une de ces personnes qui se barricadent dans leur appartement, qui ont encore bonne vue et bonne ouïe, mais qui ont quelques difficultés à se déplacer.

Marjorie sentait ses cheveux se hérissier sur sa nuque et son corps dénudé à l'exception du slip se couvrit de chair de poule. Soudain, elle se trouva impudique à converser avec cet inconnu au téléphone.

— Vous vous trompez, dit-elle. Vous vous trompez terriblement... En fait, c'est bien moi qui vais acheter ce chien...

— Cachottière et menteuse... Je suis certain que vous devez donner le change à votre mari et à vos relations.

— Je vous en prie, dit-elle, quittez cet immeuble au plus vite. Lundi, je ferai ce que j'ai dit.

— D'une part, vous prévenez la police, et, de l'autre, vous achetez un gros chien, c'est vraiment contradictoire.

De la main, Marjorie essaya d'atteindre une couverture mexicaine qui recouvrait un pouf. Elle dut étirer le fil au maximum mais n'effleura le tissu bariolé que du bout des doigts.

— Cette fois, je vous ai bien contrée.

— Vous êtes prévenu, dit-elle.

— Mais ce n'est pas vous qui achèterez le chien. Pas plus que vous n'irez parler aux flics.

Elle dut écarter l'appareil pour pouvoir attraper la couverture. D'une main, elle s'en drapa plus ou moins. La chaleur de cette laine lui rendit un peu de confiance.

— Que faites-vous, disait-il hargneux, vous ne m'écoutez pas ?

Pas question de lui expliquer ce qu'elle venait de faire.

— J'ai dû aller fermer une porte qui claquait, dit-elle.

— Et à votre mari, vous allez tout lui expliquer également ? Lui direz-vous toute la vérité ?

— Pourquoi pas ?

— Il a l'habitude que vous veniez en aide aux gens recherchés par la police ?

— Il me comprendra.

— Vous croyez ?

En fait, elle ne savait pas quelles seraient les réactions d'Alexis. Jusque-là, elle avait soigneusement évité de faire la moindre prévision, craignant d'aller au-devant d'une certaine crainte.

— Vous conseillerez à cette personne de ne pas acheter de chien, vous n'irez pas à la police. Pour votre mari, je vous laisse libre de votre décision.

— Vous vous croyez en état de m'imposer votre volonté ?

— Exactement, madame Marjorie Brun. Pour une raison bien simple et que vous ne soupçonnez peut-être pas. Dans votre intérêt et surtout dans celui de votre mari, il vaut mieux que les flics n'interviennent pas.

— Vous bluffez, fit-elle d'une voix mal assurée. Vous ne cessez de bluffer, espèce de pauvre type !

Mais l'inconnu avait raccroché.

CHAPITRE VI

Il y avait foule à *L'Escale*. Beaucoup de gens en tenue de mer, surcoûts et cirés, cabans et grosse bouffardes, quelques barbes tapissées de sel.

— Je ne serais pas étonné d'en voir trois ou quatre avec un gilet de sauvetage ou même une bouée en fer à cheval, dit Alexis en frayant un chemin à sa femme jusqu'au recoin où leurs amis se cramponnaient à leur guéridon.

Ils étaient tous là. Les Lombard, Arturo Marino, Pauline Bosson dont les gosses devaient naviguer dans la salle des flippers.

— Vous avez vu ? dit Alexis sarcastique. Tout cela parce qu'un petit coup de vent s'est levé vers les 15 heures.

— Ne riez pas, docteur, dit Vicky. La vedette du port a dû aller chercher deux bateaux qui dérivaienent dangereusement.

— Des « z'a moteur », ricana Alexis en s'asseyant auprès d'elle sur la banquette en skaï mauve.

— Un voilier a eu ses voiles emportées, dit Marino. Il faut dire qu'ils sortaient pour la première fois de la saison et qu'ils n'étaient guère amarqués.

— N'empêche, on se croirait dans une réunion de cap-horniers.

— Ici, on parle de ris pris en catastrophe, là de foc qu'on n'a pu changer et qu'on s'est contenté d'affaler à la hâte... Bon, derrière moi, ils ont failli dessaler tant la gîte était forte... Savez-vous que nous sommes environnés de héros ? Sentez-vous cette odeur de rhum qui monte des grogs ? Le rhum ! Voilà qui est digne d'un marin.

Ils le regardaient. Du moins Vicky et Arturo, souriaient. Michel restait sombre, le regard obstinément fixé sur son scotch. Marjorie venait de s'asseoir près de lui et c'était juste s'il avait soulevé une paupière sur un œil vide d'expression.

Mais Marjorie oublia vite Michel pour regarder son mari. Il donnait l'impression d'être joyeux, satisfait de cette soirée et du dimanche qui s'annonçait. Mais sa femme trouvait qu'il forçait son jeu. Il avait décrit tous ces gens ayant essuyé le grain avec une espèce de méchanceté qu'elle ne lui connaissait pas. Il n'y avait que Vicky et Arturo pour rire. L'une possédait assez de cruauté pour se moquer, l'autre n'aimait rien tant qu'un portrait haut en couleur, même s'il était tracé à l'eau-

forte.

— Plusieurs bateaux se sont réfugiés au sud, jusqu'à Sète, dit-on, expliqua Marino.

— Quand ce vent se lève, il vaut mieux être au nord si l'on veut rentrer. C'est ce que nous faisons toujours, Marjorie et moi. N'est-ce pas, Marjorie ?

— Elle rêve, dit Vicky. Hé ho ! Marjo, redescends parmi nous !

Marjorie sourit.

— Oui, nous allons toujours vers le nord... C'est plus facile pour rentrer en cas de coup dur.

Son mari la fixa les sourcils froncés, comme si elle avait dit une sottise ou alors comme si, en répétant ces paroles, elle s'était livrée à une parodie qu'il n'appréciait pas.

Ils attendirent si longtemps leurs consommations que le docteur Brun se leva et alla les chercher. Il revint avec un plateau et une serviette sur le bras. Vicky se tordait de rire. Elle en faisait trop en contraste avec son mari de plus en plus ténébreux. Marjorie craignit brusquement un éclat. L'atmosphère n'était pas aussi détendue qu'elle le paraissait. Il y avait Michel Lombard avec ses anxieuses préoccupations, il y avait elle pleine d'un secret étouffant. Il était impossible qu'une rupture dont ils auraient tous à souffrir ne se produise pas.

— Ton porto, ma chérie, lui dit Alexis. Et pour notre cher professeur un autre scotch.

Michel releva soudain la tête et regarda le docteur. Ce dernier se redressa lentement sans détourner les yeux. Mais Marjorie vit se creuser entre ses sourcils fournis cette ride bien connue d'elle qui trahissait une concentration professionnelle. Déjà, Michel baissait la tête, empoignait son verre et buvait.

— À votre santé, dit doucement Marjorie.

Il tressaillit, tourna légèrement la tête vers elle.

— Merci...

— Vous ne paraissez pas en forme.

— Un peu de fatigue simplement... Alexis, lui, a l'air au contraire en excellente condition.

— Oui, fit distraitemment Marjorie.

Ce n'est qu'ensuite qu'elle comprit que son voisin aurait aimé poursuivre cette conversation. Mais le spectacle d'Alexis la fascinait. Jamais elle ne l'avait vu déployer autant de faconde et de charme pour Vicky et Arturo. Pour la première, surtout. Alors que d'ordinaire il affirmait ne pas pouvoir la supporter longtemps, plaignait Michel d'être affublé d'une pareille compagne. Et quelque part, caché dans leur immeuble-pyramide, un inconnu menaçait leur tranquillité, avait l'air de prétendre qu'il pouvait nuire à son mari. Qu'y avait-il de

commun entre ces deux hommes ? Désormais, elle était persuadée qu'il ne s'agissait plus d'une mauvaise farce. Vicky n'aurait pu tenir longtemps ce rôle. Comment déguiser sa voix, même si celle du téléphone ne lui parvenait que déformée ?

— Vous croyez qu'il y aura de la place ?

— Je vais téléphoner, dit Alexis qui se leva et fonça à travers la foule des plaisanciers.

Vicky annonça la bonne nouvelle :

— On va bouffer à Aigues-Mortes. Un coin épatant, paraît-il, dans la ville fortifiée.

Pauline Bosson qui depuis un moment était allée voir ce que faisait son quatuor de ravageurs, arriva pour entendre l'énoncé du programme de la soirée.

— Il faut que je rentre, dit-elle avec un petit rire gêné. Il se fait tard et je dois préparer le dîner des enfants.

— Vous n'avez personne à qui les laisser ? demanda Vicky, l'air désolé, alors qu'elle savait bien ce que répondrait la pauvre femme.

Pauline soupira :

— Je ne voudrais pas vous ennuyer... Une femme seule, en instance de divorce, ce n'est pas folichon...

— Parce que vous auriez quelqu'un ? fit Vicky avec un manque total d'enthousiasme.

— Oui, la fille de mes voisins de niveau... Je veux dire pas des voisins immédiats, mais les seuls qui vivent ici toute l'année... Elle cherche à se faire un peu d'argent de poche...

Malgré son angoisse, Marjorie eut envie de rire en voyant la tête de Vicky. Pauline les regardait les uns après les autres et Marjorie lui sourit gentiment.

— Puisque vous êtes tous si sympathiques... Je vais les amener chez moi... Je n'en ai pas pour longtemps... Je vous retrouve ici.

À peine avait-elle disparu que Vicky lança un « merde » mortifié.

— J'ai fais une gaffe, non ?

On l'assura du contraire. Alexis, qui revenait, affirma qu'il aimait bien Pauline Bosson.

— Si elle tarde trop, on file, déclara Vicky en allumant une cigarette.

— On ne peut pas lui faire ça, protesta Arturo Marino.

L'Escale se vidait petit à petit et Alexis proposa une autre tournée pour prendre patience. Michel refusa un second verre, Marjorie en fit autant.

— C'est nous les trois poivrots, mon vieux Ringo, dit le docteur Brun au barman.

— Ça n'a pas l'air de vous faire beaucoup de mal, répondit Ringo.

Alexis vida son verre d'un trait, se leva avec entrain.

— Je vais chercher la bagnole. On est six, pas la peine d'en prendre deux. Arturo prendra Pauline sur ses genoux. Au fond, voilà un mariage possible. Mais il faudra supporter les quatre terribles.

Marino leva les yeux au ciel. En voyant partir son mari, Marjorie crut avoir un pressentiment. Il devait aller jusqu'au parking, certainement désert. Et si jamais cet inconnu...

— Ah ! non, dit Vicky, tu ne vas pas le suivre comme une mère poule.

Elle se rassit, ouvrit son sac pour y prendre son paquet de cigarettes. Au même instant, elle entendit comme un murmure, tourna les yeux et se rendit compte que Michel lui parlait :

— Je voudrais rentrer chez moi... Je serai un compagnon ennuyeux au possible. Croyez-vous que ce soit possible ?

Effarée qu'il lui demande un tel conseil, elle resta muette un court instant.

— Ça ne va vraiment pas ?

— Je me sens mal à l'aise... Que pensez-vous que je doive faire ?

— C'est à vous de décider, fit-elle sans remuer la bouche.

D'ailleurs, Vicky discutait avec Arturo sans faire attention à eux.

— Si je refuse de venir, tout tombe à l'eau, n'est-ce pas ? Vous avez envie de cette sortie ?

— Il ne s'agit pas de moi, fit-elle agacée, mais de vous.

— Très bien, je vais faire un effort.

Lorsqu'elle était adolescente, toutes ses copines se vantaient de rendre les garçons fous d'elles ; jeune fille, ses amies prétendaient faire des ravages. Femme, il lui suffisait de regarder Vicky qui se croyait toujours traquée par des mâles en chaleur. Pour sa part, elle s'était toujours montrée modeste et manquait d'assurance pour se faire à l'idée qu'un homme pouvait la trouver à son goût. Mais Michel Lombard avait tout l'air d'un amoureux transi auprès d'elle. Jouait-il la comédie ? Vicky prétendait qu'il couchait avec ses élèves d'université. Quel personnage était-il en fait ? Était-ce bien décent et utile de se préoccuper de sa personnalité alors que celle de son mari ne lui paraissait pas aussi claire qu'elle l'aurait cru au matin de cette journée ?

— Je le fais pour vous, Marjorie.

Elle fit semblant de ne pas avoir entendu. D'ailleurs, Pauline arrivait, rayonnante. Elle s'était changée en hâte, maquillée et Marjorie la trouvait plaisante à regarder.

— Alors, vous les avez casés ? demanda Vicky.

— La petite voisine ne demandait pas mieux.

— Ils vont la dévorer toute crue.

Pauline eut un petit rire, fit quelques allusions égrillardes sur la précocité de Moby, le cadet, ajouta que la jeune fille en question

n'avait pas non plus froid aux yeux.

— Vous n'avez pas peur qu'elle vous les débauche ? demanda Vicky qui avait du goût pour le graveleux.

Comme s'il n'en pouvait plus, Michel se leva et se dirigea vers la sortie.

— Je crois qu'Alexis est là, dit Vicky.

Elle se précipita et lorsque Marjorie arriva, ce fut pour la trouver devant, près de son mari.

— Venez, je vous ai laissé une petite place.

Le trajet fut rapide, à peine un quart d'heure jusque devant la porte du restaurant au centre de la vieille ville fortifiée. Seule Vicky parlait sans arrêt. Elle avait déjà pas mal bu et se laissait aller. Lorsque Marjorie vit sortir Alexis de la voiture, elle eut l'impression qu'en quinze minutes on l'avait transformé. Il sortit son mouchoir et épongea son front tout en verrouillant les portières. Instinctivement, elle alla vers lui, posa la main sur son bras. Il tourna la tête violemment, la regarda comme s'il ne la voyait pas.

— Nous rentrons ?

— Je me demande ce que je fais là, dit-il d'une voix hargneuse. Une connasse, un barbouilleur qui se croit du génie, une autre connasse molle et bouffée aux os par ses crétins de gosses, un intellectuel qui fait de la déprime.

— Nous sommes ensemble, murmura-t-elle avec douceur.

— Ensemble ? Tu es toi et je suis moi... Je me demande même si je suis moi, parfois... Où est-il, mon véritable moi ? Dans le pitre de tout à l'heure, dans l'imbécile qui invite ces gens stupides à bouffer, le psychiatre qui écoute des dingues à longueur de journée ? Dans la peau de ce type suffisant et qui se croit assez fort pour répondre à des questions inquiétantes ?

Elle ne comprenait pas. Les quatre autres les regardaient, étonnés de voir se prolonger leur aparté. Déjà, Vicky faisait un pas en avant.

— Nous voilà, nous voilà, fit Alexis Brun sur un ton qui les fit s'entre-regarder. Vous aviez peur que je me défile, hein ? Quelle blague sinistre si nous filions, Marjorie et moi, bouffer ailleurs...

Marjorie lui serra le bras pour le faire taire, le poussa en avant. On les conduisit à leur table, on s'empressa autour d'eux. Vicky tendait sa tête de linotte en haut d'un cou qu'elle devait trouver long et gracieux, mais qui, parfois, lui donnait l'allure gauche d'une autruche, pensait Marjorie.

Le repas commença dans un silence impressionnant. Voyant Pauline Bosson si gênée qu'elle ne savait où se mettre, Marjorie comprit que la brave femme s'imaginait être la cause de ce refroidissement d'atmosphère. Elle essayait de lui sourire pour la rassurer, mais rien n'y faisait. Vicky commença alors son numéro habituel. Lorsqu'elle

était de mauvaise humeur, elle dénigrait tout. La cuisine, le service, le cadre. Les deux premiers étaient parfaits, le dernier laissait un peu à désirer. Trop de souvenirs tauromachiques au goût de Marjorie encombraient les murs de gros crépi de la salle.

— Vous n'allez pas me dire que ce gratin de moules est dégueulasse, fit Alexis avec un sourire sur les lèvres mais les yeux froids.

Vicky était quand même assez fine mouche pour ne pas risquer d'envenimer la situation.

— Il est excellent, mais j'aime manger dans la joie et la détente. Je n'aime pas qu'on me fasse la gueule sans savoir pourquoi.

En même temps, elle regardait son mari. Ce dernier mangeait sans même écouter ce que disait sa femme.

— Soyez franche, dit Alexis. Ce n'est pas Michel qui fait la gueule, c'est moi.

Pauline Bosson faillit s'étrangler. Elle mangeait trop de pain, et d'une façon nerveuse. Arturo Marino s'en rendit compte et lui tapota gentiment le dos. Cela fit un peu diversion, mais, effrayée, Marjorie comprit que son mari ne tenait pas Vicky quitte pour autant.

— Je fais la gueule parce que j'ai parfois des sautes d'humeur.

« Non, dit mentalement Marjorie. C'est faux. Ou alors tu me les as toujours dissimulées. »

— Mais Michel, lui, a des problèmes encore plus sérieux...

Il pointait les dents de sa fourchette vers le professeur.

— N'essayez pas de me tromper, mon vieux... J'ai l'œil professionnel quelles que soient les circonstances.

Le mari de Vicky parut sortir de sa torpeur et Marjorie le vit grandir. Il se redressait, son torse s'emplissait d'air et elle craignit le pire.

— L'œil avec lequel vous découvrez les fous ?

— Je vous interdis de prononcer ce mot, fit Alexis entre ses dents serrées. Ou alors servez-vous-en pour désigner chaque homme de la Terre. Car nous sommes tous fous, aliénés à des niveaux différents...

— Vous êtes gais ! lança Vicky en levant les yeux au ciel.

— C'est passionnant, ajouta Arturo sans conviction.

Pauline Bosson quitta la table, se dirigea vers les toilettes. Les yeux pleins de larmes, mais n'était-ce pas normal lorsqu'on avalait de travers ?

— Faut-il absolument gâcher la soirée de Pauline ? demanda Marjorie en s'efforçant de calmer sa propre indignation.

Arturo applaudit silencieusement.

— Ah ! notre adorable Marjorie, toujours prête à passer du baume sur les plaies.

— Depuis des mois elle vit avec ses affreux marmots, et ce soir n'a-t-elle pas une occasion rare de se divertir un peu ?

Alexis la regarda longuement et elle préféra baisser les paupières que de supporter ce regard flamboyant. Durant quelques secondes, la soirée faillit basculer dans le drame, dans un cauchemar de véhémence.

— Tu as raison, dit son mari. Et pour que ce soit vraiment une fête, que l'on apporte du champagne !

Lorsque Pauline revint, le serveur débouchait une bouteille. Alexis lui désigna la flûte de leur amie.

— Servez madame en premier. Nous allons boire à sa santé... Que la fête commence donc.

Lentement, avec des prudences effarouchées, tout finit par rentrer dans l'ordre. Pauline osa même rire et Vicky adora la bourride. Seul Michel retomba dans son mutisme et Marjorie le vit se dégonfler comme une baudruche. Il semblait vouloir ratatiner son corps autour de son mal secret.

Au dessert, Vicky devint extravagante et Pauline Bosson commença de larmoyer sur la gentillesse de ses amis, sur sa solitude de divorcée.

— Si vous saviez comment on peut se sentir seule au milieu de quatre enfants comme les miens.

— Ça, je vous crois, fit Vicky en saisissant sa flûte de champagne.

Arturo Marino rêvait tout haut d'un tableau fantastique dont l'idée venait de le poignarder.

— Un coup au cœur, disait-il, c'est ainsi que je pressens que ce sera une bonne toile.

Alexis buvait beaucoup. On avait apporté d'autres bouteilles de champagne. Arturo en avait commandé deux d'un coup et Vicky avait harcelé son mari jusqu'à ce qu'il sorte de sa prostration.

— Tu ne vas pas te défiler, hein ? cria-t-elle vulgairement.

Marjorie continuait d'épier son mari, de plus en plus fascinée, angoissée. Il dominait la tablée, avait parfois dans le regard des lueurs de mépris, de fatigue. D'autres fois, il haussait les épaules avec une indulgence presque royale. Elle eut l'impression fugitive qu'il se prenait pour une sorte de maître, un dieu peut-être qui réglait à volonté le comportement de ses sujets. Et, peu à peu, elle en vint à l'idée qu'il avait souhaité provoquer une sorte de psychodrame mais que, dans un ultime souci de politesse, il avait habilement dévié cette violence sourde qui avait affleuré au début du repas.

— Il faudra que je vous parle... Un jour...

Une nouvelle fois s'élevait, comme une incantation, le murmure de Michel.

— Est-ce bien nécessaire ? fit-elle la bouche à peine entrouverte et la dissimulant en outre derrière sa flûte qu'elle n'avait laissé remplir que deux fois.

— Je vous en prie, il le faudra absolument.

CHAPITRE VII

Elle se réveilla parfaitement lucide et en excellente forme. N'eût été cette inquiétude continue de savoir cet inconnu tapi dans l'immensité de l'immeuble, elle aurait apprécié la nouvelle journée qui s'annonçait belle, avec autant de joie qu'autrefois. Alexis dormait d'un sommeil très lourd. Dans la nuit, il avait beaucoup transpiré, s'était débarrassé des couvertures. Craignant qu'il ne prît froid, elle l'avait recouvert et il avait balbutié des sortes d'injures.

Rapidement, elle s'habilla, bien décidée à aller acheter des croissants. C'était nécessaire à l'harmonie de son dimanche et elle ne voulait rien changer à ses habitudes malgré les menaces sournoises qui la guettaient.

En revenant de chez le boulanger, elle reconnut la silhouette sèche qui se trouvait à cent mètres d'elle. Il n'y avait que M^{me} Rafaël pour avoir cette allure-là et ce strict deux-pièces pantalon-veste de couleur bleu clair. Elle hâta le pas, espérant la rattraper avant qu'elle ne pénètre dans l'ascenseur. M^{me} Rafaël et son mari habitaient Toulouse et venaient deux ou trois fois dans l'hiver mais généralement vers Pâques et la Pentecôte. Lui était à la tête d'une maison de contentieux et elle l'aidait. C'étaient des gens courtois, cultivés, mais très soucieux de préserver leur intimité. Les Rafaël leur confiaient habituellement leur clé pour ouvrir les fenêtres et vérifier si l'entretien était bien effectué. Marjorie avait un peu d'inquiétude car depuis quinze jours elle n'avait pas pénétré dans leur appartement, mais en principe tout devait être en ordre.

Dans le hall d'entrée, elle eut quand même un doute et préféra se renseigner auprès du concierge. L'ancien militaire, sergent prétendait Sonia Breknov et non adjudant, lui confirma que M. et M^{me} Rafaël étaient là depuis la veille.

— Ils sont arrivés vers 20 heures, fit le concierge.

Elle lui trouva une expression bizarre.

— Ils n'ont pas d'ennuis ?

— D'ennuis ? C'est selon, dit l'homme. Excusez-moi, il faut que je rentre, maintenant.

C'était vraiment un drôle de type. Il faudrait qu'elle lui parle de

Sonia Breknov. Il n'avait pas le droit de la traiter comme il le faisait. Mais comment lui faire une observation sans préciser que la vieille actrice n'avait pas des visions ?

C'était avouer qu'elle-même savait quelque chose sur la présence d'un inconnu dans l'immeuble.

Alexis dormait toujours. Elle prépara du café très fort pour elle-même, y versa un peu de lait et mangea ses croissants avec appétit. Si Alexis le désirait, elle lui porterait son plateau quand il s'éveillerait et peut-être pourrait-elle provoquer ses confidences. La veille, elle s'en souvenait fort bien, elle avait essayé de lui poser des questions, mais il n'avait pas paru comprendre de quoi elle voulait parler car, évidemment, elle avait dû prendre des précautions.

Son déjeuner terminé, et comme Alexis dormait toujours, elle décida d'appeler les Rafaël chez eux. Ce fut lui qui décrocha et plus que jamais il lui parut d'un laconisme désespérant. Elle le connaissait assez bien pour ne pas s'en formaliser, mais ce matin-là elle trouva qu'il exagérait et que son attitude frisait même la froideur.

— Puis-je parler à M^{me} Rafaël ?

— Un instant, je vais voir.

Elle patienta près d'une minute. Fallait-il autant de temps pour que M^{me} Rafaël vienne au bout du fil ? Elle comprit que quelque chose clochait quelque part et imagina le couple en train de discuter sur l'opportunité d'accéder à sa demande.

M. Rafaël parla enfin :

— Je suis désolé, mais mon épouse ne peut pour l'instant...

Son épouse. Il fallait s'appeler Rafaël pour s'exprimer ainsi. Et pourquoi « son épouse » n'avait-elle pas le temps de venir à l'appareil ? Marjorie, qui estimait n'avoir rien à se reprocher, fut prise d'un besoin de clarifier la situation.

— Veuillez m'excuser, monsieur Rafaël, mais je me dois d'insister. Sinon, j'en conclurai que vous avez quelque chose à me reprocher. Et je ne crois pas avoir mérité un tel traitement.

Elle termina en souriant, trouvant que c'était bien tapé. M. Rafaël bredouilla, s'excusa, dit qu'il allait en référer à son épouse et que celle-ci ne manquerait pas de la rappeler.

— Très bien, dit Marjorie, je suis chez moi.

Tranquillement, elle raccrocha, croyant pouvoir oublier l'incident, mais un quart d'heure plus tard, elle tournait en rond dans l'attente d'un appel.

— Tant pis, dit-elle.

Un seul niveau à franchir et elle sonna à l'appartement des Rafaël. Ce fut lui qui vint ouvrir. Il portait une veste d'intérieur à col de velours et une sorte de chéchia ou de fez, également en velours noir sur la tête. Chauve à cent pour cent, il ne se montrait jamais tête nue

et l'été se baignait avec un chapeau de paille.

— Veuillez excuser mon audace, mais il faut que je voie M^{me} Rafaël.

Sans attendre son accord, elle entra dans l'appartement. L'épouse pénétra dans le living venant de la terrasse. Marjorie lui sourit mais n'eut droit qu'à une poignée de main sèche. D'ordinaire, c'étaient deux baisers qui claquaient beaucoup plus en l'air que sur ses joues.

— Que se passe-t-il, madame Rafaël, vous avez l'air de me tenir rigueur de quelque chose ?

La maîtresse de maison la regardait fixement. Marjorie trouva que son visage recelait une demi-douzaine de rides supplémentaires qui la vieillissaient de plusieurs années.

— Très bien, venez.

Tout de suite, elle reconnut le carton. Elle y avait fourré des boîtes de conserve, des barquettes contenant diverses crudités, du pain sous cellophane et une bouteille de vin.

— Vous voyez ?

D'un air dégoûté, M^{me} Rafaël sortait les cassoulets fins, les lentilles aux saucisses, le bœuf aux carottes, une barquette de céleri rave, une autre de macédoine qui avait coulé et qu'elle se hâta de poser sur la table.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, hélas, fit la vieille dame.

— Vous avez trouvé ça ici ?

— Oui, ici, et sur la table en marbre de la salle à manger...

— Et vous m'accusez ?

— Je ne vous accuse pas, mais lorsque nous vous avons confié la clé, nous étions en droit de penser que vous nous éviteriez de telles découvertes. Nous avons pensé que quelqu'un s'était introduit ici et avons appelé le concierge.

Marjorie avait envie de fermer ses yeux et ses oreilles, de ne plus rien voir ni entendre. Le concierge...

— Lui non plus n'a pu s'expliquer. Il a surveillé l'équipe d'entretien et n'a rien remarqué de tel. Vous comprenez que cet homme tient trop à sa situation pour...

— Je comprends, madame. Moi, je n'ai pas de situation à défendre, seulement ma sincérité... Ou mon honneur qui est beaucoup plus une conception de votre âge.

Haut-le-corps et pincement d'une bouche qui n'en avait guère besoin avec ses lèvres avares.

— Je ne sais ce que signifient ce carton et son contenu.

— Votre adresse figure dessus.

La catastrophe, mais ce n'était pas ce qui préoccupait le plus la jeune femme.

— Un carton, je le jette. Vous les gardez, vous ?

L'insolence les pétrifiait. Ils n'avaient pas l'habitude.

— Avouez que la coïncidence... Vous avez notre clé et ce carton...

— Votre clé, vous allez l'avoir dans quelques instants, madame Rafaël. Ce n'était qu'un témoignage de bon voisinage. De mutuelle confiance. Chez vous, cela se transforme en relations de supérieur à inférieur et cela vous rend méfiante. Je ne crois pas que nous aurons désormais du plaisir à vous rencontrer.

Elle se dirigea vers la porte.

— Mais, madame Brun...

En passant devant cet homme impavide, véritable fossile, elle eut envie de faire tomber sa chéchia en velours d'une chiquenaude.

— Écoutez, madame Brun... Croyez bien que...

Trop tard. Marjorie fuyait. Peu lui importaient ces deux êtres glacés. Une seule question pouvait la torturer. Pourquoi l'inconnu avait-il abandonné ce carton de provisions ? Où se trouvait-il ? Pourquoi choisir un appartement dont eux, les Brun, possédaient les clés ? Sur-le-champ, elle allait vérifier si les autres étaient bien dans son placard de cuisine.

CHAPITRE VIII

Le vent se leva avant midi alors que Marjorie préparait un panier de pique-nique, Alexis ayant projeté de faire une sortie en mer. Son mari surgit en jurant de la salle de bains.

— Tu as vu ? Il va encore forcer. C'est encore fichu pour ce dimanche.

Marjorie avait beaucoup compté sur cette sortie en mer pour essayer d'attirer les confidences de son mari. Mais elle n'était pas tellement déçue, plutôt soulagée. L'inconnu au téléphone avait pu inventer ses propos énigmatiques et elle ne voyait pas comment entretenir Alexis de cette désagréable affaire, sans avouer qu'elle avait fait preuve de beaucoup d'inconscience et de légèreté en acceptant de ravitailler cet homme qui se prétendait traqué. Mais dès qu'elle s'était montrée ferme, il avait proféré des menaces, comme s'il n'attendait que cette réaction pour utiliser ce moyen de pression.

Elle en venait à conclure que rien n'était le fait du hasard dans cette situation ambiguë. Il lui avait téléphoné en sachant qu'elle était Marjorie Brun. Jusqu'au choix de cet immeuble qui n'était pas fortuit. Il existait un lien entre Alexis et cet homme.

Dans son placard, elle avait retrouvé toutes les clés confiées par leurs voisins d'été. Elle préleva celle des Rafaël avec l'intention de la remettre au concierge.

— Je vais faire un tour, lui cria Alexis. Tu me rejoindras à *L'Escale* ?

— J'essayerai.

Il allait les rejoindre, ceux qu'il méprisait tant, comme s'il y prenait un plaisir pervers. La veille au soir, dans cette auberge de luxe, il avait libéré un trop-plein de méchanceté qui les avait tous éclaboussés. Personne ne pourrait oublier cet étrange repas. Rien ne serait jamais pareil, désormais.

De la terrasse, elle vit Alexis se diriger vers leur voilier. Il s'immobilisa en bout de quai tandis que le vent tire-bouchonnait ses jambes de pantalon. Un homme imposant qu'elle n'avait jamais vu, s'approcha de lui. Il portait un caban bleu marine, une casquette de pêcheur et ressemblait à n'importe quel habitant du coin venant passer le week-end à la mer.

Alexis n'avait pas reconnu tout de suite le commissaire Feraud ainsi accoutré. Il se mit à rire.

— Je ne pensais pas que vous sacrifiez à ce genre de déguisement, cria-t-il à cause du vent.

Feraud eut un geste de la main.

— C'est ma fille qui veut que je m'habille ainsi. Et je ne sais pas lui refuser quoi que ce soit.

— Je ne vous savais pas capable d'indulgence.

Feraud désigna le voilier.

— C'est le vôtre ?

— Depuis des années. Vous êtes un habitué de la station ?

— Non... J'ai un petit studio à Carnon-Plage... Quelque chose de plus modeste que ce que l'on trouve ici. Vous me faites visiter ?

— Pourquoi pas. Je peux même vous offrir un scotch, si le cœur vous en dit.

De sa terrasse, Marjorie les vit monter à bord. Malgré sa silhouette épaisse, l'inconnu paraissait très agile. Ce n'était pas dans les habitudes de son mari de faire visiter leur « Arpège » au premier venu.

— J'ai toujours rêvé d'un bateau semblable, disait le policier au docteur Brun, mais je suis trop âgé pour faire une école de voile et pas assez riche pour déboursier une grosse somme.

Alexis préparait deux verres. Il restait de la glace car, la veille, Marco avait rempli la glacière. Le policier s'assit sur la banquette et il resta debout appuyé contre le bloc-cuisine.

— Vous vous promeniez ou vous cherchiez à me rencontrer ?

— Les deux...

— Je vous enverrai ce supplément à mon rapport dès demain matin. Je ne suis pas repassé à l'hôpital.

Feraud sortit ses cigarettes.

— Je peux fumer ? Je n'ai déjà pas retiré mes chaussures...

— Ce sont des baskets. Aucune importance. Hondry aurait-il été retrouvé ?

Le commissaire secoua la tête tout en allumant sa cigarette.

— Non. Mais nous avons retrouvé sa Simca Chrysler. Vous vous souvenez ? Il prétendait qu'on la lui avait volée ? Elle se trouvait tout bonnement chez un casseur du côté d'Alès. En très bon état, sauf que le moteur est grillé et à changer. Et comme ce casseur est un type régulier et qu'il tient ses livres à jour, mes inspecteurs ont pu constater que la voiture se trouvait chez lui quatre jours avant l'assassinat de Monique Rieux sur la route de Nîmes.

Alexis leva son verre.

— À votre santé, commissaire, et à votre pleine réussite. Est-ce que cette découverte innocente Hondry ?

Il a toujours prétendu s'être servi de cette voiture, Pourquoi aurait-il

menti ? D'ailleurs, je me souviens d'avoir lu dans votre rapport que vous décriviez Hondry comme un fanatique de l'automobile. Celle-ci devenait le prolongement de l'individu. Au volant, il devenait un autre homme plein d'assurance, plein de morgue et d'agressivité. C'est bien ce que vous aviez écrit ?

Plein d'indulgence, Alexis approuva.

— Bien entendu. Mais n'est-ce pas le cas de soixante pour cent des gens ? Je suis certain que vous-même ne respectez pas toujours les limitations de vitesse et couvrez d'injures les autres, les maladroits, les types qui ont trouvé leur permis dans une pochette surprise.

— Êtes-vous ainsi vous-même ?

— Cela m'arrive. Mais chez Hondry cela m'a paru comme très significatif. Une névrose entre autres.

Feraud but une gorgée et regarda la bouteille posée sur la glacière.

— Pur malt, n'est-ce pas ? Il est excellent. Une névrose ? Il en avait d'autres, bien sûr. Mais bien des gens en ont, n'est-ce pas, et ils ne tuent pas une auto-stoppeuse après l'avoir violée... Pouvez-vous expliquer ce crime sans faire appel à des considérations trop savantes ?... Croyez-vous qu'un homme d'apparence normale pourrait agir aussi sauvagement ?

— Vous le savez bien. Les cas sont nombreux. Ce qui explique que souvent on ne retrouve le coupable qu'avec d'énormes difficultés. Le tueur de l'Oise, par exemple. Il a fallu des années. Et d'autres cas qui ne sont pas encore élucidés.

— Mais avec Hondry, c'était presque trop facile ?

Alexis Brun fit quelques pas, s'approcha de la sortie de la cabine.

— Vous avez mal choisi votre jour. Il sera impossible de faire la plus petite balade.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— C'est parce que je réfléchis. Je vous soupçonne, commissaire, de penser qu'en définitive, j'ai trop chargé Hondry. Que j'ai fait de ce simulateur un coupable acceptable.

— Pourquoi l'auriez-vous fait ?

— Parce qu'il est possible que je sois un paranoïaque qui s'ignore ? Comme vous êtes peut-être sans même vous en douter un policier sadique ?

Feraud le regarda avec inquiétude.

— Le pensez-vous vraiment ?

— Je ne vous connais pas assez pour l'affirmer.

— J'écoutais un professeur un jour à la télé. Il prétendait que trente pour cent des médecins sont des sadiques... Mais je ne sais pas s'il englobait les psychiatres dans son calcul.

— Pourquoi pas, dit Alexis. Encore un petit scotch ?

— Léger, dans ce cas.

Durant le court silence qui suivit, ils entendirent les haubans siffler. Des autres bateaux provenaient des bruits réguliers et aussi un son crispant de sirène.

— Un mât métallique dont la rainure est exposée au vent... C'est très désagréable. Il y a aussi les drisses métalliques trop molles qui frappent contre les mâts. Les gens ne pensent pas à tout vérifier avant de quitter le bord. Parfois, c'est crispant.

Il paraissait vraiment irrité.

— Il n'y a pas de bruit de ce genre sur votre bateau, constata le commissaire. Vous avez l'esprit d'ordre ?

— Je m'efforce de ne pas ennuyer mes voisins.

— Ainsi, vous donnez une excellente image de marque de votre personnalité, fit le commissaire.

Alexis fronça les sourcils.

— Est-ce malveillant ?

— Pas du tout, mais je crois deviner que vous n'aimeriez pas être pris pour un homme négligent et désinvolte, ce qui est fort compréhensible étant donné votre profession. Depuis combien de temps êtes-vous expert auprès des tribunaux ?

— Près de cinq ans.

— Et vous aimez ce travail ? Il n'est pourtant guère rentable. Du moins, directement. Mais il procure une certaine renommée qui ne peut que vous apporter des avantages divers.

— Croyez-vous que j'en aie besoin ?

— Non, je ne le pense pas. Hondry n'a jamais été votre malade avant son arrestation ?

— Non, jamais.

— Et il ne vous a jamais consulté à titre privé ?

— Encore non. Essayez-vous de prouver qu'il existait entre lui et moi une sorte de contentieux ?

Le sourire de Feraud pouvait être rassurant mais Alexis commençait à se méfier du bonhomme.

— Je suis étonné que vous ayez été aussi sévère avec lui, mais je finis par le comprendre. Vous êtes-vous penché sur le cas de la victime, Monique Rieux ?

— Pourquoi l'aurais-je fait alors qu'on ne me le demandait pas ? Je ne m'occupe que des prévenus.

— Vous ignorez tout de cette malheureuse jeune fille ?

— Sauf ce que j'ai pu lire dans les journaux à son sujet.

— Vous lisez les journaux, les faits divers ?

— Je vous rappelle que cette fille avait été assassinée par mon malade.

— Je ne l'oublie pas. Quelle tristesse, n'est-ce pas ? Une fille excessivement douée qui avait eu son baccalauréat à quinze ans.

Depuis deux ans, elle suivait les cours de l'université. Sa famille n'est pas très riche, mais elle leur apportait toute satisfaction.

Alexis haussa les épaules.

— En êtes-vous certain ? De nos jours, les parents n'ont de satisfaction que lorsque leur progéniture réussit. Ils se moquent bien de savoir si elle se trouve bien dans sa peau, heureuse. Non, il leur faut le bac à quinze ans, les études supérieures, l'insertion sociale rapide et, évidemment, au plus haut niveau. Si vous saviez le nombre d'enfants doués que je suis en train de soigner, vous ne parleriez pas ainsi.

— Vous estimez donc qu'il faut laisser ses enfants vivre à leur guise pour assurer leur bonheur ?

— Ne me faites pas dire ce que je ne pense pas. J'estime qu'il faut savoir leur laisser vivre leur vie avec quelques garde-fous...

Il sourit.

— Même dans le cas d'une locution, je déteste employer ce mot... Prenez le cas de cette fille. Elle faisait la joie de ses parents mais dans le conformisme, et pour échapper à ces contraintes, que faisait-elle ? Du stop. Pourquoi sinon parce que l'auto-stop pour une fille seule c'est quand même la recherche souvent inconsciente de l'aventure, non ?

— Si les féministes vous entendaient... Ne pensez-vous pas qu'une fille a autant le droit de faire du stop qu'un garçon sans forcément chercher l'aventure ?

— Je n'en crois rien, dit Alexis.

— Curieux, dit Feraud, comme certaines idées usées entachent votre jugement.

Alexis se sentit blêmir. Jamais on ne l'avait traité avec si peu de considération.

— Allez-vous établir mon profil psychologique ? fit-il acerbe.

— Non, pas du tout... Ainsi, vous pensez que cette fille se libérait du carcan de son éducation, de sa réussite en faisant du stop. Dans ce cas, elle devait également avoir d'autres pulsions tout aussi libératrices...

— Très certainement.

— Nous avons fait une enquête très approfondie, cher docteur, mais nous n'avons rien découvert de tel.

— Elle devait agir avec prudence pour ne pas détruire son image de marque.

Soudain, il réalisa qu'il venait de reprendre les mêmes termes dont le policier avait usé à son égard. Il paniqua un bref instant et crispa ses doigts autour de son verre vide. Comme le voilier se balançait irrégulièrement sous la poussée du vent, il fit semblant de perdre l'équilibre, ce qui lui permit de tourner le dos à son interlocuteur. Le verre lui échappa et roula sans se briser sur la moquette du plancher.

— On a beau avoir l'habitude..., dit-il en se relevant lentement.

Feraud n'avait pas esquissé le moindre geste et, inquiet, Alexis se demanda s'il avait été dupe un seul instant de cet incident.

— Elle aussi tenait donc à son image de marque, d'après vous, continua Feraud comme si rien ne s'était passé. Donc, on peut paraître monolithique et vivre une sorte de seconde vie ?

— Bien entendu. Je suis certain qu'en reprenant cette enquête vous finiriez par découvrir des détails inattendus sur cette Monique Rieux.

— Heureusement que nous ne sommes que nous deux, observa le commissaire, car c'est presque de la diffamation.

— C'est ridicule ! explosa Alexis. Je ne fais que vous exposer ma théorie...

— Hier, vous en aviez également une autre pour expliquer le comportement de Hondry... Voyez-vous, cher monsieur Brun, nous ne sommes pas tellement certains que Monique Rieux pratiquait régulièrement l'auto-stop. Le plus souvent, elle rentrait chez ses parents en empruntant un car. Parfois, son père venait la chercher avec sa 2 CV. Il lui est aussi arrivé de profiter de la voiture d'un habitant de son village venant à la ville ou de celles d'étudiants habitant près de chez elle.

Alexis ramassa le verre et le déposa dans l'évier.

— Un peu de scotch ?

— Non, j'en ai bien assez...

— Ce que vous appelez diffamation n'est qu'une extrapolation du fait que je croyais qu'elle pratiquait l'auto-stop régulièrement, s'excusa Alexis, sinon, je n'aurais pas songé à développer mon explication... Il est possible que cette fille ait été pleinement épanouie par le genre de vie qu'elle menait, mais la présence d'étudiants surdoués, atteints de schizophrénie, dans mes services, me porte vers un pessimisme raisonnable...

— En fait, vous ne croyez pas à la jeune fille sage et conformiste en diable, demanda le policier.

— Pas tellement.

— Aurait-elle connu Hondry au point d'accepter de monter dans sa voiture ?

Alexis sourit.

— Quelle voiture, puisque sa Chrysler était inutilisable ?

— Admettons qu'il en ait emprunté ou volé une autre.

— C'est fort possible, mais dans ce cas, il aurait fallu qu'elle le connaisse vraiment.

— Je vous remercie, docteur, dit Feraud en se levant.

Du coup, la cabine rétrécit car il en emplissait une bonne partie.

— Nous allons reprendre l'enquête à partir de ce point précis. Nous avons eu le tort de penser que, comme n'importe qui, cette fille avait

été victime de son goût pour l'auto-stop, mais, grâce à vous, j'ai maintenant une autre opinion de sa personnalité.

— Mais, protesta Alexis, je ne vous ai pas tellement aidé puisque moi-même estimais que cette personnalité trop parfaite ne pouvait que dissimuler des points obscurs.

Feraud monta sur le pont. Alexis tira sur les amarres pour rapprocher l'arrière du quai mais la distance restait encore grande car la chaîne d'étrave tirait fortement. Il crut, espéra que le policier ferait un faux pas, mais le commissaire n'était lourd qu'en apparence et il sauta sans difficulté sur le quai.

— Nous allons essayer de savoir quelle personne elle connaissait assez pour accepter de monter dans sa voiture, cria-t-il tandis que le docteur fermait la porte de la cabine.

Depuis sa terrasse, Marjorie les vit enfin quitter *Rêverie* et en fut presque soulagée. Elle assista à leur séparation sur une poignée de main. L'homme massif se dirigea vers une DS de couleur noire tandis que son mari paraissait marcher vers *L'Escale*.

CHAPITRE IX

À force d'espérer que la nouvelle semaine serait complètement débarrassée, purgée de toute atmosphère maléfique, elle finissait par y croire lorsque le midi de ce lundi arriva. Elle avait vu les Rafaël repartir vers leur société de contentieux de Toulouse. Alexis lui avait paru tout à fait calme lorsque à son tour il avait pris la route de son hôpital. Elle avait bien essayé de savoir avec qui il avait discuté durant une bonne heure à bord du bateau, mais il avait répondu vaguement qu'il s'agissait d'un fonctionnaire de la ville qui désirait visiter un « Arpège » dans l'intention d'en acquérir un. En définitive, elle ne s'était pas rendue à *L'Escale* pour l'apéritif mais Alexis lui avait téléphoné.

— J'ai retenu une table au *Ponant*, dit-il. Une table pour deux, rassure-toi.

Il était seul au bar lorsqu'elle le rejoignit.

Vicky et Michel n'avaient pas daigné paraître.

— Ils doivent cuver, lui avait dit Alexis avec toujours cette espèce de mépris qui caractérisait désormais ses réflexions sur leur petit groupe d'amis. Je n'ai vu qu'Arturo qui a bu de l'eau de Vichy. Pauline Bosson est passée avec sa horde mais sans tourner la tête. Cela m'apprendra à lui offrir à bouffer, à cette grosse toupie. Et du champagne, de surcroît.

Après le déjeuner assez médiocre mais qui étrangement avait paru satisfaire Alexis, il s'était rendu à une réunion du club nautique qui ne pouvait se tenir qu'un dimanche pour réunir le maximum de membres. Elle était rentrée chez eux, l'avait attendu jusqu'à la nuit. Elle était certaine qu'il la fuyait, ou du moins n'avait pas envie de parler sérieusement avec elle. Aussi elle se le tint pour dit et ne fit aucune tentative pour forcer son opposition.

L'abandon du carton de conserves chez les Rafaël lui paraissait de très bon augure. L'inconnu avait fini par comprendre qu'il allait un peu trop loin avec elle, qu'il risquait de la cabrer et de la conduire à la gendarmerie avec son intransigeance. Elle espérait qu'il avait quitté la pyramide dans la nuit de samedi à dimanche. L'arrivée impromptue des Rafaël avait dû l'inquiéter. Comment avait-il pu la pressentir ? Elle

l'ignorerait certainement toute sa vie.

Elle venait de manger un pamplemousse lorsque le téléphone sonna. Voulant conjurer le sort, elle se refusait à admettre que ce fût l'inconnu et décrocha sans inquiétude.

— Ma chère petite amie ?

C'était Sonia Breknov, roucouillante et fondante comme du miel.

— Avez-vous passé un bon week-end ?

— Excellent.

— Quel dommage, ce vent. Il soufflait fort, cette nuit, et m'a empêchée de fermer l'œil.

Marjorie crut que dans son insomnie la brave femme avait entendu quelque chose, mais non.

— Mais je me suis rattrapée ce matin. Et c'est en me levant que je me suis soudain souvenue de quelque chose de très important.

Elle prononçait « trrrès imporrrrant » mais Marjorie n'avait même pas envie de sourire.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle sèchement.

Fine mouche, la Breknov comprit qu'elle ne devait pas se montrer trop brutale et redoubla de douceur.

— Vous savez que je ne suis qu'une vieille bête trop âgée... Mais que voulez-vous, on ne se change pas... Et puis, je m'intéresse trop à toutes ces histoires, ces faits divers, quoi... Mais si vous montiez boire une tasse de thé ou de café ?

Marjorie hésita. Elle n'avait pas du tout envie de basculer de nouveau dans le doute et l'angoisse mais il ne servait à rien de ne pas affronter carrément la réalité.

— J'arrive.

Que ce soit café ou thé, le samovar remplissait son office de fournisseur d'eau bouillante, car chez Sonia Breknov seule les poudres instantanées procuraient ces breuvages. Et depuis peu, elle achetait même de la tisane sous cette forme. Marjorie avait horreur du café soluble aussi prit-elle son thé malgré une envie refoulée de bon Arabica corsé.

— Il fait très beau, n'est-ce pas ? Décidément, les gens n'ont pas de chance avec les week-ends... Hier matin, j'ai cru que votre mari allait sortir avec votre bateau quand je l'ai vu monter à bord avec ce monsieur... Un ami à vous ?

— Une personne qui désirait visiter notre voilier.

— Vous n'avez pas l'intention de le vendre ?

Elle tournait vraiment autour du pot et Marjorie commençait de s'impatienter.

— Vous me disiez que vous vous êtes souvenue d'une certaine chose ?

Sonia Breknov la regarda comme si elle ne comprenait pas à quoi

elle pouvait bien faire allusion. Simple jeu de comédienne. Elle se frappa le front théâtralement.

— C'est vrai ! Je crois que je perds un peu la boule...

Durant trois secondes, elle espéra un démenti vigoureux mais Marjorie n'inclinait pas à la flagornerie en un tel moment.

— Je ne cesse de penser à toutes ces affreuses affaires... Mais c'est surtout ce Jean Hondry qui me passionne... Quel abominable personnage, n'est-ce pas ? J'espère que si on le retrouve on lui coupera la tête... Et quand je dis la tête, c'est autre chose qu'il faudrait lui couper.

Elle sourit avec la plus parfaite innocence tandis que Marjorie regardait la mer.

— Bref, j'ai conservé tous les journaux, les magazines, les hebdomadaires... Je sais bien que ces derniers recherchent le scandaleux avant tout, mais tout n'est pas faux, c'est seulement la manière de grossir les détails les plus infimes... Ils avaient beaucoup parlé de cette pauvre jeune fille si studieuse, si tranquille et qui donnait toute satisfaction à ses parents. Monique Rieux était une enfant douée qui voulait devenir professeur de je ne sais plus quoi... Et cet Hondry qui se vantait presque de son crime. Un détraqué... Ou bien il jouait la comédie... Certains journaux affirmaient que pour échapper au châtement suprême, il se ferait passer pour fou et que les psychiatres lui sauveraient peut-être la vie.

Marjorie, qui ne prêtait plus guère attention à ce que disait la vieille actrice, aurait presque laissé passer cette dernière phrase si une impression de froid ne s'était glissée en elle.

— Excusez-moi. Vous avez dit une chose qui m'a frappée.

— Je vous parlais. Monique Rieux ? Jean Hondry ? Non, je disais que les psychiatres allaient lui sauver sa tête... Et voyez comme la coïncidence est grande, j'ai lu quelque part que trois psychiatres l'avaient examiné dans sa prison... Et je me souviens très bien que votre mari, M. Brun, était l'un de ces trois psychiatres...

Pourquoi n'y avait-elle pas songé elle-même ? Alexis ne lui parlait jamais de ce qu'il faisait mais ce n'était pas une excuse suffisante. Elle n'y avait pas pensé parce que quelque chose en elle l'avait retenue, avait voilé cette relation entre l'inconnu et son mari.

— Alexis est expert auprès des tribunaux depuis plusieurs années, dit-elle machinalement, sans même faire attention à ses propres paroles. Il rencontre beaucoup de détenus. Ces derniers sont automatiquement soumis à ce genre d'examen.

— Croyez-vous que ce soit automatique, s'indigna la vieille dame. Alors, on va faire passer pour fous tous les criminels et ils s'en tireront avec quelques années d'asile... Je ne suis pas d'accord, pas du tout... Ah ! elle est belle, la justice !...

Marjorie n'avait même pas envie de lui prouver qu'elle avait tort de parler ainsi, qu'elle ressemblait à ces gens qui crient à mort devant les grilles des assises.

— Toutes ces coïncidences m'effrayent, chuchotait la vieille actrice. Je n'aime pas ça, pas ça du tout... Trois prisonniers s'évadent et j'aperçois un inconnu dans ce couloir. Vous allez me dire que dans ma solitude, l'imagination devient galopante... Inflationniste, comme je l'ai lu quelque part. Oui, oui, oui... On disait de quelqu'un qu'il avait une imagination inflationniste, vous vous rendez compte ?

Puis elle cessa de parler et jeta un regard aigu à sa visiteuse, lui trouva un drôle de visage.

— Pardonnez-moi, ma chère petite, si je vous effraye, mais avouez que tout cela est bien étrange.

— Que serait-il venu faire ici ? demanda Marjorie.

— Peut-être se venger de votre mari... En s'attaquant à vous, murmura la vieille femme en épiant sournoisement l'effet de ses paroles sur sa voisine.

— Ce serait stupide de se venger d'un médecin...

— Pourquoi pas, fit Sonia Breknov. Je suis certaine que votre mari n'est pas tellement porté sur l'indulgence avec ce genre d'hommes... Je ne le connais que très peu mais il ne doit pas céder facilement à la sentimentalité. Ce dont je le félicite, d'ailleurs. Les gens deviennent trop indulgents. Tenez, les parents qui laissent tout faire à leurs enfants... Et les professeurs ? Ah ! ils sont jolis, les professeurs !... Maintenant, on fume du haschisch dans les lycées, on se drogue, on revendique la libération sexuelle, la pilule...

Le regard de Marjorie la cloua net. Pourtant, la jeune femme pensait à tout autre chose, mais la vieille actrice crut qu'elle la désapprouvait et même faisait en quelque sorte allusion à son propre passé sachant combien il avait été tumultueux.

— Vous devez dire qu'en vieillissant on devient plus intransigeant... Que voulez-vous, le monde actuel m'épouvante et c'est la raison pour laquelle je me cloître chez moi. Avant, il y avait des drogués, des gens aux amours coupables, mais c'était toujours dans un milieu en marge. Les artistes, en général... Nous avons une excuse. Notre métier était difficile, fatigant, nous avons conscience qu'on nous rejetait de la société... Oui, bien sûr, je n'ai pas été un modèle de vertu, mais tout de même...

— L'un des évadés a été repris ?

— Oui, c'était dans le journal d'hier... Et il se refuse à dire ce que sont devenus les deux autres. Il prétend qu'ils se sont séparés tout de suite pour ne pas attirer l'attention. Je suis certaine qu'il ment.

— Vous êtes certaine que Hondry a bien subi un examen psychiatrique ?

— Je chercherai les journaux, je vous en apporterai la preuve... Et ça n'a pas dû marcher car il devait comparaître devant les assises de printemps. Les deux autres médecins n'avaient pas apparemment convaincu la justice de sa folie.

— Pourquoi dites-vous les deux autres médecins comme si mon mari s'était montré plus sévère qu'eux ?

— Mais, ma chère petite...

Puis elle se vexa quelque peu.

— On dirait que ça ne vous fait pas plaisir.

— C'est exact, ça ne me fait pas plaisir. Je ne peux imaginer mon mari favorisant le rôle de la justice. Je suis certaine qu'il a été très objectif envers ce criminel... Pourquoi souhaitez-vous qu'il ait en quelque sorte truqué son diagnostic ? Pourquoi voulez-vous qu'il soit dur, inhumain ?

— Mais, très chère amie...

Sonia Breknov s'affolait, ne reconnaissait pas sa douce voisine.

— Voulez-vous que je vous dise, madame Breknov ?...

Elle allait l'accuser de désirer que les gens soient aussi méchants qu'elle, aussi peu généreux. Elle allait lui crier qu'elle était un monstre d'égoïsme qui ne s'intéressait qu'à ses pauvres souvenirs, magnifiés par l'épreuve du temps mais vides de talent et d'humanité. Des haillons tape-à-l'œil comme les fripes qu'elle conservait amoureusement dans ses malles. Puis elle se souvint que la veille elle s'était montrée cinglante avec les Rafaël. Que lui arrivait-il qui la rendait aussi agressive ? Pourquoi, dans ce cas, s'étonner qu'Alexis, le samedi soir, ait eu lui aussi sa crise de cruauté ?

Le vieux visage paraissait s'être vidé de son sang. Les lèvres fripées sous la couche épaisse de rouge à lèvres tremblaient un peu, et le dentier aux dents éclatantes tombait de la gencive supérieure dans une bouche que la stupeur et aussi la crainte d'être insultée asséchaient de sa salive.

Marjorie soupira, essaya de sourire mais sut qu'elle ne pourrait être naturelle.

— Rien, rien du tout... Maintenant, il faut que je m'en aille.

Elle se leva et fit quelques pas vers les serins. Engourdis par le soleil, ils se taisaient.

— Vous ne voulez pas une autre tasse de thé ?

— Je dois rentrer...

En se dirigeant vers la porte, elle éprouva du remords à la laisser ainsi.

— Il n'y a personne dans cet immeuble, madame Breknov, et certainement pas ce Jean Hondry... Ce n'est que dans les romans qu'on peut trouver des situations pareilles. Oui, je sais que vous avez, à plusieurs reprises, aperçu quelqu'un, mais ce pouvait être n'importe

qui. Soit un familier de l'immeuble, soit un curieux. Vous ne risquez rien, absolument rien. Vous fermez votre porte à double tour, vous ne commettez aucune imprudence. Je suppose que vous ne gardez aucune valeur chez vous ?

La vieille actrice secoua la tête, incapable de prononcer un mot. Tout le monde savait qu'elle n'avait pas de gros revenus. L'achat de cet appartement avait englouti toutes ses économies.

— Tranquillisez-vous...

Sonia Breknov racla sa gorge, soupira :

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur... Mais pour vous si ce Hondry rôde dans les couloirs.

— Je ne risque rien, madame Breknov, répondit-elle, faisant mine de la croire en sachant bien que la vieille femme se souciait fort peu des autres.

— Vous devriez quand même en parler à votre mari.

— Oui, bien sûr, mais vous verrez que demain on apprendra son arrestation. Peut-être à l'autre bout de la France. Vous pensez bien qu'il ne serait pas resté bêtement dans la région où des tas de personnes peuvent le reconnaître à tout moment.

Néanmoins, elle se hâta dans les couloirs et les escaliers, finit par courir pour arriver au plus vite chez elle. Haletante, elle referma sa porte, appuya son front contre. Une journée qui commençait si bien, une journée dont elle attendait la sérénité.

Elle alla fermer la porte-fenêtre de la terrasse trouvant l'air frais, s'assit à côté du téléphone. Dans l'état des choses, il était normal que l'inconnu l'appelle. Au point qu'elle serait déçue, angoissée, s'il ne le faisait pas.

CHAPITRE X

Lorsqu'elle décida de sortir, vers 16 heures, non qu'elle en éprouvait grande envie mais par souci de défier le sort, elle se prépara avec lenteur. Et ce qu'elle attendait de tous ses nerfs se produisit. Le téléphone sonna.

— Est-ce que le docteur Brun est chez lui ? demanda une voix grave qu'elle ne reconnaissait pas.

C'était très rare qu'on appelle Alexis à son appartement. Elle précisa que son mari devait se trouver à l'hôpital, sans en être absolument certaine, car elle ignorait tout de son emploi du temps.

— Je n'ai pu le toucher là-bas, à son service, dit l'homme. Je suis le commissaire Feraud du S.R.P.J. de Montpellier. Si jamais je n'arrive pas à le joindre avant son retour, pouvez-vous lui demander de m'appeler ?

— Il lui arrive de rentrer tard.

— Aucune importance. Je suis dans l'annuaire.

— S'agit-il de l'affaire Hondry ?

À peine venait-elle de poser cette question qu'elle regrettait atrocement cette curiosité. À l'autre bout du fil, le commissaire Feraud marqua d'ailleurs un temps de silence.

— Votre mari vous en a-t-il parlé ?

— Non..., bredouilla-t-elle. Absolument pas... Il n'a pas à me faire des confidences sur des cas couverts par le secret professionnel... Mais comme ce... Hondry s'est évadé et que mon mari a fait une expertise médicale... Les journaux ont également précisé que vous étiez chargé de cette affaire et je viens de faire une analogie peut-être hâtive.

— Pas du tout, madame Brun... Je vois que vous vous tenez au courant de l'actualité criminelle...

— Uniquement parce que mon mari s'y trouve mêlé professionnellement.

— Cela vous inquiéterait-il, madame Brun ?

Qu'avait-il soupçonné dans le ton de sa voix qui lui permette de se montrer aussi direct ? Elle se raidit, essaya de contrôler son émotion.

— N'est-ce pas normal ?

— Pensez-vous que votre mari ait quelque chose à redouter de

Hondry ?

— Que pourrait lui reprocher ce dernier ? Mon mari n'a fait que son travail d'expert psychiatre. Je n'ai jamais pensé qu'il puisse s'attirer la moindre animosité.

— Si vous avez suivi toute l'affaire, madame Brun, pensez-vous que la victime, Monique Rieux, a commis une imprudence en faisant de l'auto-stop ?

— Je ne me permettrais pas de juger...

— Oh ! ne vous formalisez pas. Je pose souvent cette question à mon entourage. Si l'une de vos filles usait occasionnellement de ce mode de transport, quelle serait votre réaction ?

— Nous n'avons pas d'enfants, monsieur le commissaire.

— J'oubliais. Veuillez m'excuser. Je voulais annoncer à votre mari que Jouillet vient d'être arrêté dans un petit hôtel de Marseille où il se cachait. Seul Hondry court encore, mais pas pour longtemps, je l'espère. Les journaux annonceront demain cette arrestation, mais d'ici là je vous demande, madame, de ne pas en parler. Sauf à votre mari, car je sais que cette information l'intéressera. Je vous prie de m'excuser. Mes hommages, madame.

Lorsqu'elle se rendit compte que le policier n'avait pas raccroché et qu'elle-même tardait à le faire, elle posa avec douceur le combiné sur son support. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait tout de suite ? Et le commissaire, qu'espérait-il ?

Elle faillit oublier qu'elle se préparait à sortir lorsqu'il avait appelé, réalisa qu'elle n'en avait jamais eu la moindre envie. Pourquoi cet appel au domicile qui laissait entendre que la police cherchait à joindre Alexis le plus rapidement possible ? Et dans quelle intention sinon celle de le mettre en garde contre Hondry ? Pourquoi avait-elle laissé passer l'occasion de lui faire part de ses propres inquiétudes ? Quelle compréhension attendre de ce policier inconnu même si sa voix était celle d'un homme tranquille ?

Non, jamais, elle ne pourrait avoir le courage d'avouer son début de complicité avec Hondry qui se cachait dans l'immensité de l'immeuble-pyramide, dans ce mausolée pour vivants. Faire le détail des paroles échangées, des provisions fournies. Comment expliquer qu'elle eût choisi d'attendre une occasion pour libérer sa conscience ? Qui aurait pu l'admettre avec indulgence ? Ses amis de *L'Escale* ? Pauline Bosson qui estimait qu'on ne faisait jamais en vain appel à son bon cœur ? Michel Lombard qui faisait mine d'être nerveusement déprimé parce qu'elle ne répondait pas à ses soupirs amoureux ? Arturo Marino qui voulait projeter sur une toile les sentiments nobles qu'il croyait découvrir en expressions fugitives sur son visage ? Personne ne pouvait expliquer son attitude dès le premier coup de fil anonyme, pas même elle.

Hondry appela alors que la nuit était déjà en place depuis une heure et que les lumières du port se reflétaient dans l'eau huileuse.

— Me revoilà, dit-il. Avouez que j'ai été fair-play en n'appelant pas durant quarante-huit heures.

— Comment avez-vous vécu ? murmura-t-elle en songeant au carton laissé chez les Rafaël.

— Je suis parti en voyage... Un petit voyage en pleine lumière... Un voyage dans la réalité...

— Pourquoi avez-vous abandonné ce carton de provisions chez des gens qui sont venus passer le week-end et l'ont découvert ?

— Ils ont failli me surprendre. Mais j'ai eu une intuition qui m'a permis de filer à temps. Malheureusement, j'ai dû abandonner le carton et, me méfiant des réactions, j'ai préféré quitter l'immeuble.

Il mentait. Elle était certaine qu'il mentait. L'obliger à le ravitailler, c'était la rendre complice alors qu'il n'avait certainement pas besoin de la nourriture qu'elle lui faisait parvenir. Il avait dû découvrir des réserves dans les divers appartements qu'il pouvait visiter. Elle ignorait comment il s'y introduisait.

— Mais, pour ce soir, je compte sur vous... Faites-moi parvenir un steak. Je me charge de le faire cuire.

— Et si l'odeur se répand dans les couloirs ? demanda-t-elle ironique.

— Comment ! Un immeuble aussi luxueux ne peut absolument pas sentir la friture ni le gaillon, voyons. Les hottes aspirantes semblent très bien fonctionner.

Elle en doutait. Certains soirs d'été, l'odeur de poisson grillé envahissait les parties communes.

— Voulez-vous aussi des cigarettes ?

— J'ai tout ce qu'il me faut... Une bouteille de vin, du bourgogne de préférence. Mais, à la rigueur, un beaujolais de l'année...

Marjorie respira à fond et posa la question qui la hantait :

— Que nous voulez-vous, monsieur Hondry ?

Elle crut qu'il n'avait pas entendu ou qu'il avait raccroché.

— M'entendez-vous ?

— Qui vous dit que je suis Hondry ?

— Qui seriez-vous donc ?

— Peut-être un malade soigné par votre mari... Un malade qui lui reprocherait certaines méthodes... Je ne suis pas forcément un homme accusé de crime.

— Vous avez violé et tué une jeune fille qui n'était pas suspecte de chercher l'aventure.

— Qu'en savez-vous ? hurla-t-il. Que pouvez-vous dire d'une fille que vous ne connaissez pas ?

— Vous venez d'avouer, murmura-t-elle, la gorge contractée.

— Laissez-moi achever ! Que savez-vous également de votre mari ? De cet homme qui rentre le soir dans votre foyer avec le visage serein du bon docteur et du bon mari ? Un homme sur lequel vous vous appuyez sans réserve, un homme que vous jugez solide, sain d'esprit et de corps, et dont vous ne doutez jamais.

Dont elle n'avait jamais douté jusqu'à ce fameux repas à Aigues-Mortes. Mais depuis cette surprenante soirée, elle n'avait plus découvert la moindre raison de s'inquiéter.

— Un homme qui pendant dix heures vous est complètement inconnu. Il peut alors se révéler tout autre, torturer mentalement et physiquement les gens qui lui sont confiés.

— Croyez-vous qu'il pourrait donner le change depuis si longtemps ? répliqua-t-elle fiévreuse.

— Oh ! il est habile, subtil... Avez-vous entendu parler des électrochocs, par exemple ?

— Mon mari répugne à pratiquer cette méthode...

— Vous manquez d'informations, madame Brun... Il est des cas où il estime que l'électrochoc est nécessaire, comme d'autres traitements que je ne vous décrirai pas... Et les psychodrames, madame Brun ? Ceux qui transforment les malades en pauvres pantins en proie à leurs démons ?

— Si vous le haïssez, qu'attendez-vous ?

Nouveau silence. Non, pas exactement ; à l'autre bout du fil, elle entendait un bruit régulier. L'homme claquait légèrement des doigts, comme s'il marquait le tempo d'un air de danse. Mais ce n'était pas exactement ça. À bien écouter, on aurait pu également dire qu'il tapotait régulièrement sur une table avec une brosse à habits.

— J'attends, madame Brun, j'attends tout simplement. Au fait, n'oubliez pas le pain, tout à l'heure. Vous utiliserez l'ascenseur à 20 heures, juste pour déposer mon repas. C'est tout ce que je vous demande.

— Si vous n'étiez qu'un malade maltraité, vous n'auriez pas la patience de peaufiner votre vengeance. Vous êtes Hondry. Vous avez déjà tué et peut-être voulez-vous commettre un autre crime ?

— Vous êtes d'une imprudence absurde, madame Brun. Vous me provoquez comme si vous souhaitiez que je commette vraiment un meurtre. Cherchez-vous à vous débarrasser de votre mari ?

Avec répugnance, elle écarta le combiné, comme s'il dégorgeait un flot de vomissures. Seul un dément pouvait lui prêter de telles intentions. Se rendant compte qu'elle s'était éloignée, il hurlait dans l'appareil et elle pouvait entendre :

— Qu'est-ce qui vous déplaît tant, madame Brun ? Qu'est-ce qui vous soulève le cœur ? Si vous n'aviez pas ce désir secret d'en finir avec votre mari, m'auriez-vous protégé depuis près d'une semaine ?

Allons, ne jouez pas les innocentes...

Il ne servirait à rien de raccrocher, car il rappellerait sur-le-champ.

— Je vais préparer votre repas, fit-elle aussi sèchement qu'elle le put.

— Très bien, madame Brun, très très bien... Soignez bien votre cher ami inconnu, celui qui peut vous apporter une délivrance que vous souhaitez sans peut-être l'avoir jamais soupçonnée.

— Je vous avais dit de quitter cet immeuble pour ne jamais revenir.

— C'est seulement maintenant que vous vous en souvenez ? Dans le fond de vous-même, n'avez-vous pas souhaité que je revienne ? Ma disparition définitive n'aurait rien éclairci, bien au contraire. Vous seriez restée seule et pour la vie entière avec tout un lot de questions sans réponse. De quoi vous torturer interminablement.

— Que reprochez-vous à Alexis ?... À mon mari... Sa sévérité, si vous êtes Hondry ? Sa recherche de l'efficacité si vous avez été son malade ? Ayez le courage de répondre.

— Plus tard, madame Brun, plus tard... Mais, pour l'instant, songez à mon steak, mon pain, mon vin... Et si, par hasard, vous aviez un peu de fromage, je serais le plus heureux des hommes.

Comment faisait-il pour avoir cette voix lointaine et pourtant présente ? Il passait des menaces à des bagatelles comme de lui demander du fromage.

— Faites vite, je meurs de faim !

— Vous serez repris, Hondry, comme l'ont été Merkes et Jouillet.

La voix lointaine s'éleva, se cassa, reprit sur un ton neutre :

— Comment le savez-vous ?

— On vient de l'annoncer.

Elle prépara un paquet anonyme, alla le déposer dans l'ascenseur qu'il lui avait indiqué. Mais, au dernier moment, sans même réfléchir, elle pénétra dans la cage. À l'instant même où elle réalisait sa folie, l'appareil s'éleva. Les jambes fauchées par sa hardiesse, elle s'appuya contre le fond. Si l'homme la découvrait, il risquait de la tuer. Elle aurait voulu arrêter cette montée mais, programmé, l'ascenseur obéirait d'abord à l'inconnu avant de devenir libre.

Trois niveaux au-dessus, l'appareil s'immobilisa et les portes s'ouvrirent. Elle se précipita au-dehors, courut jusqu'à l'escalier qu'elle descendit en hâte. Une nouvelle fois, elle s'enferma chez elle, sur le point d'éclater en sanglots.

Lorsqu'une clé s'engagea dans la serrure, elle faillit hurler de terreur, mais Alexis entra et la regardait avec stupéfaction.

— Que fais-tu là ? On dirait que tu as vu un monstre...

— Ce n'est rien... J'ai été surprise...

Elle l'embrassa, alla attendre au salon qu'il se soit changé, lui prépara un scotch. Et, pour une fois, lorsqu'il la rejoignit, elle

enfrenait la consigne de silence.

— Le commissaire Feraud désire que tu le rappelles. À son domicile, s'il le faut.

Alexis prit le verre, en but presque la moitié, soupira et lui sourit.

— Excellent. Cela me fait énormément de bien après la journée que j'ai passée.

— Tu l'appelles avant de manger ?

— Ah ! ce commissaire ? Il commence à m'ennuyer sérieusement.

— Il s'agit d'un de tes malades ?

Alexis s'approcha du téléphone, haussa les épaules.

— C'est trop bête de se croire obligé d'obéir parce qu'il s'agit d'un flic. Je préfère dîner d'abord. Il me cherche noise au sujet d'un rapport d'expertise concernant un assassin... L'affaire Hondry... Tu n'as pas lu ça dans les journaux ?

— Voilà pourquoi il m'a demandé de te faire part de l'arrestation de Jouillet... Ils étaient trois à s'évader de centrale. Merkes, Jouillet et Hondry.

— Exactement, dit Alexis.

— Que te reproche-t-il au sujet de ce rapport d'expertise ?

— D'avoir en quelque sorte enfoncé davantage Hondry... Maintenant, ils se demandent s'il ne s'agit pas d'un simulateur... Il aurait la manie de se dénoncer pour des crimes que d'autres ont commis... Mais moi, je n'en démords pas. En mon âme et conscience, Hondry est bien l'assassin de cette Monique Rieux.

En son âme et conscience... D'où tirait-il cette assurance formelle de juge ? Avait-il suffi de cinq années d'expertises judiciaires pour faire basculer son mari dans le clan des impitoyables ? Il l'avait habituée à plus d'humilité, autrefois. Elle se souvenait de ses doutes, de ses angoisses lorsqu'il lui fallait se prononcer au sujet d'un internement d'office, par exemple.

Alexis dîna tranquillement devant la télé, alluma un petit cigare et n'alla former le numéro du commissaire qu'un verre d'armagnac à la main.

— Bonsoir, commissaire Feraud... Vous désiriez me parler ?

Buvant son alcool ambré à petits coups, il écouta patiemment ce que lui disait le policier. Marjorie aurait aimé prendre l'écouteur pour apprendre ce que le commissaire savait sur Hondry.

— Merkes et Jouillet affirment que Hondry est innocent ?... N'est-ce pas une habitude dans le milieu carcéral que d'essayer de sauver la mise à un compagnon de prison ? demanda Alexis.

La réponse parut l'amuser.

— Je vous l'avais bien dit... Et je ne triomphe pas. Il est impossible pour une jeune fille de dix-sept ans de vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans se permettre la moindre fantaisie. L'image était trop

belle, commissaire... Incroyable... Non, bien sûr, cela n'excuse ni le viol ni le meurtre, mais constituera une possibilité de circonstances atténuantes... Donc, si elle avait rendez-vous ce jour-là, elle a très bien pu faire de l'auto-stop pour arriver la première, du moins sans risque de retard. Et la malchance a voulu qu'elle tombe sur Hondry... Je suis certain que vous retrouverez le véhicule qu'il a utilisé.

Très satisfait, il raccrocha, vida son fond d'armagnac, regarda sa femme en secouant la tête.

— Je ne comprends pas qu'il perde son temps à reprendre l'affaire de zéro. Hondry avait avoué et donné des détails précis.

CHAPITRE XI

Lorsqu'elle pénétra dans les salons du *Club House*, près de cent personnes dansaient, riaient, s'interpellaient. Chacune portait un masque ou un loup sur le visage. De son appartement jusqu'à cette salle en fête, elle n'avait cessé de se trouver ridicule avec son costume de coureuse de prairie. Elle portait des vêtements de suédine à franges, une perruque d'un noir de jais avec une longue tresse. Il y aurait bien quelque plaisantin pour essayer de lui ravir son scalp aussi l'avait-elle solidement fixé avec des épingles à sa propre chevelure.

Tout de suite, quatre petits cochons de Walt Disney, plus vrais que nature, au point qu'ils en étaient fascinants, firent la ronde autour d'elle. Les voix criardes des gosses Bosson écorchèrent les oreilles avec une chanson dont ils ne connaissaient que deux vers :

*Qui craint le grand méchant loup,
C'est pas nous, c'est pas nous.*

Elle faillit leur lancer qu'elle s'était toujours demandé ce qu'ils pouvaient bien craindre, aperçut une jeune femme vêtue de voiles qui ne dissimulaient rien d'une poitrine qu'elle crut reconnaître. Elle se précipita, ne put traverser les groupes d'où s'échappaient des « Ugh ! » de bienvenue et même un « Voulez-vous fumer mon calumet ? » graveleux, prononcé par une voix de mâle.

Un ogre vêtu des bottes de sept lieues et d'un affreux masque en carton à la bouche énorme garnie de dents pointues lui barra le passage.

— Je vous croquerais bien, chère squaw.

L'ogre était un ogresse et elle crut même reconnaître la voix de Pauline Bosson, ce qui la mit mal à l'aise. La grosse femme avait parfois des élans qui dépassaient une tendresse innocente. Continuant sa route, elle approcha du buffet. Alexis lui avait dit qu'il la rejoindrait. Elle aurait voulu l'attendre, mais il s'était presque fâché en lui faisant remarquer qu'on ne comprendrait pas ce refus de venir sans lui.

— Mais on ne saura pas qui nous sommes.

— En arrivant séparés, ce sera encore plus difficile de nous reconnaître.

Chaque année, il y avait un concours à partir de minuit. Le jeu consistait à reconnaître les personnes masquées. Si l'on trouvait juste, celles-ci étaient éliminées. Les deux dernières gagnaient une caisse de champagne. Avec un entêtement enfantin, Alexis avait toujours voulu qu'elle soit parmi ces deux personnes alors que lui-même, avec son déguisement de Napoléon d'asile, figurait parmi les premiers éliminés.

— Bonne idée, mon garçon, de jouer l'indienne, fit une voix enrouée. Mais vos nichons ne me paraissent pas authentiques, lui dit un mousquetaire planté devant elle, les jambes écartées et la main au pommeau de son épée.

Il fit mine de lui toucher le sein droit et elle se déroba.

— Tout ce que je voulais savoir, dit le mousquetaire. Ce réflexe de pudeur vous trahit, chère Lily.

Avec un rire discret, elle s'échappa, essaya d'atteindre l'un des bars. Les quatre petits cochons assiégeaient le buffet et se goinfraient de beignets, faisant couler le trop-plein de sucre sur leur costume. L'un avait un violon d'enfant, un crinclin dont il arrachait des miaulements insupportables, un autre une flûte. Puis un accordéon et un tambour. Pauline Bosson, en les équipant de la sorte, aurait voulu saboter la soirée qu'elle n'aurait pas mieux choisi.

— Une coupe de champagne, ma jolie Iroquoise ?

Quasimodo, avec sa bosse, lui prenait le bras. Elle se laissa entraîner. Sur la piste de danse, on se trémoussait dans un désordre total. Après minuit, ce seraient les slows, quelques tangos et, de temps en temps, pour relancer la gaieté, les classiques du genre, depuis la danse du balai à la farandole.

— Vous pourriez être Esmeralda, lui dit Quasimodo. Je suis certain que les Gitans ont la même origine que les Indiens. Quelle est votre opinion ?

Elle haussa gentiment les épaules.

— Vous avez envie de gagner ces douze bouteilles ?

Pour toute réponse, elle leva sa coupe et la but en soulevant légèrement son masque. Il se pencha pour découvrir sa bouche, mais elle se détourna.

— Voulez-vous visiter Notre-Dame avec moi ? Ou bien la cour des Miracles ?

Pliant son bras, elle le salua à la façon indienne, se perdit dans la foule. Un domino lui souffla une langue de belle-mère au visage et elle en éprouva un certain dégoût. Une nouvelle fois, elle se retrouva devant l'ogre qui essaya de la serrer sur son sein. Habilement, elle glissa sous son bras, se mit à danser un rock face à un Frankenstein parfaitement réussi. Brusquement, son crâne déformé s'ouvrit et un cerveau en carton pâte apparut. Frankenstein tenta de le refermer sans y parvenir. C'était un gag qui amusait leurs voisins mais elle préféra se

contorsionner en face d'un Hindou ténébreux à souhait qui ne lui adressa pas un mot.

De petits lutins, des nains, des anges embarrassés de leurs ailes se jetaient dans les jambes des danseurs, mais aucun de ces enfants ne semait autant de désordre que les quatre petits cochons.

— On aurait dû les déguiser en petits loups ! cria quelqu'un.

Essoufflée, Marjorie s'écarta un moment, prit une gaufre qu'elle trouva trop sucrée. Van Gogh approchait avec un gros pansement sur l'oreille gauche. Arturo Marino redoutait à ce point qu'on ne prenne pas son talent au sérieux qu'il ne pouvait se résoudre à endosser une autre personnalité.

— Si mes souvenirs sont bons, dit Marjorie, c'était la droite.

Un regard triste la fixa à travers le loup noir.

— Excusez-moi, que voulez-vous dire ?

— L'oreille coupée, c'était la droite, non ?

— L'autoportrait le prouverait, mais si Van Gogh s'est peint en se regardant dans un miroir ce qui inversait son image ? Mais je vous félicite. Peu de personnes me signaleront ce détail ce soir et vous êtes la première.

— Cher Arturo, nous voilà à égalité pour le jeu. Je vous ai identifié et en même temps je me suis trahie si je comprends bien ?

— Comptez sur ma discrétion.

— Avez-vous vu Vicky ? J'ai bien aperçu des voiles transparents, mais je suis certaine qu'au dernier moment elle a dû changer d'idée.

— Je ne suis pas dans le secret... Vous avez vu cette monstrueuse grenouille ? On dirait plutôt un crapaud.

Un remous les sépara et un étrange personnage lui prit le bras. Il paraissait directement issu de la *Mayflower* ou encore des sorcières de Salem avec son chapeau noir à large bord, son habit sévère, sa culotte s'arrêtant aux genoux et les mollets pris dans des guêtres de cuir. L'inconnu l'impressionna. Il l'entraîna parmi les danseurs, essayant de l'enlacer et d'adapter le rythme assez rapide à ses intentions de corps à corps.

— La danse n'est-elle pas une invention du Diable, chuchota-t-elle, que votre religion réprouve ? Et, que je sache, les premiers colons d'Amérique se méfiaient des impudiques squaws.

— Enfin nous sommes seuls, répondit l'homme. Il y a des jours que j'attends cette occasion.

— Michel ? s'étonna-t-elle.

Ses bottes à talons le grandissaient.

— Comment m'avez-vous reconnue ? fit-elle agacée.

— Je vous ai vue avec Van Gogh... Marjorie, pourquoi m'avoir fait attendre si longtemps ?

— Allons, Michel, ne profitez pas de l'équivoque de cette soirée...

Dans une heure trente nous ôterons nos masques, nous redeviendrons nous-mêmes... Je ne veux pas vous écouter.

— Vous me rejetez, n'est-ce pas ? Vous me renvoyez à mon idiotie de femme...

— Désolée, Michel, mais vous vous trompez sur moi...

— Je veux vous aider.

— Mais je n'ai pas besoin d'aide...

En même temps qu'elle, il dut se rendre compte de son manque de conviction.

— Je sais que vous avez besoin d'être soutenue...

— Je ne comprends pas.

Puis, soudain, elle crut que tout s'éclairait. Michel lui aurait-il joué une sinistre farce pour la bouleverser et l'affaiblir, pensant qu'elle se jetterait dans les bras de son sauveur ? Téléphonait-il de n'importe où pour se faire passer pour Jean Hondry ? Ainsi s'expliquaient bien des détails obscurs, le carton de provisions abandonné chez les Rafaël.

— Ne me serrez pas ainsi, dit-elle à voix basse.

— Vous devez m'écouter... Je sais beaucoup de choses... Votre tranquillité se trouve menacée... Et peut-être que je détiens la clé...

— Lâchez-moi ! fit-elle avec une violence qu'elle avait sous-estimée et qui la rendit confuse lorsqu'elle vit que se tournaient vers eux des masques de carton aussi hideux que celui d'un tigre, d'un Martien qui donnait la main à la Chouette d'Eugène Sue.

Venaient des caricatures d'hommes politiques, de vedettes. Poniatowski, Fernandel, Louis de Funès.

— Nous faisons du scandale, dit-elle en le forçant à la lâcher.

Tout de suite, elle regrettait son éclat, fendait la foule, presque désespérée. Pour se faire une fois de plus entourer par ces sales petits cochons.

Qui craint le Grand méchant loup...

Sifflets stridents de la flûte, piailllements asthmatiques de l'accordéon et raclements du violon sur fond de tambour casserole. Elle les regardait tourner à toute vitesse. Ils accompagnaient chacun de ses pas, sans cesser de faire la ronde. Plus loin, elle vit l'ogre qui semblait rire de sa bouche sanglante. Elle lui fit signe, certaine qu'il s'agissait de Pauline. Furieux peut-être d'être percé à jour, l'ogre tourna les talons. Les petits cochons s'éparpillèrent en même temps comme sur un ordre secret. Elle alla boire une autre coupe. Un émir aux yeux bleus vint la regarder de près.

— Marianne ?

Elle secoua la tête. Le jeu commençait-il plus tôt que d'ordinaire ? Mais que faisait donc Alexis ? Elle put s'approcher d'une chaise, s'y laissa choir avec plaisir.

Au bout d'un moment, elle sentit un regard sur elle et se raidit. Un

bagnard la fixait intensément. Il portait un costume rayé, une sorte de pyjama, un masque en carton à l'expression cruelle. Une chaîne en plastique partait de sa cheville droite et montait vers le boulet qu'il tenait dans le creux de son bras, comme un animal.

Les gens le regardaient, s'attroupaient mais, chose étrange, ne faisaient pas le cercle autour de lui, laissant un créneau comme s'ils avaient soupçonné une quelconque entente entre l'Indienne et le forçat.

L'homme prit sa boule, appuya au milieu et, sous l'effet d'un ressort, comme pour le crâne de Frankenstein, elle s'ouvrit et une sorte de pantin, portant le costume de gendarme du Guignol lyonnais, en jaillit et se balança avec sa matraque tenue entre ses deux bras atrophiés. On applaudit et le bagnard referma sa boule, s'inclina et disparut dans la foule. Marjorie se leva pour le suivre du regard mais n'y parvint pas. Elle avait beau se raisonner, s'affirmer que c'était impossible, que l'homme de l'immeuble ne pouvait s'être procuré un tel déguisement, une grande certitude la rongeait de terreur. Sous ce costume caricatural de bagnard, Hondry assistait à cette soirée et la défiait. Mais comment s'était-il procuré un billet d'entrée ? On les payait dix mille francs anciens chez les commerçants. Aurait-il pris un tel risque pour venir simplement la narguer en plein public ?

Soudain, elle se précipita à travers les danseurs. Ramsès ou Tout Ankh Amon venait de lui apparaître à l'autre bout des salons. Superbe avec son masque doré, sa coiffe allongée, son allure noble. Elle dut renoncer à traverser en ligne droite, se demanda si la musique ne cesserait pas durant quelques minutes. Tout le monde se convulsait de plus en plus. Il lui arrivait de surprendre des mains audacieuses. Une marquise, qui était peut-être un homme, tapotait les fesses d'un négrillon qui pouvait être femme ou homme. On se laissait aller à une certaine licence que Marjorie avait toujours redoutée.

— Doucement, ma belle, lui dit un toréador en la retenant par la natte. Un baiser... C'est le péage.

— J'ai vu Carmen dans ce coin, lança-t-elle.

Il consentit à la lâcher et appela Carmen dans le brouhaha. Pendant ce temps, le pharaon avait disparu et elle en trépignait d'impatience, coincée par des danseurs qui se tenaient par les épaules et tentaient de former un immense escargot.

— Prenez la suite, prenez la suite.

Elle vit là un moyen de parvenir à ses fins, mit ses mains sur les épaules d'un pope grec qui se retourna et lui offrit un visage dévoré par une énorme barbe postiche. Il cligna d'un œil salace. Mais elle constata qu'elle avançait plus vite.

Deux mains se plaquèrent à ses hanches, presque à ses fesses. Elle essaya de se dérober mais elles insistaient. Tournant la tête, elle eut

un choc au cœur en reconnaissant le bagnard. Il avait accroché son boulet à une attache de son épaule et la fixait à travers son masque d'assassin.

La tête de l'escargot s'arrêta et avec de grands rires chacun vint buter contre le dos de son prédécesseur. Marjorie rougit en sentant le ventre du bagnard épouser sa chute de reins, se dégagea avec une rage qui souleva les protestations du pope orthodoxe.

Plaquée contre le mur, elle refusa de regarder le bagnard jusqu'à ce que l'escargot se soit éloigné. Elle se sentait humiliée, coupable, comme à douze ans lorsque dans le métro un homme lui avait pris la main pour la plaquer contre sa braguette. Un éclair doré la sortit de cet état pénible, lui rendit sa joie de vivre. Le pharaon ne se trouvait qu'à une dizaine de mètres et se penchait vers une séduisante Tahitienne. Tout en glissant entre les gens, bousculée, comprimée, elle se demandait comment cette femme avait pu obtenir cette teinte ocre pour ses épaules, sa taille nue. Un soutien-gorge réduit maîtrisait le débordement de deux seins exubérants, une jupe en raphia découvrait ses cuisses, le bikini d'un noir provocant qu'elle portait dessous. Comme masque, deux fleurs exotiques protégeaient ses yeux et de longues feuilles vertes le bas du visage.

Le pharaon tourna la tête. Elle agita légèrement la main. Comme s'il ne l'avait pas reconnue, il lui montra son dos et s'éloigna. Pourtant, Alexis savait qu'elle se déguiserait en Indienne. Pourquoi ne pas l'attendre ? À cause de ce jeu et des douze bouteilles de champagne ?

D'un coup, la musique cessa de hurler et comme si chacun se retrouvait nu, il n'y eut plus un murmure, ce qui permit à l'animateur d'annoncer le jeu. Cette année, les quatre derniers finalistes emporteraient une caisse de douze bouteilles de champagne, de nombreux cadeaux offerts par les commerçants. Mais le super-gagnant, ou gagnante, aurait droit à huit jours aux Baléares offerts par l'association des commerçants.

— Je préfère le champagne, dit quelqu'un.

Le meneur de jeu commença d'expliquer la façon de procéder tandis que le brouhaha enflait de nouveau. Marjorie avait cru voir son mari pénétrer dans une petite pièce servant de vestiaire pour les membres du club. C'était bien le pharaon. Dans une enfilade de portes ouvertes, elle l'apercevait qui se dirigeait vers les bureaux du club.

Elle se mit à courir, arriva tout au bout du bâtiment sans le rencontrer. Revenant sur ses pas, elle aperçut de la lumière sous une porte, poussa celle-ci. Une manche rayée se détendit avec, à son extrémité, une main gantée qui la saisit par le cou. Du pied, le bagnard repoussa la porte et l'empoigna à bras le corps. Marjorie ne songea pas une seule fois à crier mais se débattit avec sauvagerie. Ses bras étaient emprisonnés mais elle ruait, essayait de frapper l'homme

entre les jambes avec ses genoux. Le bagnard, profitant de cette tentative, glissa ses cuisses entre les siennes, la renversa en arrière. Elle crut tomber sur le sol, mais se retrouva à moitié allongée sur un bureau.

— Vous n'y parviendrez pas, dit-elle. Jamais !

Sa jupe de suédine, trop frangée, remontait très haut et contre son bas-ventre pesait la rude intention de l'homme. Jamais elle n'avait cru possible d'être ainsi violée par un seul individu. Une main la prit à la gorge et commença de serrer. De son bras gauche libéré, elle essaya de griffer le cou qui apparaissait sur quelques centimètres. Puis elle songea à arracher le masque. L'autre main gantée lui saisissait son slip, le déchirait sur le côté droit. Comprenant son intention, l'homme écarta sa main du cou.

Elle planta ses ongles dans le tissu de la camisole, fut surprise de le trouver aussi épais. Mais elle dut enfoncer profondément dans les muscles du bras, les lacérer.

À cet instant, l'homme libéra sa gorge, arracha son masque.

— Non, pas toi...

Alexis souriait. Elle perçut une très forte odeur de whisky. Ce qui pouvait expliquer... Non, pas expliquer. Rien ne justifiait, ni ne lui ferait admettre cette sale comédie.

— Je ne veux pas ! hurla-t-elle.

— Jusqu'ici, tu te taisais, constata-t-il en poussant son avantage, et maintenant que tu sais que c'est moi tu te mets à crier ? Voilà qui est étrange, non ?

— Laisse-moi... Je ne veux pas...

— Je te croyais plus sensible à ce genre d'humour, dit-il en se penchant vers elle. Avoue que c'est vraiment extraordinaire, pourquoi ne pas profiter de la situation ?

Pour rien au monde elle n'aurait arraché son propre masque, aurait pensé mourir de honte.

— Tu n'apprécies pas ? Alors que depuis que je suis dans cette soirée je ne cherche qu'à te prouver combien je te désire encore...

— Tu désires l'Indienne que je représente...

— Et toi, tu étais sur le point de succomber aux charmes du bagnard évadé... Ne sommes-nous pas à égalité ?

Du fond de sa détresse, elle imagina la seule chose qui pouvait lui faire abandonner son ignoble intention.

— Nous sommes ridicules, murmura-t-elle.

Il fronça les sourcils, continua de presser son désir contre son bas-ventre.

— Si quelqu'un entre... Pourquoi ne pas attendre ? Chez nous ?

— Non, maintenant, ici...

— Tu seras seul, très seul, dit-elle, car je ne pourrai pas participer.

— Crois-tu ? demanda-t-il ironiquement. Je ne te croyais pas aussi chichiteuse.

— Retournons là-bas, proposa-t-elle en s'efforçant de montrer le plus grand calme.

Lui cacher aussi longtemps la blessure profonde qu'il venait de lui faire.

— Comme tu voudras, mais c'est dommage... Nous ne retrouverons jamais une occasion aussi fantastique. N'était-ce pas surréaliste que cet amour entre un bagnard et une Indienne commençant par une tentative de viol et pouvant se terminer par la grande extase, la plus grande que nous ayons connue ?

Il reculait et elle se redressa. Lorsque ses pieds touchèrent le sol, ses jambes se mirent à trembler et elle soutint son corps à la table des deux mains ne voulant pas trahir cette faiblesse.

— Comme tu voudras, dit-il.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans les salons, on les acclama. Ils étaient les seuls à porter encore un masque. Les affreux petits cochons prétendirent qu'ils avaient triché en quittant la salle.

Mais personne ne voulut écouter ces sales gosses. On les souleva pour les hisser sur une sorte de podium improvisé avec une table et une chaise servant de marche.

— Maintenant, vous pouvez ôter les masques, hurla le meneur de jeu. Non, attendez. L'Indienne arrachera celui de cet horrible forçat et ce dernier ôtera délicatement le loup de notre merveilleuse squaw.

Au premier rang, les yeux brillants d'une fausse joie où Marjorie, malgré son trouble, croyait voir des lueurs jaunes d'envie, l'ogre se révélait être Pauline Bosson, comme elle l'avait deviné. Dépitée aussi, Vicky la Tahitienne. Elle avait dû s'enduire de fond de teint. Mais Quasimodo son mari demeurait invisible.

— Petit printemps aux doigts de rose et au pied léger veut-elle bien découvrir l'horrible visage du bagnard ?

Marjorie se rendit compte que c'était à elle que s'adressaient les haut-parleurs. Elle tendit la main, suspendit son geste. Tenant son masque de pharaon sous le bras, Marco, le garçon du port, lui souriait en bas du podium.

— Je l'ai payé pour tenir ce rôle, murmura Alexis.

Dans la façon qu'elle eut d'arracher le masque d'assassin, le public ne vit qu'un geste de comédie dicté par le meneur de jeu alors qu'elle aurait souhaité lacérer le visage de son mari de ses ongles.

Lorsqu'on découvrit qu'il s'agissait du docteur Brun et de madame, ce fut du délire.

CHAPITRE XII

Lorsque la nuit vint et que de son living Sonia Breknov découvrit le *Club House* du port qui flamboyait comme un théâtre un soir de première, la pensée de se coucher loin de ce bal costumé, dans la solitude effrayante de l'immeuble, lui devint intolérable.

Sachant déjà quel costume elle allait revêtir, restait à élucider un point. Elle forma le numéro du *Club House*, demanda l'un des organisateurs de la soirée.

— Reste-t-il des billets d'entrée ?

— Bien entendu, madame Breknov.

— Mais combien cela me coûtera ?

— Cent francs, madame Breknov.

Comme elle soupirait bruyamment, l'organisateur ajouta d'une voix très aimable :

— Nous serons très flattés de votre présence, madame Breknov, et si vous décidez d'honorer notre soirée, il va de soi que tout le monde sera d'accord pour vous offrir cette entrée.

— J'accepte votre invitation, dit-elle en toute simplicité.

Dès lors, ce fut une course contre la montre et contre les nombreuses valises entassées dans les placards de son appartement. En quelques instants, elle créa un désordre invraisemblable, s'agita si bien que les serins commencèrent de siffler leur désapprobation.

— Mes pauvres chéris... Vous pensez que je deviens folle, mais je ne trouve pas cette perruque... Et le chapeau...

Lorsqu'elle fut habillée, elle se précipita devant sa coiffeuse, traça avec un crayon pour les yeux, noir, une moustache qu'elle dut effacer deux fois, regrettant de ne pas avoir un postiche.

Une inquiétude la prit.

— Et s'ils ne reconnaissent pas le Grand Molière ? S'ils me prenaient pour d'Artagnan. Il faut que je situe le personnage...

Sur les grandes feuilles blanches, elle écrivit rapidement en lettres majuscules : le « Tartuffe », le « Malade imaginaire », « l'École des femmes »..., roula le tout de façon à laisser voir les titres de ces pièces.

Lorsqu'elle revint dans le living, les serins sifflèrent d'inquiétude.

— Mais c'est moi, votre maman, mes gros bêtas.

Ils continuaient de siffler et elle haussa les épaules.

— C'est une cabale... Celle des Dévots peut-être... Pauvre Jean-Baptiste...

Avant de sortir, elle jeta un long regard inquisiteur à son judas optique. Faiblement éclairé par une lampe disposée à l'angle d'une intersection, le couloir était désert.

Silencieusement, elle ouvrit sa porte, sortit, la referma avec précaution, se dirigea sur la pointe des pieds vers l'ascenseur le plus proche. Comme elle passait devant l'escalier, elle entendit un léger bruit, s'immobilisa. Quelqu'un descendait en évitant de faire du bruit. Deux secondes, elle hésita entre l'ascenseur tout proche et une retraite rapide vers son appartement. Mais la frayeur la paralysait et lorsqu'elle prit la décision de gagner l'ascenseur, elle frôla le mur de trop près. Son rouleau de manuscrits érafla le crépi et ce frottement produisit un bruit qui lui parut énorme.

La personne qui descendait dut être surprise. Elle jura à voix basse, fit un faux mouvement et laissa échapper un objet noir et carré qui ricocha sur les marches et atterrit aux pieds de Sonia Breknov. Elle baissa les yeux, reconnut l'objet comme étant un sac de plastique qu'on avait renforcé de carton. Ouvert, il s'en écoulait un saucisson sec, un morceau de pain, et aussi un liquide sombre que le pain commença de boire comme une éponge.

— Du vin, constata-t-elle naïvement.

Puis, soudain, elle comprit d'où provenaient ces provisions. Elle voulut hurler mais sa voix s'enroua.

— Au secours, murmura-t-elle, au secours... C'est Hondry, l'assassin... Il est là...

Craignant de ne pas arriver à temps à l'ascenseur, elle commit l'imprudence de commencer à descendre l'escalier.

— Je vous en prie, venez m'aider.

Sa voix s'éclaircissait. Dans un court instant, elle pourrait crier juste comme elle atteindrait le niveau inférieur où habitaient quelques personnes. Elle pourrait cogner à leur porte, hurler.

Mais l'inconnu se ruait dans l'escalier. Elle regarda vers le haut, aperçut une silhouette noire qui bondissait, franchissant plusieurs marches à la fois. Elle continua de clopiner à cause de sa jambe amoindrie par cette fracture du col du fémur. Elle surestima ses possibilités mais l'homme la rejoignit à moitié escalier et la poussa avec une force fantastique telle qu'elle tomba la tête en avant, effleurant à peine les marches de son corps. Sa tête éclata contre un bac en béton crépi contenant des plantes vertes sur le palier inférieur.

Le gardien de l'immeuble la découvrit en faisant sa ronde de minuit. Tout de suite, il constata qu'elle était morte, essaya en vain de

téléphoner au médecin, aux autorités municipales. Il ne put également obtenir le *Club House* où la soirée costumée devait atteindre le maximum. Non sans une certaine joie mauvaise, il décida de se rendre là-bas pour jeter un peu d'eau glacée sur la surexcitation de ces gens un peu trop privilégiés à son goût.

Marjorie apprit tout de suite le drame et courut vers la pyramide. Lorsqu'elle arriva sur place, il y avait déjà des dizaines de personnes travesties. Elle crut que les pompiers étaient déjà là lorsqu'elle en aperçut un. Ce n'était qu'un directeur commercial déguisé de la sorte.

— Ne touchez à rien, lui cria-t-on lorsqu'elle s'agenouilla devant la pauvre Sonia.

La perruque grand siècle n'avait pas amorti le choc et c'était horrible de voir ces filets de sang qui sourdaient à travers les boucles poudrées depuis les oreilles et le crâne.

— Ne reste pas là, dit Alexis en la soulevant de terre.

Le seul docteur de la station, dans son habit de Triboulet, fit un rapide diagnostic.

— Il y a bien deux heures qu'elle est morte.

— Et personne n'a rien entendu.

— Tout le monde était à la soirée.

— Certainement pas... Mais cette pyramide est surtout habitée par des personnes âgées.

Marjorie ne comprenait pas cette moustache tracée au crayon au-dessus de la lèvre peinte de Sonia Breknov. Ce n'est que lorsqu'elle aperçut les faux manuscrits qu'elle sut que sa vieille amie avait voulu prendre l'apparence de Molière.

Trois gendarmes finirent par arriver et firent évacuer toutes les personnes étrangères à l'immeuble.

— Elle a dû glisser, expliquait le gardien. Il était déjà tard pour se rendre à cette soirée... Je ne savais pas qu'elle avait l'intention d'y assister...

En amont de l'escalier, un gendarme découvrit la trace noire des talons en cuir de Sonia Breknov.

— C'est ici qu'elle a dérapé, cria-t-il.

Alexis regardait sa femme. Se rendait-elle compte qu'elle secouait la tête, les yeux fixés sur le cadavre ? Il s'approcha d'elle, chuchota :

— Qu'as-tu ?

— Je ne crois pas qu'elle ait glissé.

— Mais pourquoi ?

Elle ne pouvait pas expliquer.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ? leur demanda l'adjudant de gendarmerie en s'adressant à Alexis.

— C'était une vieille amie mais nous ignorions qu'elle devait assister au bal masqué.

Le gendarme regardait son habit de forçat, paraissait avoir envie de sourire.

— Vous pouvez rentrer chez vous... Le corps va être enlevé...

— Que va-t-on faire d'elle ?

— Nous allons la faire conduire à la morgue de Montpellier... Le parquet décidera si une autopsie doit avoir lieu.

— Viens, dit Alexis en entraînant sa femme.

Avant que l'on ne découvre le cadavre de Sonia Breknov, elle avait appréhendé cet instant du retour chez eux, se demandant si elle ne ferait pas mieux de solliciter l'hospitalité des Lombard. Mais, brusquement, ce qu'avait fait Alexis lui paraissaient sans importance eu égard à cette fin brutale de la vieille artiste.

Dans le living, Alexis lui apporta un armagnac, dès qu'il fut en robe de chambre.

— Bois, ça te fera du bien.

— Je suis certaine qu'on a voulu la tuer. Elle a dû le surprendre.

Il se servit un verre, but une gorgée, demanda seulement alors :

— De qui parles-tu ?

— D'Hondry... Je suis maintenant certaine qu'il a été surpris par Sonia Breknov.

— Tu devrais le dire aux gendarmes, dit-il. Mais que ferait-il dans l'immeuble ?

— Peut-être veut-il se venger de toi... Sonia Breknov pensait qu'il était là car elle se souvenait très bien que tu avais été l'un des experts psychiatres désignés. Elle avait fait part de ses inquiétudes au gardien qui va certainement en parler aux gendarmes.

— Je n'arrive pas à m'en persuader, dit Alexis, mais dans ces conditions mieux vaudrait alerter le commissaire Feraud qui s'occupe personnellement de cette affaire.

Il consulta sa montre, fit la grimace.

— Une heure un quart... Ce n'est pas le moment de l'appeler. Je le ferai demain matin. Maintenant, allons nous coucher.

Alors elle le regarda. Comment pouvait-il être si serein à la pensée qu'ils allaient partager le même lit après qu'il se soit comporté de façon aussi ignoble ?

— Je te laisse notre chambre, dit-il, je prendrai celle d'amis.

— Alexis, pourquoi ?

Il regarda le fond de son verre.

— Peut-être parce qu'un déguisement permet de libérer ce qui est d'ordinaire profondément enfermé en nous... C'est une explication... Dans les psychodrames, le travesti peut aider... Et sur scène, un acteur arrive à se dédoubler.

— Un mauvais acteur, murmura-t-elle.

— Je me sentais brutal, débarrassé de mon acquis de culture, de vie

sociale. Tu étais une Indienne bougrement attirante avec ces franges qui battaient tes cuisses... Autour de moi c'étaient caresses furtives, paroles salaces... Ils me faisaient pitié, ces pauvres cons qui n'osaient pas y aller carrément. J'ai pensé que je devais aller jusqu'au bout...

— Pourquoi avec moi ?

— Parce que tu es la seule femme que je désire...

Elle secoua la tête.

— Je ne le crois pas.

— Tu dois le croire, dit-il sèchement.

— Tu as cherché à me faire du mal, à me terroriser... Ou alors à tester ma fidélité.

— Ta résistance s'est accrue dès que tu as découvert que j'étais ce bagnard.

— Oui, c'est vrai, reconnu-elle franchement.

— Le travesti te troublait donc. Comme le tien m'excitait. C'est preuve que nous sommes aussi fragiles l'un que l'autre.

— J'ai cru que c'était Hondry, avoua-t-elle.

— Comme tu es imaginative... Mais tu y crois vraiment ! Cette pauvre Sonia Breknov arrivait à te faire partager ses fausses terreurs.

— Pourquoi te hait-il ?

Alexis soupira, regarda ailleurs.

— Me prends-tu pour une de tes malades ? demanda-t-elle.

— Fais une analyse lucide des faits qui t'ont amenée à supposer que cet homme hantait ta vie, et tu verras qu'il ne reste pas grand-chose si tu es honnête avec toi-même.

— Il y a les coups de téléphone, dit-elle.

— Tu as reçu des coups de téléphone ?

— Presque chaque jour. Il me demandait de lui fournir de la nourriture que je déposais chaque fois en des endroits différents.

Alexis ferma les yeux, s'assit ensuite en face d'elle et la regarda.

— Je t'en prie, je ne suis pas folle... J'ai fourni cette nourriture, du vin, du pain...

— N'as-tu jamais pensé qu'on te faisait une blague affreuse ?

— Si... Mais ensuite, j'ai réellement cru qu'il s'agissait de Hondry... Et M^{me} Breknov également.

— Le commissaire Feraud ordonnera une fouille complète de l'immeuble. Des dizaines de gendarmes, de policiers. Moralement, le supporteras-tu ? Il te faudra ensuite vivre normalement, affronter les sourires goguenards, les airs entendus. Femme de psychiatre, voilà qui n'arrangera rien. Mais nous pourrons quitter cet endroit, nous installer ailleurs. À la campagne...

— J'ai songé aux conséquences, très souvent.

— Tu as attendu ce soir pour m'en parler ?

— La mort de Sonia Breknov fait la différence entre mes doutes et

les certitudes.

— N'as-tu jamais songé à enregistrer cette voix inconnue ? Il y a deux magnétophones, ici.

— Je n'y ai pas songé, murmura-t-elle.

— Le commissaire Feraud possède certainement des enregistrements de la voix de Hondry. Avant de s'engager dans une opération de fouille, il sera bien avisé de te les faire écouter.

— La voix est maquillée... J'ai même cru qu'il pouvait s'agir d'une femme, au début.

— Vicky ?

— Pauline Bosson également... Son admiration constante finit par me mettre mal à l'aise. Elle en fait trop et je me demande si, dans le fond, elle ne me déteste pas.

— Tu as trop fait pour elle, dit-il sentencieux.

— C'est Hondry, dit-elle, et cela prouve du moins une chose.

Il pencha la tête comme pour l'inviter à poursuivre.

— S'il a été capable de tuer une vieille femme trop curieuse mais inoffensive, c'est qu'il est réellement l'assassin de Monique Rieux.

— Voilà qui confirme mon expertise que le commissaire Feraud essayait de démolir. Il ne sera guère content de devoir admettre que Hondry a réellement des pulsions criminelles.

CHAPITRE XIII

Un air presque brûlant pénétrait dans le living par les portes-fenêtres largement ouvertes. La mer scintillait comme en plein été et Marjorie avait coupé le chauffage très tôt. Lorsque Maryse s'était présentée pour prendre son travail, elle l'avait renvoyée en lui promettant de lui régler quand même ses heures.

Le commissaire Feraud était arrivé vers 10 heures du matin. Il n'avait pas exigé que le docteur Brun soit présent, mais Alexis avait dit qu'il reviendrait le plus rapidement possible. Toutes sortes de véhicules s'étaient rangés en bas de la pyramide et des gendarmes, des gardes mobiles et des policiers en civil fouillaient chaque appartement. Chaque fois qu'un niveau avait été visité, un inspecteur venait en prévenir le commissaire principal.

— Nous avons la preuve que M^{me} Breknov a été volontairement poussée dans le dos, lui annonça le policier presque tout de suite. Elle portait un habit de théâtre assez étroit et pour éviter d'être irritée avait talqué l'intérieur du vêtement à hauteur des épaules. De plus, elle transpirait au moment de son accident... Frayeur ? Énervement ? Ou encore cet habit trop ajusté ? On a relevé nettement sur son épaule gauche l'empreinte d'une main d'homme lorsqu'on l'a dénudée à la morgue. De plus, au cours de sa chute, elle aurait dû rebondir de marche en marche, laissant des traces de sang ou de matière cervicale. Or, il semble qu'elle ait en quelque sorte plané jusqu'à ce que sa tête éclate contre le bac de plantes vertes.

Muette, s'efforçant de ne pas céder à l'impact atroce des images que Feraud évoquait, elle l'écoutait avec attention.

— Personne ne l'a entendue crier. Les gens du niveau inférieur regardaient un film assez bruyant à la télévision. Ils ont l'habitude de monter le son car le mari est sourd comme un pot. Saviez-vous qu'elle était décidée à assister à ce bal masqué ?

Marjorie secoua la tête.

— Il semble qu'elle se soit décidée tardivement car elle a téléphoné aux organisateurs qui l'ont assurée de la gratuité de l'entrée pour elle.

Dans sa poche, il prit une petite boîte en plastique, l'ouvrit délicatement.

— On a retrouvé du verre au départ de l'escalier... Des traces de vin et des miettes de pain... Le vin semble être un bon cru... Bourgogne certainement.

Elle ne réagissait pas. Les policiers découvriraient bien d'autres choses. Le concierge se souviendrait des Rafaël et de leur indignation de la semaine précédente. On les interrogerait à Toulouse et ils parleraient du carton de provisions sur lequel figurait son adresse. Il enveloppait un envoi de livres club vendus par correspondance. Mais toutes ces découvertes ne prouveraient pas son début de complicité et, le matin même, avec Alexis, ils avaient mis au point les réponses qu'elle devrait donner pour éviter d'être inculpée pour assistance à malfaiteur.

— Mais s'ils arrêtent Hondry, il m'accusera, dit Marjorie.

— Si tu nies, on pensera qu'il ment... Ce ne sera pas la première fois qu'il sera pris en flagrant délit de mensonge.

Feraud fit quelques pas, plaça la petite boîte sous son nez.

— Voici ces éclats de verre. L'homme portait certainement une bouteille et du pain qu'il a laissés choir. Nous faisons faire une enquête dans tous les commerces ouverts l'hiver dans la station. Passe encore pour la bouteille, mais le pain était normal. Pas de pain sous cellophane qui se conserve des semaines. Au besoin, nous ferons une analyse comparative avec les pains que l'on trouve en vente dans le coin.

Elle prit son paquet de cigarettes, en alluma une très lentement, regarda le port et la mer.

Bientôt, le plein midi à la torpeur déjà estivale.

— Vous m'avez dit que M^{me} Breknov avait retrouvé des cendres de cigare dans son corridor ?

— C'est exact... Et, le soir où elle avait surpris une silhouette, elle avait respiré une odeur de fumée de tabac.

— Comment en était-elle arrivée à soupçonner la présence de Hondry ?... Pourquoi était-elle fixée sur ce nom ?

Marjorie lui parla du goût de la vieille actrice pour le fait divers, des journaux quotidiens, hebdomadaires et des revues spécialisées dans le sensationnel qu'elle achetait.

— Ce qui l'avait frappée c'est que mon mari, expert psychiatre, habite précisément cet immeuble. Elle croyait pouvoir affirmer qu'Alexis... mon mari, avait dû se montrer très sévère avec Hondry... Elle le jugeait sur les apparences, estimait que c'était un homme d'ordre et de savoir, incapable d'indulgence coupable.

Elle marqua un léger arrêt. Un voilier tirait des bords dans le port et elle reconnut la manière hardie de Marco de s'approcher ainsi des autres bateaux, à les frôler, avant de changer d'amures. Alexis ne lui avait pas expliqué pourquoi il avait payé le jeune garçon pour qu'il

endosse le déguisement de pharaon. Son intention première était-elle de gagner à tout prix les huit jours aux Baléares ?

— Elle faisait donc son enquête, intervint patiemment Feraud.

— C'était une vieille femme qui se laissait impressionner par ce flot de fausses informations sur la criminalité, la drogue, les jeunes, l'indulgence de la justice, la liberté sexuelle... Bref, elle couvait une peur latente. Oui, c'est cela. La peur était chez elle à l'état endémique comme la peste dans certains pays.

— Mais cette fois, elle avait de bonnes raisons d'avoir peur, fit-il remarquer.

— Je n'avais aucune raison de la croire... Je voulais la rassurer, essayer de lui représenter le monde extérieur sous un jour moins effrayant qu'elle ne l'imaginait. Ce n'était pas très facile.

De nouveau, son regard fuyait vers le voilier barré par Marco. Un neuf mètres. Personne n'était capable de manœuvrer aussi finement parmi les résidents d'hiver. Bientôt, il atteindrait la passe et se projetterait en pleine mer sous un joli vent régulier. Feraud se déplaça pour suivre la direction de ses yeux et parut rester en admiration devant les évolutions du ketch.

— Un ami ?

— Marco... Il travaille pour le club... Un très bon barreur.

— Je vois...

Les mains dans les poches, il se retourna vers elle.

— M^{me} Breknov ne se faisait aucune fausse idée sur la sévérité de votre mari... Un journal qui parle surtout de crimes a vanté le sens des responsabilités du docteur Brun... Sans citer son nom, mais en affirmant qu'un jeune psychiatre avait seul osé affirmer que Hondry jouissait de toutes ses facultés mentales et que son crime ne méritait aucune excuse. J'ai lu cet article. Il m'avait même agacé, peut-être indigné... Les deux autres experts passaient pour des polichinelles ou des traîtres. Personnellement, je n'ai jamais pensé que Hondry puisse être le vrai coupable... Votre vieille amie a dû lire cet article.

Frissonnante malgré la chaleur, elle aurait voulu repousser ce jugement sur son mari. Elle n'aurait jamais épousé un expert judiciaire. Tout le monde se trompait dans cette histoire.

— Vous parlait-elle aussi de la victime, Monique Rieux ?

On sonna et Feraud alla ouvrir la porte. Toujours le même inspecteur vint faire son rapport.

— Continuez.

Il referma la porte, fronça les sourcils. Elle vint à son secours.

— Elle avait lu que Monique Rieux était une jeune fille parfaite à tous les points de vue. Elle classait les gens en bons et en méchants. Les bons ne pouvaient qu'être parfaits. Une jeune fille bien sous tous rapports, studieuse, issue d'une famille modeste mais honnête, ne

songeant qu'à son travail et à ses parents.

— Vous semblez agacée.

— Cela ne peut correspondre à la réalité.

— Certainement pas. C'est tout ?

— Il s'agissait d'une étudiante ?

— En psychologie, oui, dit-il en la regardant.

Que voulait-il insinuer ? Psychologue ? Puis elle comprit. Dans les hôpitaux psychiatriques, on trouvait des psychothérapeutes. Pensait-il que cette jeune fille ait pu connaître Alexis ? Que ce dernier se serait montré féroce envers Hondry à cause d'elle ?

— L'un de ses professeurs était Michel Lombard.

Brusquement, elle se souvenait que le mari de Vicky était effectivement professeur de psychologie... Mais elle ignorait quelle était sa spécialisation exacte.

— Vous connaissez ce professeur ?

— Nous sommes amis... Nous nous rencontrons assez souvent... Assez régulièrement, même, au bar de *L'Escale*, à l'heure de l'apéritif, le plus souvent le soir.

— Et lui ne vous a jamais parlé de Monique Rieux ?

— Non, jamais.

Elle crut lire dans ses pensées. Le policier devait se demander quelles étaient leurs conversations favorites entre amis, si la frivolité l'emportait sur le sérieux. Il les jugeait, ces gens de l'hiver, confinés dans cette ville faite pour l'été et l'insouciance. Et elle ne trouvait aucun argument pour se défendre et défendre les autres, justifier leur vie particulière.

— Une fois revenus dans cette station balnéaire, les habitants semblent rayer le reste du monde, dit-il.

Marjorie se sentit rougir, baissa les yeux.

— C'est exactement cela, reconnu-elle.

— Peut-être avez-vous raison. Vous-même n'avez jamais pensé à cet Hondry qui se promenait dans cette pyramide vide ?

— Vaguement.

— Vous n'aviez pas peur ?

— Je n'arrive pas à réaliser qu'un homme puisse me vouloir du mal.

Alexis, déguisé en forçat, lui apparut pour lui démontrer quelle menteuse elle faisait.

— Pourtant, M^{me} Breknov a été assassinée... Donc, cet homme est dangereux. Il ne cherchait pas seulement à se venger de votre mari... En tuant pour la seconde fois, il rend son premier forfait absolument crédible. Il endosse l'assassinat de Monique Rieux.

Exactement ce qu'avait dit, dans la nuit, Alexis avec une satisfaction assez mesquine.

— Et le rapport de votre mari se trouve justifié, corroboré. Cette

presse que vous vilipendez va le couvrir de fleurs.

— Insinuez-vous que ce coup de théâtre arrive à point pour mon mari ?

— Non. Je constate seulement.

Le téléphone sonna. Alexis était désolé mais il ne pourrait tenir sa promesse. Il demanda ensuite à parler au commissaire qui lui expliqua que, jusque-là, les fouilles n'avaient rien donné.

Elle était de nouveau assise, songeant à Michel Lombard dont la femme, Vicky, prétendait que ses étudiantes l'affolaient. Était-il tombé amoureux de Monique Rieux ? Non, elle ne pouvait pas se laisser entraîner à des hypothèses aussi répugnantes.

— Avez-vous déjà vu une photographie de Monique Rieux ?

Sans attendre sa réponse, il lui présenta une épreuve au format de carte postale. Une fille brune, au regard grave, mais à la bouche et au nez très sensuels.

— Je reconnais qu'elle avait un côté nymphette sage qui pouvait induire en équivoque. Que pensez-vous de Michel Lombard ?

— C'est un excellent copain, dit-elle aussitôt.

— Un dragueur ?

— Oh ! non... Un rêveur, plutôt.

— Heureux en ménage ?

Marjorie le fixa dans les yeux.

— Je ne répondrai plus sur ce sujet-là.

On sonna à la porte et l'inspecteur parut sur le seuil, tendit quelque chose à Feraud. Marjorie pouvait voir ce qui se passait dans le hall de l'appartement.

— Regardez.

Entre pouce et index, il tenait une chaîne très fine, certainement en or, au bas de laquelle oscillait une médaille.

— J.H. 7-1-47.

Marjorie ne croyait pas à sa chance. Elle avait pensé un moment que les policiers avaient découvert la preuve de sa complicité avec Hondry.

— Elle a été trouvée sous une savonnette. Incrustée dans la pâte. Il a dû la chercher sans penser qu'il avait posé dessus le pain de savon de luxe. Je suppose que cette perte a dû terriblement le tracasser. Dans l'appartement 310.

CHAPITRE XIV

À la nuit, il ne restait qu'un fourgon de la gendarmerie, une 504 Peugeot, discrètement garé à l'écart. Feraud ne croyait pas que Hondry reviendrait dans l'immeuble mais préférait prendre ses précautions. Les lumières du port s'allumaient dans un halo violet. Très loin dans la mer brillaient les feux d'un pétrolier au large de Sète, certainement occupé à se vider de son chargement grâce au sea-line.

Elle n'avait pu trouver le courage de sortir, d'aller jusqu'à *L'Escale*. Les retombées du bal masqué se trouvaient confisquées par la mort violente de Sonia Breknov. Un crime dans la célèbre station balnéaire. Vicky ne le lui pardonnerait jamais. On ne pouvait s'asseoir à un guéridon et parler de la fête nocturne sans en venir obligatoirement à la découverte du cadavre de la vieille actrice.

Mais Marjorie se sentait incapable de se retrouver en face de Michel Lombard. Elle le revoyait dans son habit sévère de puritain américain du XVII^e siècle. Longtemps, elle avait cherché une autre référence, avait fini par trouver. Tartuffe ! Et M^{me} Breknov déguisée en Molière. Un seul tout terrible, effrayant. Michel avec sa dépression nerveuse, son besoin de se confier, d'être compris, sinon aimé. Feraud irait-il l'interroger ? Le convoquerait-il au S.R.P.J. ?

Dès que le soleil avait décliné, elle avait allumé toutes les lampes de la maison. Pas un seul coin d'ombre. Comme elle aurait souhaité qu'il en fût ainsi pour les êtres humains qui faisaient partie de sa vie. Alexis, bien sûr, et cette ignoble entreprise de la veille. Comment ferait-elle pour oublier ? Effacer sa propre culpabilité. Michel, Vicky, Pauline en ogre de Petit Poucet, trahissant peut-être sa haine gloutonne pour ses petits monstres déguisés en petits cochons appétissants et piaillants. Et le pauvre Van Gogh, pitoyable avec son pansement et ses doutes profonds sur la peinture d'Arturo Marino.

Enfouie dans un fauteuil, un châle sur ses genoux, elle revoyait Sonia Breknov avec sa moustache dessinée sous son nez ; emportée vers la morgue dans son costume de Molière. Lui avait-on nettoyé le visage ? Qui préviendrait-on de son décès ? Existait-il quelque part un homme, une femme reliés à la morte par le même sang ? Elle ne le pensait pas.

Sans cette trace de main que le talc et la transpiration avaient imprimée comme une flétrissure sur l'épaule de la vieille dame, Hondry aurait encore son auréole d'innocent plus ou moins persécuté par le trop sévère psychiatre.

Comment en était-il arrivé là, Alexis ? Depuis combien de temps ne riait-il plus ? Pourquoi avait-il posé sur lui le masque inexpressif de la respectabilité ? Lorsqu'il étouffait trop, il libérait des sortes de serpents monstrueux. Celui de l'auberge d'Aigues-Mortes, venimeux, gluant, sans pitié, celui du bal masqué qui tentait de l'étouffer dans les replis de son obsession sexuelle. Les aurait-on surpris sur le fait qu'on se serait moqué mais qu'on aurait aussi admis qu'un mari prenne le droit de violer sa femme, de tester sa fidélité sous un travesti. On n'aurait pas compris sa rébellion, son écoëurement.

Et puis, parce qu'en elle le besoin d'excuser revendiquait constamment, elle crut percevoir un déclic. Du moins, en ce qui concernait Michel Lombard, Hondry et son mari. On pouvait admettre, difficilement mais admettre tout de même, que le professeur s'était confié à Alexis, son mari psychiatre. Confié ? Quoi ? À ce stade de son explication, elle répugnait à envisager le pire. Michel Lombard entraînant sa jeune étudiante dans sa voiture, se montrant pressant, maladroit évidemment comme il l'avait été avec elle-même, insistant, s'énervant, ne pouvant supporter l'idée d'un échec. Cet échec concrétisé par l'inconduite de Vicky. Avait-il violé, tué, abandonné le corps ? Plus tard, il avait choisi Alexis comme confesseur et ce dernier, pour sauver son ami, n'avait pas hésité à charger Hondry de tous les péchés...

— Ce serait beau, généreux, fit-elle avec un rire sans joie.

Mais Sonia Breknov avait été tuée. Témoin indésirable ? Oui, mais tuée par Hondry, elle ne pouvait l'oublier. Et par ce meurtre, il avouait le premier.

— Je déraisonne complètement. La dépression de Michel est tout à fait fortuite... Je me refuse même la satisfaction vaniteuse de le croire amoureux fou de moi.

Un échec continu pour le pauvre Michel. Comme avec la pauvre Monique Rieux. Voilà qu'elle mélangeait tout une nouvelle fois alors qu'il fallait bien distinguer chaque fait en soi sans chercher un amalgame artificiel.

Et elle, hein ? La sympathique Marjorie. Celle qui portait des pâtes de coing à la vieille Sonia Breknov, celle qui aidait matériellement et moralement la grosse Pauline Bosson. Celle qui tissait habilement son personnage d'Antigone incapable de supporter une seule souffrance extérieure. La jolie et agréable Marjorie qui ne faisait rien pour décourager efficacement Michel Lombard, qui trouvait Vicky odieuse parce que peut-être elle l'enviait. Qui aurait noyé sans remords les

quatre petits Bosson avec leur mère en prime, qui faisait semblant de trouver du talent aux œuvres de Marino et n'aurait jamais accroché une de ses toiles dans son living. Marjorie qui se croyait fidèle épouse et qui était physiologiquement prête à faciliter ce viol insensé mais si troublant... Parce qu'elle avait cru que Hondry était ce bagnard de Mi-Carême et que Hondry avait déjà violé et tué. Sale petite bourgeoise qui, dans le fond, s'ennuyait à mourir dans cette ville de mausolées habitables et qui n'avait jamais osé se l'avouer. Intellectuelle à la manque, qui pensait dominer le clan de ses faux amis, et qui, la veille, après cette scène ignoble, avait quand même apprécié le podium terminal et les applaudissements.

Suspecte. Tous suspects. Jusqu'à la nausée. Même la vieille Breknov avec sa haine pour la vie. Elle qui s'était prostituée pour jouer les utilités, elle qui s'était droguée, mais parce que les artistes ont en quelque sorte le droit de le faire, elle qui avait menti, triché, dénoncé ses partenaires. Suspecte. Suspecte.

— Suspecte, cria-t-elle face à l'écran de la porte-fenêtre.

« Monique Rieux ? Suspecte par sa perfection. Suspect aussi, vous, commissaire Feraud. Suspect de détenir des secrets et de vouloir transformer les autres en indicateurs. »

— Heureux en ménage, les Lombard ? minauda-t-elle.

Il attendait d'elle des confidences croustillantes peut-être. Elle se foutait bien des Lombard. En ce moment, elle les exérait tous. Mais ne pouvait le dire qu'à elle-même, sous peine de voir, comme de la bouche d'Alexis, sortir d'ignobles reptiles.

« Phantasmes », aurait expliqué Alexis.

Parfois, il devait attendre, espérer qu'elle se livrerait entièrement. Et, au dernier moment, elle retenait la masse grouillante.

— Blocage mental.

Oui, toujours, toujours. Mais, désormais, elle ne pourrait plus supporter son personnage de fille sensible et pleine d'humanité. Elle tuerait cette Marjorie-là, cette Marjo, comme disaient Vicky et Pauline. Il leur faudrait bien quitter ce mausolée qui retournait lentement à sa véritable vocation. Le sable, d'abord, et puis le cadavre de Sonia Breknov. Et dans chacune des pyramides viendrait le jour des morts également. Que croyaient-ils donc, les gens de l'hiver, les privilégiés du soleil et de la mer ? Que la *dolce vita* persisterait à l'abri du réel ? Suspect aussi le simple fait de vouloir vivre une existence normale dans un pareil endroit. Les éternelles vacances. L'infantilisme prolongé et la lente agonie dorée. Autant vivre à Disney World, alors. Comment ne s'était-elle pas rendu compte plus tôt qu'elle ne pourrait supporter à la fin ces magasins, ces restaurants qui s'appelaient *À la bonne soupe... Au gros Miam Miam... La Farfouille, Le Cucunu... ?* Comment continuer à croiser ces gens qui prolongeaient l'été du 30

septembre au mois de juin en arborant des tenues légères dans lesquelles ils grelottaient, qui s'imaginaient que la mer hivernale avait la bonasserie de l'autre et qu'il fallait aller chercher au large à bord de leurs bateaux désemparés par gros temps ?

Lorsque son mari rentra, elle lui offrit un visage lisse sur lequel il chercha vainement un reflet de la journée.

— Je suis désolé, tu sais, mais je ne pouvais m'absenter de l'hôpital. Ça s'est bien passé, avec le commissaire ?

Avant de répondre, elle lui prépara un scotch. Il lui prit la main, lui baisa le bout des doigts.

— Mais tu es glacée, dit-il.

— J'avais oublié de rebrancher le chauffage après cette merveilleuse journée.

— J'ai essayé d'appeler Feraud, mais je n'ai pu l'obtenir... Ils ont fouillé l'immeuble ?

— Jusqu'à 14 heures.

— Feraud t'a interrogée ?

— Jusqu'à midi environ.

— Et... tu as parlé de ces coups de fil que tu as reçus ?

Marjorie secoua la tête.

— Je n'en ai pas eu le courage.

— Tu étais libre de ta décision, mais je pense que tu as bien fait. Ainsi, tu n'étais qu'un simple témoin amie de la vieille M^{me} Breknov...

— N'es-tu pas curieux de connaître le résultat de cette fouille de l'immeuble ?

Surpris, il se redressa alors qu'il allait s'asseoir dans son fauteuil familial.

— Ont-ils trouvé quelque chose ?

— Une médaille de baptême avec une chaîne... Portant les initiales de Hondry avec sa date de naissance. Elle se trouvait incrustée sous une savonnette. Il avait dû la déposer sur le rebord du lavabo puis a plaqué la savonnette dessus. Plus tard, s'il l'a cherchée, il a dû soulever la savonnette sans la voir.

— Et dans quel appartement a eu lieu cette découverte ?

— L'appartement 310.

Alexis soupira de soulagement.

— Quelle chance nous avons ! Imagine qu'il s'agisse d'un appartement dont nous avons la clé en garde.

— Oui, dit-elle, ç'aurait été ennuyeux.

Pourquoi paraissait-il si heureux ? Est-ce que par hasard ?... Elle se souvenait de sa réaction à propos du carton de provisions découvert par les Rafaël dans leur appartement. La soupçonnait-il d'avoir elle-même fourni les clés ?

— Des initiales, une date de naissance, dit-il. Bien sûr, c'est une

preuve, mais, dans le fond, n'importe qui pouvait la fabriquer, non ?

— La fabriquer ? demanda-t-elle, s'efforçant de rester calme comme elle se l'était promis.

— Les journaux ont dû donner la date de naissance de Hondry. Rien de plus facile que d'aller dans une grande ville assez éloignée pour faire graver une médaille.

Peut-être ne croyait-il pas à la présence de Hondry dans l'immeuble ? Peut-être commençait-il de douter d'elle également ? Elle aurait pu inventer cette histoire dans un but mystérieux, assassiner M^{me} Breknov pour des motifs personnels ? Elle n'aimait pas l'expression de ses yeux qui la suivaient tandis qu'elle se rendait à la cuisine. Avec des gestes nerveux, elle prépara un plateau.

Assise non loin d'Alexis et le regardant manger, elle réalisait que sa première erreur avait été de ne faire ses confidences qu'après la mort de Sonia Breknov et de passer sous silence sa brouille avec les Rafaël. Le couple avait pu très bien rencontrer Alexis le dimanche, lui téléphoner quand elle était sortie, dans l'intention de s'excuser mais en racontant l'incident du carton de provisions. Pourquoi aurait-il fait cette réflexion sur les clés, sinon ?

— Si nous les rendions toutes, dit-elle brusquement.

Son mari continua de peler son orange avec application. Il ôtait avec toujours infiniment de patience la peau blanche.

— Rendre quoi ?

— Les clés. Il n'y a qu'à les remettre au gardien.

— Ce serait désinvolte pour les amis qui nous les ont confiées.

— Étant donné la situation, ce serait préférable. Peut-être apprécieront-ils, au contraire, ce geste.

— Nous devons y réfléchir.

Au moment d'aller se coucher, il lui tendit un petit flacon de pilules.

— Je te trouve nerveuse, dit-il. Je sais que tu n'aimes guère te droguer, mais ceci te ferait le plus grand bien. Remarque, je ne t'y oblige nullement. Tu décideras seule.

Il ajouta avec un sourire :

— Ne dépasse évidemment pas la dose.

CHAPITRE XV

Elle raccompagna Maryse à la porte, bavarda un petit moment puis referma. La jeune fille s'était montrée très discrète sur la mort de Sonia et sur la présence de la police, la veille. Au-dehors, il n'y avait plus que le fourgon de gendarmerie avec deux hommes à son bord. Le commissaire Feraud ne devait plus croire que Hondry reviendrait dans l'immeuble.

Cinq minutes plus tard, on sonna et elle alla ouvrir sans méfiance pour découvrir Michel devant elle. Alors, elle se souvint que le commissaire Feraud lui avait appris que Monique Rieux avait été l'élève de Lombard. Elle eut un geste de recul.

— Je vous en prie, dit-il très vite. Vous n'avez rien à craindre de moi. Mais il fallait que je vous parle.

— C'est impossible... Je ne suis pas seule.

— J'ai attendu que votre femme de ménage soit sortie, dit-il avec un petit sourire d'excuse.

— Vous me surveillez maintenant ?

— Ce que j'ai à vous dire est très important... Si vous refusez de m'écouter, les conséquences peuvent en être très graves.

Elle mourait de peur mais détestait obéir à ce genre de sentiment.

— Bon, entrez...

Dans le living, il se retourna vers elle.

— C'est parce que je vous porte une grande affection...

— Si vous êtes venu pour ça, repartez immédiatement !

— Non... Mais comprenez-moi... Il y a des jours que je me torture... Mais ce n'est pas uniquement pour ce que vous croyez...

Elle ne se sentait pas soulagée pour autant. Elle aurait préféré qu'il ne soit venu que pour « ça », justement. Elle aurait su trouver la réplique alors qu'elle appréhendait une confession effroyable.

— Pourquoi moi ?

— Mais vous seule êtes directement concernée.

De nouveau, elle se sentait prise de vertige comme la veille lorsque Alexis avait paru douter de son équilibre mental au sujet de Hondry. Mais qu'imaginaient-ils ? Qu'elle devenait folle ? Qu'elle avait inventé toute cette affaire ? Pas Michel, bien sûr, qui ignorait beaucoup de

choses.

— Par quoi suis-je concernée ?

— Par la mort de Monique Rieux...

Furtivement, elle regarda la porte, le téléphone.

— Vous ne comprenez pas ?

— Je ne connaissais pas cette fille, dit-elle. Si dans cette pièce il y a quelqu'un qui l'a rencontrée, c'est vous, son professeur...

— Vous le savez ? s'étonna-t-il naïvement. Alexis vous l'aurait dit ?

— Alexis non, mais le commissaire Feraud, oui...

Soudain, il devina le fond de ses pensées et sursauta.

— Mais vous imaginiez déjà... Oh ! non, Marjorie !... Vous n'y êtes pas du tout, malheureusement pour vous !

— Si vous montriez plus de franchise ?

— Oui, murmura-t-il, mais ce n'est pas si facile. Monique Rieux était en effet mon élève... Une excellente élève pour laquelle j'avais beaucoup d'amitié.

Vicky aurait ricané. Marjorie resta impassible.

— Une fille extraordinaire... D'une intelligence supérieure, travailleuse et vraiment douée.

— C'est ce qu'ont écrit les journalistes.

— Oui, mais sous forme de clichés alors que moi qui la connaissais, je peux vous dire que c'était vraiment une fille très bien... Elle s'intéressait beaucoup à la psychothérapie et me paraissait avoir l'équilibre nécessaire, le sens de l'humain, la générosité pour pratiquer un métier aussi difficile. Pourtant, je voulais m'entourer de précautions élémentaires.

— Agissez-vous toujours ainsi avec vos étudiants et particulièrement avec vos étudiantes ? demanda Marjorie.

Michel eut un de ses sourires tristes qui pouvaient lui ouvrir le cœur de nombreuses femmes mais qui commençaient d'irriter Marjorie.

— Vicky vous a influencée, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dites-vous ça ? Il est normal que votre femme soit amère si vous vous montrez trop empressé auprès de vos élèves.

— Peut-être veut-elle se justifier elle-même... Elle m'accuse de tourner autour de ces minettes, comme elle dit... Je vous assure que c'est faux et que les bonnes élèves ne sont pas du tout des filles de cette espèce. Surtout pas Monique Rieux.

Il parut réfléchir puis avoua :

— J'aurais aimé avoir des enfants... Cette fille aurait pu être la mienne.

— Vous n'êtes pas si vieux.

— Peut-être était-ce un peu plus grave, en effet, mais sans qu'on puisse me reprocher quoi que ce soit.

— Quelles précautions avez-vous prises ?

— J'ai demandé conseil.

En même temps, il la regardait. Voyant qu'elle ne réagissait pas, il précisa :

— Conseil à Alexis.

— Oui, et alors ?

— Il m'a demandé de lui envoyer Monique Rieux.

Dans le désordre de son esprit, comment put-elle garder autant de sang-froid pour lui demander :

— Et vous avez suivi son conseil ?

— Oui, je l'ai fait, et je le regrette. Monique Rieux serait encore en vie si je n'avais pas commis cette folie.

Une fureur glacée s'emparait de Marjorie. C'était tout ce qu'il avait trouvé pour la conquérir, laisser planer un doute, pire, une grave accusation sur Alexis pour qu'elle le prenne en horreur et se jette dans ses bras ?

— C'est tout ce que vous avez trouvé ? fit-elle en se contenant.

— Ce que j'ai trouvé... Oh ! vous pensez que j'invente ? Monique Rieux s'est effectivement rendue à l'hôpital psychiatrique, au service du docteur Brun, au moins deux fois. Mais je sais, maintenant, car j'ai effectué une enquête, qu'ils se sont rencontrés fréquemment.

— Alexis aurait pris plaisir à la revoir ?

— Monique Rieux également... Du moins, au début, mais par la suite, je me suis rendu compte qu'elle changeait, qu'elle n'était plus aussi sereine... D'ailleurs, elle travaillait moins bien, paraissait inquiète.

— La petite amoureuse type, fit Marjorie acerbe, sans se rendre compte que son visage grimaçait.

— Un jour, elle est venue me trouver à la fin de mon cours et m'a posé quelques questions.

— Sur Alexis ?

— Sur vous également, sur votre couple, votre façon de vivre... En fait, elle voulait savoir si vous viviez en complète harmonie. J'ai dû, malheureusement, lui dire qu'à mon avis vous ne paraissiez avoir aucun problème et que votre union donnait l'impression d'être parfaite.

— Vous avez dit ça ? ricana-t-elle.

— Oui, je l'ai dit... Parce que moi seul pouvais le dire étant donné l'intérêt que je vous porte.

Il haussa les épaules.

— Vous savez bien que je vous aime et que je suis désespéré de vous voir si insensible à mon égard. C'est un peu bête de le dire ainsi, mais c'est la vérité.

— Et que s'est-il passé ?

— Monique Rieux n'a plus cherché à me parler et, quelques jours

plus tard, on découvrirait son cadavre. Elle avait été violée et étranglée... Mais vous le savez.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé raconter tout cela à la police ?

— À cause de vous.

Elle se mit à rire.

— Vous avez gardé ça durant des semaines ?

— Non... J'ai réfléchi longtemps. L'évidence ne m'a pas sauté aux yeux du jour au lendemain. Comment imaginer que votre mari ?...

— Pourrait être l'assassin ?

— Oui. Il a fallu que je le regarde vivre avec plus d'attention, que je le surveille, l'épie dans ses paroles, ses gestes pour me faire une conviction. Ce qui a demandé des mois. Si je vous disais qu'Alexis me fascinait depuis toujours, que je me sentais si inférieur en sa présence, comment aurais-je pu démolir du jour au lendemain cet homme-là ?... D'ailleurs, j'ai agi sans préméditation. Il y avait la mort de Monique Rieux qui me bouleversait et votre mari. Le trait d'union n'est venu qu'à la longue.

— Mais il vous a parlé, de Monique Rieux ? Puisque s'il l'a connue, c'est grâce à vous.

— Une seule fois. Après la première rencontre, il m'a téléphoné pour me dire qu'après ce premier contact il ne pouvait se prononcer mais que Monique lui avait fait une forte impression. Par la suite, je n'ai jamais pu m'entretenir d'elle avec lui.

— Mais vous avez découvert qu'ils se rencontraient ?

— Il venait l'attendre en voiture et ils roulaient dans la campagne.

— C'est tout ? Ils se contentaient de rouler ?

— Je ne sais pas.

— Était-elle devenue sa maîtresse ?

— Je ne pense pas... Cette fille aurait eu des scrupules à démolir un couple uni.

— Je crois que vous mentez, dit-elle. Pour illustrer votre thèse, il faut que Monique Rieux se soit obstinément refusée à Alexis. Parce que vous voulez me forcer à penser que, fou de désir, mon mari l'a entraînée dans un coin désert où il a fini par la violer et par l'étrangler. C'est bien cela ?

— Je n'essaye pas de vous le faire croire. C'est certainement la triste vérité. Ce qui expliquerait son acharnement à présenter Hondry comme le véritable coupable. Hondry qui n'est qu'un affabulateur très bien connu des services de police.

— Comment le savez-vous ?

— Je me suis intéressé à son cas, bien évidemment, et j'ai eu ces précisions grâce à un journaliste.

— Alexis a truqué son rapport ?

— Il a fait beaucoup plus grave. Possédant forcément des éléments

que tout le monde ignorait, y compris Hondry, il les a habilement fait assimiler par Hondry qui n'a pas su discerner le vrai de ses inventions. Et devant le juge d'instruction, avant la reconstitution, il a su emporter l'intime conviction du magistrat en répondant correctement à ses questions. Mais Hondry, plus tard, en butte à l'hostilité des autres détenus et des gardiens, a compris qu'il avait été joué, sans même se douter que c'était le véritable assassin qui l'avait influencé. Lui, dans son délire de psychopathie, ne voyait que machination obscure et pensait qu'on le persécutait.

— Était-il capable de montrer quelque lucidité ?

Marjorie avait essayé de garder, au début, ce ton froid et distant qui laissait entendre qu'elle ne se laissait nullement impressionner par les révélations de Michel Lombard. Mais, depuis quelques minutes, elle devait faire un effort constant pour ne pas trahir son appréhension.

— Je le crois... Et lorsqu'il a été en cellule avec deux hippies, ces derniers ont dû l'aider à faire la part des choses. D'après mes renseignements, il s'agit de garçons cultivés et intelligents.

— Et vous pensez aussi que Hondry rôde dans le coin pour essayer d'influencer Alexis, sans savoir que son psychiatre connaissait tout de l'affaire puisqu'il était l'auteur du crime ?

— Il est venu ici dans l'espoir de rencontrer Alexis, de lui parler. Peut-être de le supplier de l'aider... Vous savez, Hondry est certainement un homme assez timide malgré ses fanfaronnades. Certainement un type très effacé qui, par moments, s'éclate en s'accusant de n'importe quel crime, mais retombe ensuite lorsqu'on ne s'occupe plus de lui dans une très grande banalité et même, je vous l'ai dit, une grande timidité.

Timide, Hondry ? Cet homme qui, au téléphone, se montrait exigeant et autoritaire ?

— C'est tout ?

— Marjorie, je suis désolé, mais je voulais que vous sachiez... Je n'aurais pu aller trouver la police si je ne vous avais pas raconté tout ça... Croyez-moi, ce n'est pas pour vous éloigner d'Alexis... Mais pour vous protéger, en quelque sorte.

— Je suis capable de le faire seule... Partez, maintenant... Je ne veux plus vous voir... Jamais... Rejoignez votre imbécile de femme, vos piètres amis... Mais partez donc !

Elle hurlait.

CHAPITRE XVI

Elle reposa le combiné sur son support. Depuis le départ de Michel Lombard, elle essayait de joindre son mari à son service, mais, invariablement, sa secrétaire répondait que le docteur Brun avait dû s'absenter mais qu'il repasserait avant la fin de la journée. Refusant de donner son nom, elle préférait appeler régulièrement, et, chaque fois, elle s'enfonçait davantage dans un isolement glacé.

La secrétaire trouvait cette absence normale, coutumière, mais Marjorie ne parvenait pas à souscrire à cette certitude. Il se passait, en ce moment dans leur vie, une chose épouvantable. Avec les heures qui s'écoulaient, s'installait une détresse qui, bientôt, la paralyserait d'effroi. Elle se sentait vieillir, son organisme se délabrait comme si le temps s'emballait sur un rythme rapide.

Entre deux appels, elle s'enfonçait dans un fauteuil, se recouvrait d'une couverture épaisse, y aurait volontiers enfoui sa tête si elle n'avait craint de ne pas entendre la sonnerie. Celle du téléphone ou de la porte. Dès les premiers mots qu'elle échangerait avec Alexis, elle saurait si Michel Lombard lui avait menti ou non. Après l'indignation était vite venu le doute sinistrement illuminé par des éclairs de certitude. Son mari pouvait avoir plusieurs réalités. Une double, triple personnalité. L'Alexis odieux du restaurant d'Aigues-Mortes avait donné naissance à un Alexis déguisé en bagnard. Pourquoi avait-il endossé ce soir-là la nature de Hondry, prisonnier échappé ? Audace folle ? Désir paranoïaque de braver ces dizaines de personnes présentes au bal masqué, sous la défroque caricaturale d'un assassin ? Besoin incontrôlable et pitoyable d'être reconnu comme le meurtrier de Monique Rieux, d'être arrêté, châtié, comme sous la poussée d'un remords irrésistible ?

Et lorsque le téléphone sonna, Marjorie se sentit incapable de décrocher. Elle qui avait tant supplié mentalement son mari de lui parler, elle ne pouvait plus en supporter l'idée. Et puis, l'insistance des appels effrita cette inhibition. Il lui sembla même que la propre détresse d'Alexis transparaissait dans la stupide répétition stridente.

— Oui, chuchota-t-elle appuyée contre le mur, crispant ses deux mains sur l'appareil comme pour emprisonner le micro... Oui, c'est

moi, Marjorie.

— Je suis revenu, dit la voix lointaine de Hondry.

Elle voulut rejeter le combiné mais il lui semblait coller à ses doigts, à son oreille.

— Je suis revenu...

C'était bien la même voix, mais le ton était autre, trahissait une grande fatigue, une désespérance.

— Vous m'écoutez ?

Elle inclina la tête comme s'il était là, présent, dans ce living que dorait le soleil couchant.

— Vous êtes là ? répéta-t-il.

— Oui... Je vous écoute...

— Je revenais... Parce que je voulais qu'il m'écoute, qu'il m'explique ensuite. Un jour, je suis arrivé jusqu'ici...

— Que vouliez-vous ? Vous le haïssez ?

— Je le haïssais... Maintenant, je ne sais pas... Peut-on haïr celui qu'on a souhaité être un jour ?

— Écoutez-moi... Vous êtes Hondry, je le sais... Il faut me dire... Je vous supplie de me dire...

À cause du silence, elle crut qu'il avait raccroché avec précautions, et s'affola :

— Hondry, je vous en prie... Est-ce que mon mari ?... Le docteur Brun...

— S'il a violé et étranglé Monique Rieux ?

L'homme ricanait mais sans méchanceté, machinalement.

— Que feriez-vous si je vous le disais ?

— Mais il faut que je sache, je ne peux plus vivre sans savoir ! cria-t-elle.

— Dites-moi d'abord ce que vous ferez... Allez-vous le rejeter de votre vie ?

Appuyée contre le mur, les mains en coquille autour du micro, les yeux fermés, elle refusait les larmes, la faiblesse. Pourquoi y avait-il tant de douceur dans la voix de Hondry, comme s'il compatissait, comme s'il craignait de lui faire du mal ?

— Je l'aiderai, dit-elle. Il a besoin de moi, j'ai surtout besoin de lui.

Ouvrant les yeux, elle découvrit la mer d'un bleu foncé sous le ciel déjà froid de nuit. Jamais elle ne pourrait vivre seule dans un monde aussi vide d'amour.

— Je ferai n'importe quoi... Je peux vous donner de l'argent, beaucoup d'argent... Vous partiriez à l'étranger... On continuerait à vous chercher, à croire...

— Que Hondry est l'assassin, n'est-ce pas ?

D'une moue enfantine, elle s'excusait d'être si sotte, suppliait aussi :

— Pourquoi ne le feriez-vous pas ? Vous auriez de l'argent... Vous

m'écririez pour que je vous en envoie régulièrement... Même si cela me pesait un jour, je serais obligée de continuer de crainte que vous ne reveniez.

— Pour parler ainsi, vous devez donc savoir quelque chose...

— Non, se révolta-t-elle, je ne sais rien...

— Le docteur Brun a violé et étranglé Monique Rieux. Il avait cru qu'elle l'aimait assez pour lui céder. Mais c'était une gosse idéaliste, romantique, scrupuleuse. Comment une telle fille a pu arriver jusqu'à notre époque, vous demanderez-vous ? Parce que vous vivez dans un monde artificiel où les femmes donnent toujours l'impression d'attendre l'amour physique, parce que tout est si facile autour de vous... Des gens aliénés vous ont construit une oasis magique, utopique pour y projeter vos chimères. Au point d'oublier qu'à côté, dans le désert environnant, la réalité différait. Monique Rieux possédait cette pureté que peut donner la lutte constante contre son destin, le désir viscéral de sortir intacte de chaque épreuve...

Marjorie avait du mal à suivre car elle ne pensait qu'à cette chose toute simple dans son tragique : Alexis avait violé et étranglé cette fille, et Hondry pourrait certainement le prouver. S'il ne disparaissait pas, il demeurerait une menace constante.

— Écoutez-moi, murmura-t-elle. Je ne comprendrai probablement jamais pourquoi il a fait ça, mais je veux l'aider... Il ne faut pas qu'on l'arrête, qu'on le jette en prison, qu'on le juge.

— Avez-vous peur du scandale ? De la pauvreté ?

— Non... Je ne fais pas cette sorte de calcul... Je veux le garder intact, comprenez-vous. Vous pouvez m'aider... Tout de suite, je peux vous donner une certaine somme.

Elle calcula rapidement.

— Trois mille... Des bijoux... Mais ensuite, je pourrai beaucoup plus. Demain, j'irai à la banque...

— Vous vous dépouillerez entièrement ?

— S'il le faut, oui...

— Pourquoi me demander de fuir ? Vous pourriez le faire, partir dès ce soir avec votre mari...

— Je ne sais pas s'il voudra...

— Le lui demanderiez-vous ?

— C'est plus facile pour vous, Hondry... Depuis huit jours vous échappez aux recherches... Vous possédez une expérience...

— Ne trichez pas, dit-il avec une amertume perceptible. Ce que vous voulez conserver, c'est votre mode de vie, votre sécurité, peut-être votre standing.

— C'est faux, gémit-elle, c'est faux...

— Vous n'êtes pas sincère.

Désespérée, elle regarda autour d'elle. S'accrocher à ce mode de vie

qui lui donnait froid dans le dos et lui tordait l'estomac de nausée ?

— Je vais réfléchir durant une heure ou deux... Pour le moment, je ne vous demande qu'une chose.

— Tout ce que vous...

— Juste une bouteille de scotch... Une simple bouteille de scotch...

— De la nourriture aussi, du vin ?...

— Juste une bouteille de scotch que vous déposerez dans l'ascenseur à 16 heures juste.

— Oui, ne vous inquiétez pas... La meilleure que je trouverai...

Mais il avait raccroché dès le dernier mot. Précipitamment, elle en fit autant.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur Hondry... Vous pouvez nous sauver... le sauver... Je suis certaine que vous êtes bon, indulgent... Vous ne nous laissez plus...

Fiévreusement, elle ouvrit un placard dans la cuisine, choisit un moût de douze années d'âge...

— Vous serez content. Très content.

Il n'était que moins dix, elle avait le temps de chercher un papier de soie, n'importe quoi pour envelopper gentiment la bouteille... Et, d'un coup, son exaltation tomba et elle se sentit dure comme de la pierre, avec un cœur qui battait lentement, un regard net, un esprit parfaitement lucide.

Avec des gestes précis, elle sortit un broyeur électrique, ôta le couvercle, alla chercher les pilules que son mari lui avait apportées la veille. Elle en vida le flacon dans l'appareil, remit le couvercle, brancha le courant. Les lames d'acier pulvérisaient n'importe quoi, même du sucre. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle vit une poudre bien fine, bien mélangée, à dominante rose.

Avec précaution, elle défit le papier d'étain de la bouteille de scotch, ôta le bouchon, vida un peu d'alcool dans l'évier, fit couler de l'eau. Avec un cornet de papier servant d'entonnoir, elle mélangea lentement la poudre au contenu de la bouteille, espérant qu'il ne se déposerait pas tout de suite dans le fond. Cette tâche terminée, elle en remplit un verre, l'examina par transparence devant une ampoule nue, constata que l'ambre du moût dissimulait les minuscules particules en suspension. Elle remplit la bouteille, la reboucha, resserra le papier d'étain autour du col, la secoua.

Seize heures moins deux minutes. Elle eut le temps de trouver un joli papier ayant servi à la Noël, fit un bel emballage. À 16 heures précises, elle appelait l'ascenseur, calait la bouteille dans l'angle, refermait les portes. La flèche verte pointant vers le haut s'alluma aussitôt.

Hondry n'appela pas. À 18 heures, elle essaya de respirer normalement au lieu de retenir sa respiration. À 19 heures, elle osa

quitter son fauteuil, alluma une cigarette qu'elle écrasa tout de suite dans le cendrier.

À 19 h 30, on sonna à la porte. Alexis, certainement, qui avait dû oublier ses clés.

— Bonsoir, madame Brun. Votre mari est ici ? demanda courtoisement le commissaire Feraud.

CHAPITRE XVII

— Depuis midi, j'essaye en vain de le joindre, madame Brun. Il avait donné des ordres à sa secrétaire pour qu'elle réponde qu'il avait des rendez-vous en ville, mais elle a fini par reconnaître que c'était faux. Permettez que je referme la porte.

Dans le couloir, deux hommes qui l'avaient accompagné faisaient déjà les cent pas.

— Mais mon mari est libre...

— Non, madame, il n'est plus libre de ses faits et gestes... Nous avons des témoins, madame Brun, qui ont vu Monique Rieux dans la 604 de votre mari à plusieurs reprises. Nous avons une empreinte de pneu trouvée sur le lieu du crime, un pneu de 604...

Elle ne perdait pas espoir.

— Voyons, monsieur le commissaire, c'est absurde... Cette fille rencontrait mon mari sur le conseil de son professeur... Michel Lombard... Elle désirait devenir psychothérapeute.

— Nous le savions, madame... Mais leurs rencontres ont bientôt pris un tour plus intime... Sans que cette jeune fille devienne sa maîtresse... Mais elle était très amoureuse, avait des scrupules... Curieusement, elle avait demandé conseil à un courrier du cœur... On peut être surdoué et garder un côté midinette... La réponse avait paru dans l'hebdomadaire, après sa mort. Par hasard, sa mère l'a découverte avec un résumé de la lettre de Monique, ses initiales et le nom de son village. C'était hier au soir. Par télex, nous avons reçu de la direction de ce journal à Paris, le fac-similé de la lettre. Monique Rieux parle d'un homme de trente-sept ans, psychiatre, marié..., dit qu'elle voudrait avoir le courage de rompre mais affirme qu'elle ne lui a pas encore cédé. Toujours des mots de romans-photos, émouvants quand même. Nous voulons interroger votre mari à ce sujet.

— Mais le soleil est couché...

— Interroger, madame, pas arrêter s'il refuse de nous suivre.

— Mon mari n'est pas encore rentré... Mais je n'y crois pas... Pourquoi ne recherchez-vous pas plutôt ce Hondry qui se moque bien de vous et court depuis son évasion.

— Mais c'est fait, madame, nous l'avons retrouvé.

Comme si elle manquait d'air, elle ouvrit plusieurs fois la bouche.

— Non ! cria-t-elle, il n'a pas fait ça, il m'avait promis !...

C'était de Hondry qu'elle parlait. Feraud crut qu'elle désignait son mari.

— Si, madame, il l'a fait. Nous avons retrouvé le cadavre de Hondry dans un ancien marais, pas très loin de la station balnéaire. Apparemment mort depuis huit jours. On l'avait assommé et étranglé. L'imbécile a dû vouloir rencontrer votre mari, le guetter dans la nuit sur le parking de cet immeuble... Il avait compris, malgré ses troubles mentaux, qu'il avait été habilement suggestionné... J'ai dit imbécile mais, en fait, il était assez intelligent pour...

Dans un hurlement de bête blessée à mort, Marjorie se rua vers la cuisine, ouvrit le placard. Avant de la rejoindre, Feraud fit entrer ses hommes.

— Quelque chose d'étrange, leur dit-il rapidement avant de pénétrer dans la cuisine.

Les yeux fous, le visage gris, elle tendait ses deux mains en coupe. Il aperçut des clés avec des étiquettes en plastique portant des noms et des numéros.

— Tiens, comment avez-vous celle du 310 ? remarqua-t-il.

— Le 361... Où est le 361... ?

Sans chercher à avoir des détails qu'elle n'aurait pu lui fournir, il se rua vers le téléphone, appela le gardien, lui demandant de prendre la clé du 361 et d'attendre la police devant cet appartement.

— Eh ! restez ici ! cria un de ses officiers de police judiciaire.

— Vous auriez dû la surveiller ! hurla Feraud.

— Elle paraissait prostrée...

Marjorie avait escaladé les deux niveaux qui la séparait du 361, frappait de ses poings à la porte palière.

— Alexis, je t'en prie... Alexis... surtout, ne bois pas... Tu m'entends ?

Le concierge arrivait, puis les trois policiers. Les deux inspecteurs durent l'arracher à la porte, la ceinturer de leurs bras. Au fond du couloir, une porte s'entrouvrait et les têtes de deux personnes âgées apparaissaient.

— Une chance qu'avec ces serrures on ne puisse enfiler la clé de l'intérieur, disait le gardien sans s'affoler.

Feraud entra dans le hall, pénétra dans le living... Alexis Brun paraissait dormir dans un fauteuil. Sur une table basse en verre devant lui, une bouteille de scotch, un verre vide. Il manquait au moins le tiers d'alcool.

— C'est l'appartement des Kerboren, expliquait le gardien, je me demande comment il a pu trouver à boire... Ce sont des végétariens et des buveurs d'eau.

Les inspecteurs entraient avec Marjorie mais Feraud leur fit signe. Ils restèrent dans le hall, la firent asseoir sur une banquette ancienne.

— J'appelle une ambulance, on pourra peut-être le sauver...

Il découvrit alors la gaze épaisse maintenue sur le micro du téléphone par du sparadrap. Il l'ôta avec précaution, appela l'ambulance des pompiers, prévint le centre anti-poison, retourna dans le hall.

— Cette bouteille, madame Brun, que contenait-elle ?

D'une voix sourde, elle lui donna un nom de médicament.

— D'où vient cette bouteille ?

— C'était Hondry qui me téléphonait depuis huit jours, dit-elle avec un calme inquiétant. Il ne cessait de m'importuner, me réclamait de la nourriture que la plupart du temps il ne mangeait même pas. Ce soir, il est revenu. C'est Hondry, n'est-ce pas ? Vous vous êtes trompé ? Le cadavre du marais est celui d'un inconnu ?

Il fut sur le point de répondre, ferma les yeux deux secondes.

— Oui, c'est Hondry, il est revenu... J'en avais assez...

— Il vous menaçait ?

— Pas ce soir... Mais il ne voulait pas aider Alexis... Il l'accusait d'avoir tué cette fille...

— M^{me} Breknov ?

— Nous n'en avons pas parlé... Il a demandé à réfléchir une heure ou deux... Mais je devais lui envoyer une bouteille de scotch par l'ascenseur.

— Elle est dingue ou quoi ? demanda le gardien.

Un inspecteur lui fit signe de sortir.

— Et vous avez empoisonné cette bouteille ?

— Pourquoi essayait-il de nous nuire ? Pourquoi se cachait-il ou faisait-il semblant ? Il n'était pas toujours dans l'immeuble. On peut appeler de l'extérieur en laissant croire que l'on est dans la pyramide... Pourquoi Alexis aurait-il agi ainsi, n'est-ce pas ?

Le moment dangereux. Elle refaisait surface dans la réalité, comprendrait.

— Comme lorsqu'il s'est déguisé en forçat évadé et qu'il a essayé de me violer et de m'étrangler sous ce déguisement... Parce qu'il lui était impossible de m'avouer ce qu'il avait fait ? Parce qu'il était bloqué ? Hondry devait l'obséder et il a pensé que ce serait plus facile de me faire comprendre son drame en se faisant passer pour lui... Il avait certainement peur que je me dérobe, que je le rejette... Il ne pouvait deviner l'amour que je lui portais... Tant d'amour qu'il a suspecté jusqu'au bout...

— Transportez-la chez elle, appelez M^{me} Lombard, enfin des amis qui la veilleront. Une infirmière... Il ne faut pas qu'elle reste ici.

Une fois seul, il retourna dans le living, essaya de trouver le pouls

du docteur Brun, défit la chemise pour surprendre le battement du cœur. Il prit une glace qu'il plaça devant le nez et les lèvres du psychiatre mais aucune buée ne la ternit.

Un inspecteur le rejoignit.

— Si j'ai bien compris, il lui faisait croire qu'il était Hondry et se cachait dans l'immeuble ?

Feraud sortit le morceau de gaze de sa poche.

— Il maquillait sa voix, dit-il.

— Une astuce pour gagner du temps, cacher la mort de Hondry ? Mais jamais elle n'a parlé de ces coups de fil qu'il lui donnait en se faisant passer pour Hondry.

— Un refus de son subconscient, peut-être, qui avait identifié son mari. Le docteur Brun aurait certainement souhaité qu'elle m'en parle...

— Mais cette bouteille empoisonnée ?

— Elle voulait aider son mari en supprimant Hondry et en supprimant également Alexis Brun... inconsciemment... Lui n'osait pas détruire leur bonheur en avouant franchement son crime, elle cherchait à l'aider par n'importe quel moyen... Mais jamais elle ne s'avouera qu'elle a voulu le libérer par la mort... C'est d'ailleurs préférable, car elle pourrait en perdre la raison.

— La chaîne de baptême, souffla l'inspecteur, il l'avait prise sur le corps de Hondry ? Il pensait donc déjà à cette comédie, avait tout combiné ?

— Peut-être, dit le commissaire. Il ne pourra jamais nous expliquer sa propre folie.

Le klaxon deux tons de l'ambulance des pompiers approchait.

FIN

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1341. *Guêpier mortel à Haiti.*
1342. *Chasse à l'héritière.*
1343. *L'enfer du décor.*
1344. *Entre deux morts...*
1345. *Roucoule, pigeon.*
1346. *Tout du rat, sauf l'astuce.*
1347. *La mort en petites coupures.*
1348. *Le Condottiere et le tueur au monocle.*
1349. *L'âge de déraison.*
1350. *Les pirates de Cygnos.*
1351. *Les grands méchants loufs.*
1352. *S'il n'en reste qu'une...*
1353. *Traquenard sur mesure.*
1354. *Dix filles dans un pré.*
1355. *Profil de mort.*
1356. *Le coin du bois.*
1357. *En suivant la piste.*
1358. *La balle du petit lit blanc.*
1359. *Bagarre autour d'un requiem.*
1360. *Puisqu'il faut mourir.*
1361. *Au nom du flair.*
1362. *Au pays de nulle part.*
1363. *L'arc-en-ciel du bout du monde.*
1364. *En fin de comptes.*
1365. *Cadavre sur la chaîne.*
1366. *Le bonheur qu'on mérite.*
1367 *Le forcené.*

S. Jacquemard
Pierre Courcel
G.-J. Arnaud
P.-M. Perreaut
André Lay
Mario Ropp
Paul Sala
Julien Sauvage
James Carter
Pierre Nemours
P. Suragne
Roger Faller
S. Jacquemard
Dominique Arly
G.-J. Arnaud
Pierre Courcel
André Caroff
Eric Verteuil
P. Randa
André Lay
Paul Sala
Mario Ropp
Claude Rank
Roger Faller
Jean Mazarin
J.-M. Valente
Dominique Arly

VIENT DE PARAÎTRE :
David Morgon
LE MANOIR DES VEUVES

À PARAÎTRE :
Roger Faller
LE RINGARD

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AVENUE DE FONTAINEBLEAU
94270 – LE KREMLIN-BICÊTRE

DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1977

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

Les gens de l'Hiver prolongent l'été dans cette cité balnéaire futuriste du Languedoc. A longueur d'année ils vivent une existence factice dans leurs immeubles pyramides. Ils s'estiment privilégiés, à l'abri des fureurs du monde extérieur. Mais ils ne sont qu'une poignée, quatre mille dans cette ville prévue pour cent mille estivants. Des centaines d'appartements sont vides. Les longs corridors sont déserts, inquiétants malgré les services de surveillance. Marjorie Brun sait qu'un criminel évadé de la Centrale de Nîmes se cache dans son immeuble. Il a besoin d'elle pour manger, pour se soigner. Dès lors ses amis, son mari libèrent brutalement leurs névroses.